

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Fatum

Anderson, Poul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

POUL ANDERSON

Fatum



FATUM

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.

Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.

Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.

Les frais de port seront remboursés.

POUL ANDERSON

FATUM
(THE DANCER FROM ATLANTIS)

TRADUCTION DE MAXIME BARRIÈRE

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARGNAN, 17

© POUL ANDERSON, 1972 ET LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1977.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour tous pays.

PROLOGUE

Et les sept anges se préparèrent à sonner de leurs sept trompettes.

Et le premier ange sonna, et alors s'ensuivirent de la grêle et du feu mêlés à du sang, et tout cela fut précipité sur la terre ; et le tiers des arbres furent consumés, et l'herbe verte fut entièrement consumée.

Et le deuxième ange sonna et il y eut alors comme une grande montagne en feu qui fut précipitée dans la mer ; et le tiers de la mer se transforma en sang ; et le tiers des créatures qui vivaient dans la mer moururent ; et le tiers des bateaux furent détruits.

Et le troisième ange sonna, et alors tomba du ciel une grande étoile, brûlant comme une lampe, et elle tomba sur le tiers des rivières et sur les fontaines ; et le nom que portait l'étoile était Absinthe ; et le tiers des eaux se transformèrent en absinthe ; et beaucoup d'hommes moururent par l'eau parce qu'elle était empoisonnée.

Et le quatrième ange sonna, et alors le tiers du soleil fut frappé, ainsi que le tiers de la lune et le tiers des étoiles ; de sorte qu'un tiers de ces astres n'éclaira plus, et que le jour ne brilla plus pendant un tiers de sa durée, et la nuit de même.

Et je vis et entendis un ange qui volait au milieu du ciel, en disant d'une voix forte ; « Malheur ! Malheur ! Malheur aux habitants de la terre à cause de ce que vont annoncer les trompettes des trois autres anges qui doivent encore sonner ! »

APOCALYPSE, (VIII, 6 à 13)

Où est le bel assemblage de héros,
Les fils de Rudra avec leurs fiers chevaux ?
Car de leur naissance personne ne sait rien,
D'eux-mêmes seuls prodigieux avatars.

Ils projettent la lumière l'un sur l'autre ;
Les aigles ont combattu et les vents ont fait rage ;
Mais l'homme sage connaît ce secret,
Une fois que Prishni le pis leur a donné.

Notre race de héros, qu'elle soit à travers les Maruts
À jamais victorieuse dans sa récolte d'hommes.
Sur leur route ils se hâtent, en éclats les plus vifs,
Égaux en beauté, sans rivaux en puissance.

(RIG-VEDA, VII, 56)

CHAPITRE I

— C'est la pleine lune ce soir, dit-il. Viens avec moi sur le pont. Ça doit valoir le coup d'œil.

— Non, je suis fatiguée, répondit-elle. Vas-y, toi. Moi, je préfère rester ici.

Duncan Reid regarda sa femme avec plus d'attention :

— Je croyais que c'était *notre* croisière.

Pamela soupira :

— C'est vrai, mais... plus tard, chéri, s'il te plaît. Excuse-moi d'avoir le mal de mer, c'est lamentable mais je n'y peux rien. Avec ce mauvais temps que nous avons eu jusqu'ici. Oh ! les comprimés m'empêchent bien d'être vraiment malade, mais je ne me sens pas très bien non plus, tu sais.

Il continuait à l'observer. Lorsqu'ils s'étaient mariés il y a douze ans, Pamela rassemblait tous les atours de la création. Par la suite, un empâtement croissant était venu faire son désespoir, l'obligeant à suivre un régime sévère. Au début, il avait essayé de la rassurer : « Allons, ne t'en fais pas. Tu n'as qu'à faire un peu plus d'exercice. Et puis ça n'empêche pas que tu sois toujours une femme drôlement attirante. » Et, de fait, elle l'était, avec son teint pur, ses yeux bleus, ses cheveux bruns soyeux, ses traits réguliers et sa bouche délicatement dessinée. Mais lui était de moins en moins capable de la rassurer utilement.

— J'ai comme l'impression que j'ai eu tort de retenir nos places sur un bateau.

Il nota la nuance d'amertume dans sa propre voix et constata en même temps l'expression de tristesse sur le visage de sa femme.

— Tu sais pourtant que je ne peux même pas aller dans ton propre bateau, répliqua-t-elle. Ni partir à l'aventure sac au dos ou... – Elle baissa la tête et sa voix s'étouffa légèrement : – Oh ! et puis ne recommençons pas cette dispute...

Reid porta son regard sur la photo de leurs enfants posée sur la commode, au milieu du confort impersonnel de leur cabine.

— Peut-être devrions-nous au contraire, fit-il lentement. Pour une fois que nous n'avons pas à nous préoccuper de savoir s'ils risquent d'entendre... Peut-être devrions-nous étaler carrément les problèmes sur le tapis, tu ne crois pas ?

— Quels problèmes ?

La question de Pamela avait quelque chose d'angoissé, de terrifié. L'espace d'un instant, sa robe de chambre immaculée et, d'une façon générale, sa mise impeccable prirent aux yeux de Reid des airs d'armure.

— De quoi parles-tu ?

Il battit en retraite :

— Je... je n'arrive pas à trouver les mots. Ce ne sont pas des choses qui sautent aux yeux, mais par exemple des disputes à propos de sujets sans intérêt, une mauvaise humeur avec laquelle nous avons appris à vivre depuis le début, ou du moins l'imaginions-nous... Je... euh, j'avais espéré que ceci pourrait être... enfin, comme je te l'ai dit : une seconde lune de miel...

Sa gorge se noua. Il avait envie de crier quelque chose comme : Avons-nous ni plus ni moins perdu tout intérêt l'un pour l'autre ? Comment, dans ce cas ? Pas sur le plan physique sûrement ; pas à un tel degré : j'ai quarante ans, toi trente-neuf, et nous avons encore suffisamment de bons moments pour savoir que nous pourrions en avoir bien davantage encore. Mais ils se font de plus en plus rares. Je suis très pris par mon travail, et toi peut-être, tu t'ennuies malgré tes propres occupations. Après le dîner, je lis un livre dans mon bureau pendant que tu regardes la télévision dans le living, jusqu'à ce que le premier qui tombe de sommeil dise un « Bonne nuit » poli avant d'aller se coucher.

— Pourquoi ne veux-tu pas venir sur le pont avec moi, Pam ? Quelle nuit ce pourrait être pour l'amour ! Non pas que je me sente dans des dispositions particulièrement exceptionnelles, mais, rien que pour toi, je le pourrais. Oui, je le pourrais si tu te laissais faire.

— Je suis désolée, répéta-t-elle.

Elle lui caressa la joue, et il eut tant voulu être sûr que ce geste était spontané.

— Je suis vraiment fatiguée, tu sais.

— De moi ?

Ces deux mots lui avaient échappé irrésistiblement.

— Non, non, non ! Jamais.

Elle se rapprocha de lui et passa ses bras autour de sa taille. Il lui caressa le dos. Mais, pour lui, ces deux gestes avaient quelque chose

de trop mécanique.

— Nous en avons, des aventures, dit-il. Tu te souviens quand nous étions jeunes mariés ? Nous n'avions pas le sou et nous nous débrouillions quand même.

— Je n'ai jamais eu l'impression que faire des économies de bouts de chandelle dans un appartement minuscule et sinistre était une aventure. — Elle se détacha de lui. — Bon, laisse-moi mettre mon manteau, chéri.

— Il ne faut pas que ce soit une... une corvée, fit-il, sentant que ce n'était pas la chose à dire, mais ne sachant pas très bien ce qu'il fallait dire.

— J'ai changé d'avis. J'aimerais bien faire un petit tour finalement. — Elle arborait pour la circonstance un sourire radieux. — Ça sent le renfermé ici. Et le ventilateur fait beaucoup de bruit.

— Non, je t'en prie. Je comprends que tu aies envie de te reposer. — Sans attendre, il prit son veston dans l'armoire. — D'ailleurs, je vais marcher trop vite ; j'ai besoin de me dégourdir les jambes, et tu n'aimes pas ça.

Il évita son regard en sortant.

De fait, il fit plusieurs fois le tour du pont principal à grandes enjambées, sans s'arrêter. À un moment donné, il alla jusqu'à la proue du navire mais s'éclipsa bien vite en constatant qu'un jeune couple avait choisi l'endroit pour venir s'embrasser. Et puis, lorsqu'il se sentit un peu calmé, il s'arrêta pour fumer une pipe au bord du bastingage.

Le vent, la pluie, la brume et les lourdes vagues tranchantes du printemps dans le Pacifique Nord s'étaient calmés eux aussi. L'air était frais et plein de ces odeurs marines inconnues que charriait la brise, et il faisait clair. Malgré la lune, il avait rarement vu autant d'étoiles briller qu'ici, sous cette nuit transparente. La lumière esquissait un chemin tremblant au milieu des vagues dont elle faisait scintiller les crêtes et chatoyer les creux comme de l'obsidienne en fusion. Elles murmuraient, ces vagues, et bruissaient et sifflaient et clapotaient, très douces dans leur immensité ; elles couvraient le bourdonnement des machines et restituaient le léger frémissement de la coque et du pont.

Sa pipe allumée, Reid serra le fourneau dans sa main pour en recueillir un peu de la chaleur et de la lueur. Il avait toujours trouvé la paix en mer. Mer belle et inhumaine. Belle *parce qu'*inhumaine ? Il avait essayé de faire partager à Pam cet état d'âme, mais elle n'attachait pas non plus beaucoup d'intérêt à Robinson Jeffers.

Il contempla la lune, qui brillait bas dans le ciel vers l'arrière. Qu'est-ce que cela change pour vous que quatre empreintes d'homme vous aient marqué ? s'interrogea-t-il. Reconnaisant que cette pensée

était puérile, il porta son regard plus loin vers l'extérieur. Mais là-bas il y avait cette guerre qui apparemment n'en finirait jamais. Et derrière chez lui, il y avait cet engrenage de haine et de peur qui, lui aussi apparemment, ne s'arrêterait jamais. Et Mark et Tom (comme l'intéressé de toute la force de ses neuf ans, tenait à ce qu'on l'appelle), et la petite, toute petite Bitsy, qu'il lui restait si peu de temps à choyer avant qu'ils n'entrent très vite dans un monde qui se brise sous leurs pieds. Quand on considère ces choses, quelle importance ont deux personnes, bourgeois moyens entrant dans la force de l'âge, si ce n'est celle que leur confère la loi mathématique du carré inverse ?

Reid mordillait sa pipe en pensant : Dommage qu'on ne puisse pas quantifier la statique et la dynamique de l'être humain sous forme de vecteurs clairs, ou de mettre au point un calcul de tenseur pour les contraintes dans le mariage. Il sentit la fumée de sa pipe lui picoter la langue et le palais.

— Bonsoir, monsieur !

Reid se retourna et reconnut la silhouette sous la clarté lunaire : Mike Stockton, troisième officier. On lie facilement connaissance sur un bateau de croisière. Et pourtant, il n'avait pas eu particulièrement l'occasion de voir cet officier-ci.

— Oh ! euh, bonsoir, fit-il distraitement. Belle nuit, n'est-ce pas ?

— Très belle. Cela ne vous ennue pas si je vous tiens un peu compagnie ? Je dois prendre mon quart dans quelques minutes.

Reid pensa : J'ai donc l'air si seul que cela ? Puis : Allons ! Voilà que tu es en train de faire du mauvais esprit. Parler un peu, c'est peut-être justement ce dont tu as le plus besoin.

— Je vous en prie, dit-il. Vous pensez que le beau temps va tenir ?

— La météo le dit. Jusqu'à Yokohama même, si nous avons de la chance. Vous et votre femme allez rester longtemps au Japon ?

— Quelques mois. Nous rentrerons par avion.

Les enfants seront très bien chez Jack et Barbara, pensa Reid. Mais tout de même, quand nous rentrons et que Bitsy voit son père et accourt vers lui sur ses petites jambes, les bras tendus, et riant...

— Je connais le pays juste assez pour vous envier.

Stockton regardait Reid avec l'air de quelqu'un qui fait tous ses efforts pour avoir l'air de penser ce qu'il dit.

L'officier avait devant les yeux, par la même occasion, un grand gaillard de un mètre quatre-vingts, maigre, carré d'épaules, avec un visage allongé tout en angles, un nez et un menton proéminents, d'épais sourcils noirs surmontant des yeux gris, des cheveux couleur sable, et qui portait un pull à col roulé passé de mode sous sa veste.

Même avec le smoking qu'il lui fallait quelquefois revêtir, et après les retouches les plus attentionnées de Pamela, Reid trouvait le moyen d'avoir l'air habillé n'importe comment.

— C'est, euh... un voyage d'affaires pour moi. Vous vous souvenez peut-être : je suis architecte. J'ai laissé tomber mon job récemment pour créer une société.

Pamela n'aimait pas le risque. Mais elle aimait encore moins la grisaille de la semi-pauvreté de leurs premières années de mariage, quand il refusait d'accepter des subsides de ses parents à elle. Elle avait supporté cela, et maintenant la situation s'était arrangée pour eux, et si son essai d'indépendance échouait (encore qu'il fût sacrément déterminé à ce qu'il n'en soit pas ainsi), il pourrait toujours trouver une autre situation quelque part.

— Étant donné la forte influence des Japonais dans le domaine de la construction immobilière, poursuivit Reid, j'ai pensé, disons, aller chercher l'inspiration à la source. Dans les villages de la campagne surtout.

Cela ne ferait peut-être pas très plaisir à Pam. Elle voulait son confort... Non ! Il avait pris la déplorable habitude d'être injuste envers elle. Elle l'avait accompagné au début dans toutes ses distractions, s'excusant chaque fois de les lui avoir gâchées, avec une humilité qui avait failli lui briser le cœur, et elle avait fini par le laisser sortir tout seul. Avait-il vraiment essayé, lui, pour lui faire plaisir, de s'intéresser au bridge, à ses activités bénévoles au foyer de jeunes et à l'hôpital, ou même à ses émissions de télévision préférées ?

— Vous êtes de Seattle, n'est-ce pas, monsieur Reid ? interrogea Stockton. Je suis originaire de là moi aussi.

— Je suis un immigrant bon teint, comme il y a cinq ans. Avant, c'était Chicago, depuis ma sortie de l'armée. Encore avant, le Wisconsin, et cætera, en remontant jusqu'à ce cher vieux Boston. L'histoire américaine classique, en somme.

Reid se rendit compte qu'il était en train de parler de choses qui ne présentaient absolument aucun intérêt pour l'autre. Ce n'était pas son habitude. Il était plutôt du genre réservé, sauf lorsque plusieurs bières ou quelques scotches le mettaient suffisamment en confiance. Mais ce soir il cherchait à échapper à ses pensées, et parler lui semblait l'un des moyens d'y parvenir, même s'il devait dire n'importe quoi.

— J'avais, euh... visité Seattle avant, et la ville m'avait plu, continua-t-il sans pouvoir s'en empêcher, mais, en fait, la première offre d'emploi à peu près décente que j'ai eue, ça été à Chicago. Une monstruosité en béton, cette ville. On dit là-bas que vous avez intérêt à porter des lunettes, même si vous n'en avez pas besoin, sinon quelqu'un pourrait bien vous arracher les yeux.

Il avait toujours gardé le souvenir de gens décontractés et amicaux, de bateaux aux voiles blanches sur le Puget Sound et du sommet enneigé du mont Rainier culminant dans toute sa pureté au-dessus, et d'une forêt vierge à quelques heures seulement du centre de la ville. Pour Pam, bien sûr, Chicago, c'était chez elle. Mais Evanston aussi, si l'on va par-là, et cela faisait une différence. Quand il avait finalement trouvé une situation à Seattle et qu'ils avaient emménagé, elle trouvait que la ville était un véritable trou où le ciel était constamment gris et où la pluie succédait au brouillard, la neige à la pluie, avec, comme variante, la pluie succédant à la pluie... N'avait-il pas omis, lui, à force d'attendre avec optimisme le prochain rayon de soleil, de remarquer que la pluie rongait sa femme ?

— Oui, je crois que nous avons de la chance de vivre où nous sommes, dit Stockton. Mis à part ces lois médiévales sur l'alcool.

Reid eut un petit rire sarcastique :

— Voyons, mon cher, aucun roi du Moyen-Âge n'aurait osé adopter des lois sur l'alcool aussi barbares !

Puis, au moment où son humeur commençait à devenir un peu plus légère, Stockton s'excusa :

— Il faut que je rejoigne la salle des machines maintenant. Content d'avoir discuté avec vous.

Et il s'éloigna rapidement.

Reid soupira et, s'appuyant au bastingage, il tira sur sa pipe. La mer chuchotait dans le noir. Demain, Pam se sentirait peut-être mieux. Il pouvait du moins l'espérer, et espérer aussi que le Japon s'avérerait être le conte de fées annoncé par la publicité, et après...

Après ? Son esprit, qui excellait dans les associations d'idées libres, évoqua un globe terrestre. En plus d'une excellente perception de l'espace, que, entre parenthèses, il aurait mieux fait d'avoir dans sa profession, il était doué d'une mémoire peu commune. Il pouvait tracer l'itinéraire du bateau si celui-ci poursuivait sa route après Yokohama. Mais il n'irait pas plus loin ; les armateurs s'en garderaient bien : on arrivait en Asie du Sud-est, ou très près. Difficile d'admettre l'idée qu'en ce moment même des êtres humains étaient en train de torturer et de tuer d'autres êtres humains dont ils ne connaîtraient jamais le nom. Tout ça pour de foutues idéologies ! Quand toutes ces souffrances cesseraient-elles ? Faut-il que chaque année porte inéluctablement son lot de tragédies ? Reid se souvenait d'un autre jeune homme qui était mort dans une autre guerre, il y avait toute une vie de cela, et de certains vers qu'il avait écrits :

Tel fut le chemin de l'amour.

Il naquit un matin d'hiver,

Ses mains nous paraissaient si douces
Qu'il porta le bonheur en nous.

Et puis l'amour grandit en nous ;
Il alluma l'orgueil en nous et mourut en nous
En un seul et même jour d'hiver.
Il ne reste plus rien de l'amour.

Rupert Brooke pouvait le dire pourtant. Merci, Papa. Un professeur d'anglais d'un tout petit *collège* du Middle-West n'avait pas beaucoup d'argent pour ses enfants – raison pour laquelle Reid, qui gagnait sa vie, avait eu besoin d'une année supplémentaire pour obtenir son diplôme – mais il leur avait inculqué le sens obstiné de ce qui était juste, une curiosité pour toutes les choses de ce monde, l'amitié des livres... Peut-être une amitié trop intime parce qu'elle empiétait sur le temps qu'il aurait dû consacrer à Pam... Allons, assez d'élucubrations ! Encore un dernier tour de pont, et elle dormirait sûrement déjà et lui n'aurait plus qu'à faire de même.

Il cala sa pipe entre ses dents et se redressa.

C'est à ce moment-là que le tourbillon le saisit. Les foudres des ténèbres. Il n'eut pas le temps de crier qu'il était déjà arraché à ce monde...

CHAPITRE II

Là où le Dniepr dessinait son méandre en direction de l'est, les herbages faisaient place à des gorges profondes entre lesquelles roulait le fleuve, qui résonnait bruyamment en se précipitant sur les rochers et au fond des rapides. À cet endroit, les bateaux devaient être déchargés et halés, même souvent tirés sur le rivage avec des roulettes, et les marchandises portées à dos d'homme. Autrefois, c'était la partie la plus dangereuse de ce voyage qui durait une année. Les tribus de Pechenegs avaient coutume de se cacher dans les parages, prêts à fondre sur les équipages lorsque ceux-ci étaient à pied, donc plus vulnérables, pour faire leur razzia sur les marchandises et réduire en esclavage tous ceux qui n'avaient pas eu la chance d'être tués. Oleg Vladimirovitch avait été pris dans une de ces attaques alors qu'il était apprenti. Mais cette fois-là, grâce à Dieu, les Russes avaient renvoyé les pillards pleurer leurs propres morts et avaient même récupéré plein de chiens esquimaux pour vendre à Constantinople.

Heureusement, les choses s'étaient nettement améliorées après que le Grand Prince Yaroslav – quel homme, celui-là, tout infirme qu'il était ! – avait écrasé les païens. Il l'avait fait aux portes de Kiev, et avec une telle minutie que les corbeaux avaient eu de quoi se gaver jusqu'à ne plus pouvoir voler, et que plus aucun Pecheneg ne s'était montré depuis dans ce royaume. Oleg était dans l'armée ce jour béni : c'était son premier goût de vraie guerre, lui qui n'était encore qu'un jeune rustaud de dix-sept hivers, il y avait maintenant treize ans de cela. Par la suite, il avait combattu les Lithuaniens, et plus tard encore il avait participé à la malheureuse expédition navale contre la cité impériale. Mais il était surtout un marchand qui ne voulait pas d'ennuis susceptibles de tailler dans ses bénéfices. (Les rixes de taverne ne comptaient pas : elles nourrissaient l'âme, à condition d'être sûr de pouvoir décamper avant l'arrivée de la police de l'Empereur.) Il était heureux que les Grecs eux aussi fussent gens raisonnables et que, peu de temps après avoir rejeté les Russes, ils aient repris leur commerce avec eux.

— Oui, dit-il, parlant à son verre de kvas dans sa main, la paix et l'amour fraternel, voilà ce qui est bon pour le commerce, comme l'a

dit Notre Seigneur quand il a foulé cette terre.

Il se tenait en haut d'une falaise surplombant le fleuve et la flotte qui naviguait dessus. Il était indigne d'un propriétaire de bateau de tirer sur des cordes ou de porter des ballots ; et il avait trois navires à lui à présent, ce qui n'était pas mal pour un garçon qui, à ses débuts, posait des pièges dans les forêts du nord du pays. Ses chefs d'équipage pouvaient surveiller le travail. Mais des sentinelles étaient nécessaires ; non pas que l'on redoutât des pillards, mais les fourrures, les peaux, l'ambre, le suif, la cire d'abeilles que transportaient les bateaux iraient chercher, dans le sud, un prix qui risquait d'attirer de nombreux vagabonds sans foi ni loi en quête d'un coup fumant.

— À ta santé, Katerina Borisovna, dit Oleg en levant son verre.

C'était une coupe en bois, bordée d'argent, pour le voyage, pour montrer au monde qu'il était un homme important chez lui, à Novgorod.

Tandis que la bière aigre et claire coulait dans son gosier, il pensait moins à sa femme, ou encore à quelque esclave ou jeune domestique de chez lui, qu'à une certaine petite friponne bien agréable qu'il avait connue à la fin du voyage l'année passée. Zoé serait-elle encore disponible ? Si oui, cela lui donnait une raison supplémentaire, outre celle d'étendre ses relations parmi les marchands étrangers résidant à Constantinople, d'y passer l'hiver. Encore que Zoé... Oui, au bout de plusieurs mois, Zoé pourrait s'avérer bien dispendieuse !

Les abeilles bourdonnaient dans le trèfle, les bleuets étincelaient, aussi bleus que le ciel là-haut qui répandait son soleil d'or. En bas, les hommes d'Oleg s'affairaient comme des fourmis autour des navires dont la proue représentait un cygne et un dragon. Ils devaient attendre impatiemment la Mer Noire : là, aux rames ou à la vigie, il n'y avait plus qu'à laisser le vent vous porter, sans avoir à penser aux courants ni jamais s'inquiéter des risques de naufrage. Leurs cris et leurs jurons se perdaient au loin, mêlés au grondement du grand Dniepr, le Père. Ces hauteurs connaissaient la tranquillité, la chaleur, la sueur qui collait à la peau le rembourrage sous la cotte de mailles. Mais là-haut, très haut dans le ciel, une alouette chantait, et la joie inondait la terre tandis que le doux bourdonnement des abeilles montait à sa rencontre...

Oleg souriait à tout ce qui s'annonçait dans ses lendemains.

C'est alors que le tourbillon l'emporta...

Les hivers étaient moins rigoureux ici que dans les plaines où les ancêtres d'Uldin sévissaient. Ici, la neige était rare le plus souvent, et l'on n'avait pas besoin de s'enduire le visage de graisse contre le froid.

Mais on pouvait néanmoins voir son bétail anéanti par la famine ou le mauvais temps si l'on ne parcourait pas les pâturages pour surveiller ses moutons, particulièrement à l'approche de la période d'agnelage.

Les hommes d'Uldin étaient seulement au nombre d'une demi-douzaine, y compris deux esclaves sans arme. Les Goths de l'est avaient trouvé refuge dans un royaume romain qui ne s'avérerait probablement pas très hospitalier. Certains étaient restés naturellement : ceux qui avaient été massacrés et ceux qui avaient été faits prisonniers ou soumis. Au cours des trois dernières années, les Huns avaient vécu en paix, s'installant sur le territoire nouvellement conquis.

Celui-ci s'étendait, tout blanc sous de lourds nuages gris. Çà et là, quelques arbres sans feuilles. Les vestiges d'un enclos dévasté et incendié étaient les derniers signes de l'existence d'une ferme. Des clôtures avaient été arrachées pour servir de bois de chauffage et le blé avait succombé devant l'herbe. La respiration faisait de la fumée sous le vent âpre. Les sabots des poneys perçaient la neige et sonnaient contre le sol gelé. Le cuir des selles grinçait et les mors tintaient.

Oktar, le fils d'Uldin, s'approcha. Il était tout juste en âge de pouvoir monter à cheval, son père étant jeune, mais il témoignait déjà, par sa taille et le teint clair de sa peau, du sang alain de sa mère. Celle-ci était la première femme d'Uldin : c'était une esclave qui lui avait été donnée par son propre père quand il avait atteint l'âge d'en profiter. Il l'avait perdue en fin de compte en jouant avec un homme d'une autre tribu lors d'un rassemblement pour célébrer la Fête du Soleil, et il ignorait ce qu'elle était devenue depuis, bien qu'il ait vaguement fait des recherches un moment.

— Nous pouvons atteindre le camp si nous chevauchons bon train, fit le garçon avec importance.

Uldin leva à demi sa cravache, et Oktar s'empressa d'ajouter :

— Père vénéré.

— Non, répondit Uldin. Je ne vais pas épuiser des chevaux pour que tu puisses dormir plus tôt dans une yourte bien au chaud. Nous camperons à... – Il fit une évaluation rapide. – au Jardin des Os. – Voyant Oktar écarquiller les yeux en émettant un curieux son avec la gorge, il éclata d'un rire rauque. – Quoi, tu as peur de ces squelettes de Goths que les loups ont déjà nettoyés ? Si, vivants, ils n'arrivaient déjà pas à nous empêcher de les massacrer, qui alors peut avoir peur de leurs misérables fantômes ? Méprise-les, c'est tout.

Il fit un geste brusque de la tête pour donner le signal du départ, et Oktar suivit avec les autres.

À la vérité, Uldin aussi aurait bien aimé rallier le camp principal. Parcourir des étendues de pâturage en cette saison ne présentait aucun intérêt. En été, la tribu tout entière se déplaçait avec ses troupeaux, et l'on pouvait presque toujours être rentré chez soi à la tombée du jour après une journée de travail ou de chasse. Alors c'était bon d'entendre le craquement des charrettes tirées par les bœufs ; de sentir les odeurs de fumée, de viande grillée, l'odeur des chevaux, de la sueur des hommes, du crottin et de l'urine ; d'avoir ce sentiment *d'intimité* avec cet immense horizon d'herbe qui ondule sous cet immense ciel traversé par le vol des faucons ; tout ce bruit, ces rires, ces claquements de bouches qui s'empiffrent ; les rassemblements autour des feux une fois la nuit tombée, les flammes qui tourbillonnent et crépitent, sortant les visages d'amis fidèles de l'état d'ombres mouvantes ; les discussions, peut-être réfléchies ou peut-être pleines de vantardise, parfois une chanson de geste sur les temps héroïques pour inspirer les jeunes : ces temps anciens où le Royaume du Milieu tremblait devant l'Empire des Huns ; ou encore une joyeuse chanson de corps de garde hurlée au son des tambours et des flûtes, tandis que des hommes exécutaient une énergique danse en cercle ; enfin le koumis, ce riche lait de jument fermenté que l'homme boit bol après bol, jusqu'à ce que, devenu lui-même étalon, il parte à la recherche de sa yourte et de ses femmes... Oui, mis à part les violents orages (Uldin fit un signe rapide pour conjurer les démons, comme le lui avait appris le chaman pour son initiation), l'été était bon, et arriver chez soi maintenant serait en avoir un avant-goût.

Pourtant, aucune mollesse ne saurait être permise : c'était mauvais pour la discipline, et qu'était une tribu sans discipline ? Uldin tira de sous la sangle de sa selle la baguette à encoches sur laquelle il avait marqué l'importance de ses troupeaux, et il commença à l'étudier ostensiblement.

Ni petit ni gros. Il n'était pas chef de clan : il se trouvait simplement à la tête d'une grande famille composée de tout un tas de fils anonymes plus jeunes ou l'équivalent, qui lui avaient juré fidélité tout en lui amenant leurs propres parents et serviteurs, et de ses fils à lui, femmes, concubines, mercenaires, esclaves, chevaux, bétail, moutons, chiens, chariots, effets personnels et produits de pillage.

Le pillage. Il en avait très peu tiré profit quand les Huns avaient écrasé les Alains à l'est du fleuve Don, car en ce temps-là il n'était qu'un adolescent qui apprenait le métier des armes. Le pillage des propriétés gothes lui avait rapporté davantage. Maintenant, lorsque le pâturage serait largement suffisant, il s'efforcerait de troquer du bétail contre de l'argent et des soieries et de laisser l'augmentation naturelle de la valeur des choses lui apporter la seule richesse qui compte vraiment.

Mais son regard se porta en direction de l'ouest. Il avait entendu dire que, au bout de cette immense plaine, il y avait des montagnes, et derrière ces montagnes, les Romains ; et l'on disait que ces Romains pavaient leurs rues avec de l'or. Un homme pouvait se tailler un empire par là-bas, aussi grand que celui des ancêtres, pour que dans mille ans les peuples tremblent en entendant son nom.

Non, cette possibilité ne se produirait certainement pas du vivant d'Uldin. Les Huns n'avaient aucune raison d'étendre leur conquête, ni aucune intention de le faire avant que leur nombre ne devienne trop important. Bien entendu, sans batailles les arts de la guerre se rouillent, et les tribus deviennent des proies faciles : aussi les Goths de l'ouest, et d'autres, seraient-ils eux au moins razziés assez souvent, ce qui pouvait fournir des occasions intéressantes.

Reste à ta place, se dit-il à lui-même. Vénère les Puissances et les ancêtres, demeure aux côtés de ton Shanyu et exécute sa volonté comme tu veux que ta famille exécute la tienne, dirige tes affaires avec sagesse. Après, qui sait ce qui surgira sur ton chemin ?

C'est alors que le tourbillon l'emporta...

De nouveau Erissa devait partir seule pour rejoindre les hauteurs.

Elle ignorait ce qui la poussait ainsi toujours en avant. C'était peut-être la voix de la Déesse ou, si ce n'était pas une pensée trop hardie, un Être inférieur. Mais aucune vision ne lui était jamais apparue au cours de ces pèlerinages. Ce n'était peut-être rien de plus profond que le désir de ne faire qu'un, l'espace d'un instant, avec la lune, avec le soleil, les étoiles, les vents, les distances et les souvenirs. En ces moments-là, la maison, Dagonas, oui, même les grandes étendues de champs et de bois qui étaient à elle, même la chère tyrannie de ses enfants devenaient un esclavage qu'il fallait fuir. Elle était si implacablement entraînée qu'elle doutait qu'il pût n'y avoir rien de divin dans cet appel irrésistible. Sûrement c'était un sacrement qu'elle devait recevoir, sans cesse répété jusqu'à ce qu'elle soit purifiée pour la réunion qui lui avait été promise il y avait de cela quatre et vingt années.

— Demain à l'aube je partirai, dit-elle à Dagonas.

Bien qu'il ait appris la vanité de toute protestation, il répondit très doucement, comme il le faisait toujours :

— Deucalion pourrait bien revenir pendant ton absence.

Pendant un moment, un torrent ardent lui piqua les yeux à l'évocation du marin de haute taille qu'était son fils aîné. Il était plus souvent au large de Malath que sur l'île ; et, quand il était chez lui, il passait la plus grande partie de son temps avec son avenante femme et

ses enfants, ou avec ses jeunes amis, ce qui était normal et naturel. Mais il en était arrivé à ressembler tellement à son père...

Elle prenait conscience en même temps combien Dagonas avait toujours été bon pour ce fils qui n'était pas le sien. Bien sûr, il était honoré d'avoir pour beau-fils l'enfant d'un dieu. Néanmoins sa bonté dépassait largement les strictes limites de l'obligation. Erissa sourit et embrassa son mari.

— S'il revient, verse-lui pour moi une coupe de vin de Chypre, dit-elle.

Dagonas était particulièrement entreprenant ce soir-là, sachant que sa femme allait être absente pendant des jours. Il ne s'était jamais préoccupé de chercher d'autres femmes. (Enfin, il en avait certainement eu dans des ports étrangers, vu le temps que pouvait durer un voyage commercial en mer, tout comme, de son côté, elle avait pris un homme par-ci par-là pendant son absence ; mais, une fois qu'il avait eu abandonné cette vie pour prendre le métier de courtier, ils s'étaient entièrement consacrés l'un à l'autre.) Elle essayait de répondre à son ardeur, mais son esprit était sur le mont Atabyris et un quart de siècle dans le passé.

Elle s'éveilla avant même que les esclaves soient levés. Tâtonnant dans le noir, elle prit un tison dans l'âtre et alluma une lampe. Quand elle fit ses ablutions, l'eau froide lui fouetta le sang et activa la circulation. Elle mit des vêtements appropriés avant de s'agenouiller, de se signer et de dire ses prières devant l'autel familial. Dagonas avait confectionné de ses propres mains cette effigie de la Déesse et le Labrys qui la surmontait. Tenant Son Fils dans Ses bras, Notre-Dame de la Hache semblait vivante et même bouger à la lumière tremblante de la lampe, comme si la niche qui L'abritait était une fenêtre donnant sur des contrées infinies.

Ses devoirs religieux accomplis, Erissa se prépara pour son voyage. Elle troqua son long kilt et sa veste échancrée contre une tunique et de grosses sandales. Elle attacha ses cheveux en chignon ; à sa ceinture elle accrocha un couteau et un sac pour emporter de la nourriture. Elle avala un morceau de pain, un bout de fromage et but un peu de vin coupé d'eau. Puis, sans faire de bruit – ce n'était pas la peine de les réveiller – elle alla embrasser ses quatre enfants qu'elle avait eus de Dagonas : deux garçons, deux filles, dont l'une serait bientôt en âge de faire une fiancée. (Oh ! Vierge Britomartis, quel âge avait-elle quand le dieu l'a trouvée !) Ce n'est qu'une fois en route qu'elle se rendit compte qu'elle n'avait pas dit au revoir à son mari.

Vers l'ouest, quelques étoiles scintillaient encore faiblement dans les profondeurs d'un ciel bleu de mer, mais l'est s'éclaircissait de plus en plus ; la rosée luisait et les oiseaux gazouillaient. La maison n'était

en fait pas très éloignée de la cité ; mais le sol qui s'élevait presque à pic ainsi que d'épais bosquets de figuiers, grenadiers et oliviers cachaient complètement la vue, à l'exception de ses propriétés à elle.

Dagonas avait soulevé des objections quand elle avait choisi le site : « Nous ferions mieux d'habiter dans la ville, derrière ses murailles. Chaque année voit affluer de nouveaux pirates. Ici, nous n'aurions personne pour nous défendre. »

Elle avait ri, de ce rire glacial qui mettait fin à toute discussion, et avait répondu : « Après ce que nous avons enduré, mon cher, aurions-nous peur de quelques misérables roquets ? »

Plus tard, parce qu'il n'était pas un homme de faible caractère, un « continental » qui aurait eu besoin d'une loi déclarant une femme inférieure pour pouvoir tenir tête à la sienne, elle avait expliqué : « Nous construirons la maison solidement et nous engagerons seulement quelques hommes qui savent se battre. Ainsi pourrions-nous résister à n'importe quelle attaque le temps d'envoyer des signaux de fumée pour appeler à l'aide. J'ai besoin d'un domaine très étendu autour de moi si je dois élever les taureaux sacrés. »

Ayant laissé les bâtiments de la maison loin derrière elle maintenant et pris un sentier vers l'intérieur des terres, elle passa devant l'un des prés où paissait et dormait son bétail. Les vaches somnolaient dans l'herbe, sur laquelle flottait une légère vapeur de brume, ou bien donnaient leur pis à leur veau maladroit. Le Père des Minotaures, lui, était bien campé sur ses pattes, sous un platane dont le haut du feuillage captait les premiers rayons du soleil encore invisible. Elle s'arrêta un moment, fascinée par la majesté de ses cornes. Son pelage était délicatement tacheté, comme des ombres sur un sol de forêt, et, dessous, ses muscles ondulaient imperceptiblement comme une mer calme. Oh, saint ! Le désir de danser avec lui élançait tout son être.

Non. Le dieu qui avait engendré Deucalion lui avait du même coup ôté le droit de faire cela par respect pour Elle ; et le temps, en lui faisant échec, lui avait ôté son droit d'épouse et de mère de le faire pour qu'elle se consacre à l'éducation des enfants.

Autrement, elle avait peu perdu de son corps. Les cailloux crissaient sous son pas vif.

Plus loin, là où commençaient les terres inhabitées, un porcher la reconnut et amorça une gènesflexion. Elle le bénit mais ne s'arrêta pas. Officiellement, elle n'avait pas le droit de bénir : elle n'était pas prêtresse mais seulement une femme pleine de sagesse et habile aux arts de la guérison des maladies, de la divination et de la magie bienfaisante. Ceci lui permettait de se comporter comme elle l'entendait – notamment de voyager seule, vêtue comme un homme

du continent – sans choquer inutilement les gens respectables ; mais cela ne lui conférait aucune consécration.

Toutefois, une femme pleine de sagesse doit avoir besoin d'être près du divin ; aussi Erisa avait-elle pris l'initiative de restaurer certaines formes de culte chez les Malathiens ; elle-même, lorsqu'elle était jeune fille, dansait avec les taureaux pour Notre-Dame. Et si elle ne tirait pas vanité d'avoir été choisie un jour par un dieu, elle n'était pas non plus gênée d'en parler, et la plupart des gens la croyaient. Aussi n'était-elle pas considérée comme une vulgaire sorcière.

Le respect qu'elle inspirait, à mesure qu'il croissait avec les années, aidait Dagonas dans ses affaires. Erisa sourit.

Ses muscles, dans leur mouvement ininterrompu, la portaient toujours plus loin à l'intérieur des terres et plus haut. Bientôt, elle atteignit une vieille forêt de pins. À cette hauteur, sous ces arbres odorants, la fraîcheur de l'automne commençait à se faire plus froide. Elle prit son repas près d'un petit torrent, qui formait une sorte d'étang un peu plus loin. Elle aurait pu y attraper à la main un poisson à manger cru si elle n'avait été vouée au culte de la déesse qui lui interdisait de tuer.

Elle atteignit son but au crépuscule : une grotte située très haut dans la plus haute montagne de Malath. C'est dans une cabane à proximité que demeurait la sibylle. Erisa lui fit une offrande : un pendentif d'ambre du nord du pays qui contenait un scarabée fossilisé pour l'éternité. Ce symbole égyptien ayant de très forts pouvoirs, c'était un don de grande valeur. C'est pourquoi la sibylle non seulement donna à Erisa la permission de prier devant les trois effigies placées à l'entrée de la grotte – Britomartis la Vierge, Rhea la Mère, Dictynna la Remémoratrice et Divinatrice – mais elle la laissa franchir le rideau qui cachait la source et son Mystère.

La cabane était bien approvisionnée en nourriture, laquelle était apportée par les paysans. Après qu'elles eurent mangé, la sibylle voulut parler un peu, mais Erisa ne s'en sentait guère l'humeur et, comme elle aussi avait des pouvoirs, elle ne pouvait y être forcée. Elles se couchèrent donc tôt.

Comme la veille, Erisa fut levée de bonne heure, et elle avait atteint le sommet de la montagne un peu après le lever du jour.

Là, seule au milieu du silence et de la beauté qui l'entourait, elle pouvait donner libre cours à ses larmes.

Au-dessous d'elle, le flanc de la montagne prenait la forme tantôt de rochers escarpés, tantôt de falaises ou d'amas morainiques, mais partout la pierre sombre tranchait sur le vert des pins, pour finalement faire place, au loin, aux champs et vergers des hommes avec leurs nuances multiples. Au-dessus, le ciel était parfaitement clair et

semblait retenir accroché un aigle dont les ailes lançaient des reflets d'or sous la jeune lumière d'Astérion, le soleil, le Fils. L'air était frais et comme aiguisé par les senteurs de sauge et de thym que charriait une brise légère. Autour de l'île, la mer, bleue et verte ou encore tirant sur le violet dans le lointain, traversée par des étincelles d'écume. Vers le nord, d'autres îles se profilaient comme des bateaux à la proue blanche. Au nord se dressait l'Asie, encore embrumée de rêves nocturnes. Mais, vers le sud, le sommet du mont Ida, où Astérion était né, culminait au-dessus de Keft la bien-aimée à jamais perdue.

Pas le moindre signe de Kharia-ti-yeh. Il n'y en aurait plus jamais dans ce monde.

Erissa pleurait.

— Dieu Duncan, fit-elle en levant au ciel une main qui tenait un morceau de terre, quand me rappelleras-tu à toi ?

C'est alors que le tourbillon l'emporta...

Ils étaient là, sur une terre que le soleil avait complètement brûlée. Sur le sol ocre jonché de pierres, entaillé de ravins, poussaient quelques arbrisseaux épars. Des lueurs tremblotantes causées par la chaleur dansaient sur l'horizon au sud. Au nord, le désert rencontrait l'eau qui brillait comme du métal chauffé sous un soleil impitoyable, et l'œil de trois vautours qui tournoyaient.

Ils regardèrent la terre puis se regardèrent entre eux. Ils se mirent à hurler.

CHAPITRE III

Tout de suite après cet instant hors du temps où le tourbillon l'avait emporté, Reid avait extériorisé sa terreur : Oh ! non ! Pas encore ! Pas si tôt ! Ensuite il avait péniblement essayé d'émerger de la vision de désolation qui emplissait ses yeux, ses oreilles, ses poumons ; mais elle était partout, elle le tenait. Les mots fusaient désespérément : Je rêve, je délire, je suis mort et en enfer !...

Un vent grondait, sec comme le désert, brûlant comme une fournaise, sifflant aux oreilles de Reid en charriant une poussière de pierre qui lui fouettait la peau.

D'autres voix se mêlèrent subitement à la sienne, lui faisant reprendre conscience d'un seul coup. Ils étaient trois ! Un homme à la barbe blonde avec un casque pointu ; un cavalier trapu, avec une espèce de veste de cuir et un bonnet de fourrure, qui montait un poney fougueux ; une femme grande et mince qui portait une robe blanche lui descendant jusqu'à hauteur des genoux. Avec lui, Duncan Reid. Ils étaient là, tremblants, à une dizaine de mètres les uns des autres et chacun à égale distance de l'objet qui gisait immobile.

Cet objet... Une espèce de cylindre, conique à une extrémité, peut-être une dizaine de mètres de long et pas plus de huit mètres de diamètre environ, un éclat cuivré, mais aucune caractéristique particulière apparemment. À moins que... Une lueur irisée, qui semblait danser juste à la surface, empêchait en fait de dire avec certitude quelle forme il avait.

Après avoir réussi à maîtriser sa monture qui n'arrêtait pas de se cabrer, le cavalier empoigna tout à coup un arc qui pendait à sa selle, arracha une flèche du carquois qui l'accompagnait, et l'arme fut alors prête à tirer. L'homme blond poussa un rugissement et brandit une hache. La femme sortit un poignard à l'acier rougeâtre. Reid fit un effort pour se réveiller de ce cauchemar. Une partie de lui-même avait conscience que ses jambes se préparaient à la course.

Mais alors son regard rencontra celui de la femme ; un regard animé d'un vacillement frénétique. Elle poussa un nouveau cri, pas de terreur cette fois, mais de quelque chose d'indicible ; elle lâcha son arme et se précipita vers lui.

— Hé là !

Reid s'entendit crier, mais d'une voix faible, ridicule.

— Je... je ne sais pas... Qui êtes-vous ? Où sommes-nous ?

Mais elle avait déjà jeté ses bras autour de son cou, tandis que ses lèvres écrasaient les siennes avec une telle fougue qu'il faillit en perdre l'équilibre. Il avait un goût de sang dans la bouche, auquel vint bientôt se mêler celui, salé, des larmes de la femme. Au milieu de ses sanglots elle prononçait des paroles qu'il n'arrivait pas à comprendre, sauf qu'il croyait reconnaître son nom par instants, ce qui était bien la dernière des absurdités. Au bout d'un moment, elle tomba à genoux. Ses cheveux, dénoués, roulaient en longues vagues qui lui masquaient le visage.

Reid regardait vers les autres d'un air ahuri. Eux faisaient de même. Mais le fait de le voir ainsi avec la femme, ensemble, semblait les avoir apaisés quelque peu en leur faisant supposer que tout ceci n'était peut-être pas un piège fatal. L'homme à la barbe abaissa sa hache et le cavalier cessa de bander dangereusement son arc.

Le vent et les sanglots de la femme accentuaient encore l'intensité du silence.

Reid reprit sa respiration. La tension nerveuse était encore très forte en lui, mais elle diminuait légèrement, et il ne tremblait plus. Il était aussi capable de penser maintenant, et ce seul fait était en lui-même une délivrance.

Ses sens s'étaient extraordinairement aiguisés au contact de ce mystère absolu qui les enveloppait tous les quatre. En retrouvant son calme, son cerveau commençait à classer les données. La chaleur torride ; le soleil haut dans un ciel d'airain sans le moindre nuage ; le sol brûlé où ne survivait que quelque rare broussaille ; la poussière qui flottait dans l'air ; et, pas très loin, la mer ou un immense lac. Chacun de ces détails lui paraissait étrange, mais chacun de ces détails était incontestable.

Il en allait de même de la femme qui était à ses pieds. Apparemment, le vêtement qu'elle portait était de fabrication artisanale, et la bordure bleue qui l'ornait était due à une teinture végétale ; ses sandales étaient faites de simple cuir cousu et tenaient par des lanières qui lui ceignaient le mollet. On y voyait des taches que n'importe quel produit de nettoyage aurait dû enlever facilement. Tandis qu'elle étreignait ses pieds, il sentait son contact et nota que ses mains et ses pieds étaient plutôt grands mais joliment dessinés, que ses ongles étaient coupés court et ne portaient aucune trace de vernis, qu'elle avait au poignet gauche un gros bracelet d'argent constellé de turquoises qui ne rappelait pas la facture Navajo.

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais fait dans sa vie de rêve aussi précis, où il aurait pu détailler chaque grain de poussière. Tout pourtant se tenait. Si son regard tombait sur une touffe d'herbe, elle ne se transformait pas en champignon vénéneux. Les événements ne se bousculaient pas non plus : ils se produisaient à des instants différents, chaque instant étant la suite logique du précédent.

S'agissait-il de temps réel ? Peut-on rêver qu'on est en train de faire un rêve-réalité ?

Quoi qu'il en soit, il n'avait probablement rien à perdre à faire un acte rationnel. Il éleva donc les mains et se força à sourire aux deux hommes.

Le type en armure ne répondit pas exactement de la même façon mais son regard devint moins dur et il fit quelques pas en avant. Il tenait sa hache inclinée devant lui, avec ses deux mains que recouvraient des gantelets. Quand il s'arrêta à quelques mètres de Reid, il avait les genoux légèrement fléchis. L'architecte songea : Ce n'est pas un acteur. Il sait manifestement se servir de cet instrument, sinon il aurait pris la posture d'un bûcheron, comme moi avant que je le voie. Et son arme doit lui être d'une utilité actuelle si j'en juge par ces deux entailles sur le tranchant.

Où ai-je bien pu voir déjà ce genre de hache de guerre ?

Un frisson lui traversa le dos. Il y avait des haches comme celle-ci sur la tapisserie de Bayeux ; elles étaient dans les mains des Anglais à la bataille d'Hastings.

L'homme émit une espèce de grognement qui devait correspondre à une série de questions. Sa langue était aussi inconnue à Reid que celui de la femme. Non, pourtant, pas tout à fait : certaines bribes lui disaient vaguement quelque chose ; il devait y avoir un rapport avec une de ces langues qu'il avait entendue dans un film étranger ou quand il faisait son service militaire en Europe. L'homme exécuta un mouvement très théâtral de la tête en se tournant vers le mystérieux objet en cuivre.

Reid avait la bouche trop sèche pour pouvoir parler autrement que d'une voix altérée :

— Excusez-moi, je... Je suis étranger ici moi aussi. Vous parlez anglais ? *Parlez-vous français ? ¿ Habla usted español ? Sprechen Sie deutsch ?*

Telles étaient les langues dont il possédait quelques notions plus que rudimentaires. Mais pas de réponse.

Pourtant, l'homme semblait comprendre malgré tout que Reid lui aussi était une victime. Se frappant sa puissante poitrine, il dit :

— Oleg Vladimirovitch Novgorodna.

À force de les lui entendre répéter plusieurs fois, Reid finit par saisir les syllabes.

Il hasarda en bégayant :

— *R-r-russki ?*

Mis à part l'accent, l'effort était méritoire. L'autre hocha la tête :

— *Da, y a y est Novgorodni. Podvlastni Knyaza. Yaroslava.*

Reid secoua désespérément la tête.

— *Sovietski ?* essaya-t-il encore.

Oleg voulut répondre mais renonça. Reid s'agenouilla à côté de la femme, qui avait pris maintenant une posture d'attente, accroupie, et il traça dans le sable les lettres CCCP. Il lança à Oleg un regard interrogateur. Tout le monde en savait au moins autant en matière d'écriture cyrillique : cela correspondait à URSS, et les Soviétiques revendiquaient presque cent pour cent d'alphabétisés. Mais Oleg haussa les épaules et écarta les bras dans un geste très slave.

L'Américain se releva, et tous deux se regardèrent d'un œil scrutateur.

Reid étudia alors plus attentivement le costume d'Oleg. Le casque, conique et surmonté d'une sorte de pointe de lance, reposait sur une base rembourrée cousue de petits anneaux. Le haubert sans manches se composait d'anneaux plus grands, entrelacés, qui lui tombaient presque jusqu'aux genoux. En dessous, il portait quelque chose également rembourré sur une chemise de toile blanche. Avec cette chaleur, ce devait être intenable ; la transpiration lui coulait d'ailleurs de partout sous l'acier noir. À un ceinturon à boucle de cuivre étaient attachés un poignard et une bourse de cuir. Des pantalons de toile grossière bleue, enfoncés dans d'éclatantes bottes rouge et vert, complétaient l'accoutrement. Les gantelets aussi étaient en cuir, avec le dos strié de bandes de cuivre.

L'homme devait avoir dans la trentaine, mesurer dans les un mètre soixante-quinze, et il avait l'air extraordinairement large et musclé. Un léger embonpoint et un double menton n'altéraient pas cette impression de force bestiale. Il avait une tête et un visage arrondis, un nez camus, une moustache, une barbe blonde fournie. Sous des sourcils broussailleux, le bleu pâle de ses yeux tranchait sur la rougeur d'une peau tannée par l'air.

— Vous... avez l'air d'un... brave type, fit Reid, parfaitement conscient qu'il disait un peu n'importe quoi.

Oleg pointa le doigt sur lui, manifestement pour signifier qu'il voulait savoir son nom. Au même moment, le souvenir de sa discussion en plein océan avec l'officier Stockton, il y avait une demi-heure environ, le frappa comme un véritable coup de poing. Il se

sentit chanceler. Tout se mettait à tourner autour de lui.

— Duncan... murmura-t-il.

— Duncan !

La femme bondit presque sur lui. Il s'appuya à elle jusqu'à ce que son vertige ait cessé.

— Duncan, gémissait-elle, mi-riant mi-pleurant, *ka anhash* Duncan.

Une ombre s'interposa. Oleg prit une posture de combat. Le cavalier les avait rejoints, l'arc de nouveau tendu, l'expression peu engageante.

Cela redonna curieusement tous ses esprits à Reid.

— Doucement, l'ami, fit-il. (Inutilement, si l'on exceptait le ton, le sourire et les mains écartées qui accompagnaient ses paroles.) Nous ne sommes pas en train de conspirer contre vous.

Il se donna de petites tapes sur la poitrine avec le doigt tout en donnant son nom et fit de même pour Oleg. Avant qu'il ait pu interroger la femme, dont il finit par remarquer qu'elle était plus que belle, elle dit, comme un défi :

— Erissa.

Le cavalier les observait toujours. Ni lui ni sa monture n'étaient très engageants. Le poney ressemblait à... voyons... À un tarpan d'Asie centrale : couleur brun foncé, longs poils, crinière et queue tressées, avec des glands bleus entrelacés. C'était un mâle, sans doute rapide et hargneux, mais certainement pas un cheval de spectacle. Il n'avait pas de fers aux sabots, la bride était d'un dessin primitif, la selle était très relevée devant et derrière et les éperons placés très haut. À la selle pendait un carquois plein, un lasso, un sac de feutre gras et une gourde de cuir.

Le cavalier, lui, portait des chaussures grossières à semelles de feutre, des pantalons amples de grosse toile grise attachés à la cheville et incroyablement sales, une chemise en feutre qu'on aurait pu sentir à dix mètres, un long manteau de cuir avec une ceinture à la taille et un bonnet rond en fourrure. En plus de son arc, il avait un couteau et une espèce de sabre.

Il était puissamment bâti mais très petit pour sa carrure : pas plus d'un mètre soixante ; il avait les jambes arquées et du poil partout sauf... sur la tête. Celle-ci était rasée, comme Reid devait l'apprendre par la suite, avec simplement une touffe noire au sommet du crâne et derrière les oreilles, lesquelles portaient chacune un anneau d'or. Le visage était si affreusement balafré que la barbe arrivait à peine à y pousser. Ces cicatrices avaient dû être faites intentionnellement car elles dessinaient des espèces de boucles. En dessous, les traits étaient lourds : le nez crochu était gros avec de larges narines, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, le front bombé. La peau était

couleur olive mêlée de basané. L'ensemble faisait davantage arménien ou turc que mongol.

Oleg grommelait dans sa barbe.

— *Nye Pecheneg*, fit-il d'un air absorbé. — Puis, sans prévenir : — *Polotvsi ? Bolgarni ?*

Le cavalier recommença à braquer son arc. Reid nota au passage que l'engin était fait dans une espèce de corne travaillée, et il se souvint par la même occasion avoir lu quelque part qu'une flèche tirée avec une force d'une vingtaine de kilos pouvait transpercer une armure.

— Hé là ! s'écria-t-il. Doucement !

Comme l'autre le regardait d'un air toujours aussi peu aimable, il refit les présentations ; puis, montrant le cylindre luisant, il manifesta ostensiblement son ahurissement, en s'empressant d'englober Oleg et Erissa dans le même geste.

L'autre parut se décider enfin à coopérer.

— Uldin, *chki ata* Günchên, fit-il. Uldin. Uldin.

Passant d'un doigt sale de l'un à l'autre, il répéta leur nom jusqu'à ce qu'il les prononce correctement. Après quoi, il fit le même geste pour lui – en gardant toujours son arc prêt à servir – et recommença à émettre une série de sons gutturaux.

Oleg fut le premier à comprendre. Il fit le même geste que l'autre en disant :

— Oleg Vladimirovitch Novgorodski.

Puis il pointa son doigt sur Reid en interrogeant : – Duncan ?

Celui-ci interpréta : Qui êtes-vous ? Pas seulement vous personnellement, mais de quel peuple faites-vous partie ? Ce doit être ça.

— Duncan Reid, Américain.

Ils avaient l'air aussi ébahis que n'importe qui d'autre pouvait l'être en entendant le *keftiu* parlé par Erissa.

Pour sa part, celle-ci semblait étonnée et choquée que Reid ne montre pas plus d'empressement à répondre à ses avances. Elle se dégagea pour ramasser son couteau. Reid nota que le métal était du bronze. Et celui de la flèche de l'autre, là-bas, du fer forgé ; l'attirail d'Oleg, lui, était soit en fer pur, soit en une variété d'acier, et, en regardant de plus près, on pouvait constater que chaque anneau, chaque clou avait été forgé individuellement.

Et, à la fin de sa phrase, Uldin ajoutait en parlant de lui :

— Hun.

Il ne prononçait pas ce mot à la manière anglo-saxonne, mais c'était

suffisamment familier pour Reid.

— Hun ? répéta celui-ci en avalant sa salive de travers.

Uldin hocha la tête avec un sourire qui n'avait rien de rassurant.

— De chez... Attila ?

Aucune réaction. Pour Oleg, qui tirait machinalement sur sa barbe en donnant l'impression de fouiller dans sa mémoire, le nom ne disait manifestement rien, pas plus qu'à Erissa.

Pour résumer, on avait donc : un Russe pour qui la nationalité avait moins d'importance que le fait d'être originaire de Novgorod ; un Hun pour qui Attila ne signifiait rien ; une Keftiue – peu importe à quoi correspondait cette mystérieuse nationalité – dont le regard était rivé, avec une expression d'adoration troublée, sur un... un Américain transplanté subitement du Pacifique Nord dans un désert au bord de l'eau où personne n'avait jamais entendu parler de l'Amérique !...

Non, cela ne pouvait pas être vrai. Cela ne devait pas être vrai.

Parce qu'elle était le plus près de lui, Reid tendit la main vers Erissa. Elle lui prit les deux mains. Il pouvait sentir comme elle tremblait.

Elle avait seulement quelques centimètres de moins que lui, ce qui était une taille exceptionnelle si elle appartenait à la race méditerranéenne, comme le confirmait par ailleurs son allure. Elle était plutôt maigre, encore que les hanches fussent suffisamment fortes et la poitrine suffisamment ferme pour plaire à n'importe quel homme ; elle avait de longues jambes, un cou de cygne, et son port de tête était fier. Cette tête était allongée mais, plus large au niveau du front et des joues, elle s'effilait vers le menton, avec un nez parfaitement droit et une bouche pleine et mobile, peut-être un tout petit peu trop charnue selon les canons de beauté traditionnels. Des sourcils arrondis et des cils d'un noir de suie mettaient en valeur deux yeux immenses dont la couleur noisette prenait l'espace d'un instant les nuances du vert et du gris. Ses cheveux noirs, épais et ondulés, lui tombaient sur les épaules ; une mèche blanche était ramenée en arrière. Mis à part un fond de hâle, de toutes petites taches de rousseur, quelques rides délicates, sa peau était nette et lisse. Elle devait avoir environ le même âge que lui.

Mais elle avait une démarche de jeune fille ; non, plutôt de danseuse, comme une Danilova, une Fonteyn, un léopard.

Il lui adressa de nouveau un sourire hésitant. Elle laissa de côté à la fois son émoi et son adoration et sourit timidement en retour.

Oleg émit une espèce de borborygme. Reid lâcha les mains d'Erissa, serra énergiquement celle du Russe et proposa la même chose au Hun, lequel, après un moment d'hésitation, accepta. Il leur suggéra par

gestes de faire la même chose entre eux.

— Nous sommes camarades, déclara-t-il avec une certaine solennité.

En fait, n'importe quel son émis par un homme était bon à entendre sur cette terre perdue.

— Nous avons tous été embarqués dans je ne sais quel accident incroyable et nous voulons rentrer chez nous. Alors autant rester ensemble, d'accord ?

Il considéra le cylindre. Un moment se passa tandis qu'il rassemblait son courage. Le vent soufflait, son cœur battait.

— C'est cette chose qui nous a amenés ici, fit-il, et il marcha dans sa direction.

Les autres hésitèrent. Il leur fit signe de venir. De sa démarche aérienne, Erissa fut la première à le rejoindre et à le suivre. Oleg marmonna quelque chose qui devait être probablement un juron et l'imita. On aurait dit qu'il allait s'écrouler dans une mare de sueur. Uldin s'avança à son tour mais demeura à une certaine distance. Reid se dit que le Hun était un professionnel qui préférait pouvoir couvrir de grandes étendues avec son artillerie plutôt que de jouer les héros. Non pas qu'Oleg soit tellement plus équipé pour le close-combat, lui.

La terre et les cailloux crissaient sous les pieds de Reid. Il étouffait littéralement avec son veston. Il l'enleva et, craignant un éventuel coup de soleil, il se l'enroula autour de la tête comme un burnous que le vent rauque essaya de lui arracher. Derrière le cylindre c'était la désolation, à perte de vue, du moins jusqu'à l'endroit où l'horizon faisait en rencontrant le ciel une tache que l'on devinait chargée de mirages et de démons de poussière. Le cylindre lui-même était difficile à distinguer nettement au milieu de cette lumineuse brume nacrée qui l'enveloppait.

C'est une machine, de toute évidence, songea Reid avec effort. Et moi, qui suis le seul ici à venir d'un âge connaissant le machinisme, je suis donc le seul qui ait une chance de comprendre de quoi il retourne.

Oui, mais une chance sur combien ?

Bitsy. Pam. Mark. Tom. Papa. Maman. Les sœurs, les frères. Phil Meyer et notre association. Seattle, le *Sound*, les Détroits, les îles boisées, les montagnes derrière ; Vancouver, cette sacrée vieille Victoria ; le *Golden Gate Bridge*, la cathédrale de Salisbury, une de ces petites maisons à pignon qui font le charme de Riquewihl, une cabane au toit de chaume sortie d'une gravure de Hokusai, et ces maisons que tu allais construire... Pourquoi faut-il qu'un homme ne sache jamais quelles merveilles recèle le monde où il vit avant de se retrouver aux

portes de la mort ?

Pam, Pamela, Pamlet, comme je t'appelais pendant un temps, te souviens-tu que, sous les apparences, je t'aimais ?

Est-ce vrai, ou bien suis-je en train de me faire mon cinéma ?

Aucune importance : je suis presque devant la machine à présent.

La machine à remonter le temps ?

Non, c'est idiot. C'est physiquement, mathématiquement, logiquement impossible. Je l'ai déjà prouvé dans une thèse de philosophie de la science.

Moi, qui me souviens très bien de l'impression que cela faisait d'être ce jeune rationaliste confiant de vingt-deux ans, je sais à présent l'impression que cela fait de se retrouver sans préambule abandonné dans un désert macabre, en train de marcher vers une machine dont je n'aurais jamais pu imaginer l'existence jusque-là, avec derrière moi un Russe du Moyen-Âge, un Hun d'avant Attila et une femme dont aucun livre que j'aie pu lire ne saurait m'aider à deviner l'origine ou l'âge.

Soudain, la lumière irisée se mit à tourner et prit bientôt l'ampleur d'un tourbillon dont l'éclat était dirigé sur un point particulier de l'objet de métal... Ce point se mit à grossir, s'ouvrit comme un cercle et fit place à un espace rose violacé à l'intérieur duquel scintillaient des étincelles de lumière en forme d'étoiles. Un homme s'avança.

Reid n'eut qu'un instant pour le voir. Il était petit, trapu, la peau d'un brun rougeâtre ; ses cheveux faisaient comme un bonnet de velours noir ; ses traits étaient accusés mais finement modelés. Il portait une robe prismatique blanche et des bottes transparentes. Dans ses mains il tenait deux demi-sphères en métal brillant, de cinquante centimètres environ, rigoureusement identiques, sur la surface desquelles on pouvait voir des espèces de tout petits boutons, plaques et commutateurs.

Il marchait en chancelant et semblait très mal en point ; son vêtement portait des traces de vomissures.

Reid s'arrêta.

— Monsieur... commença-t-il, en faisant un geste de la main qui prouvait ses bonnes intentions.

L'homme vacilla et s'effondra. Du sang coulait de sa bouche et de son nez. Le sable l'absorba rapidement. Derrière lui, l'espèce d'ouverture se referma.

CHAPITRE IV

— Mon Dieu ! Si le pilote est mort...

Reid s'agenouilla et tâta le corps inerte. La cage thoracique se soulevait, mais avec une rapidité et une faiblesse inquiétantes. La peau était plus brûlante que le désert en dessous.

Erissa le rejoignit. Son visage témoignait d'une intense gravité. Elle marmonnait entre ses dents quelque chose qui ressemblait à une invocation tout en examinant l'homme avec une dextérité qui ne trompait pas : lui relevant la paupière pour voir la pupille, lui prenant le pouls en se basant sur le rythme de son chant, dégageant le haut de la robe pour couper dans le vêtement qu'il portait en dessous et vérifier s'il n'avait pas une fracture ou une blessure quelconque. L'homme la regardait faire avec angoisse. Enfin elle se releva, jeta un coup d'œil autour d'elle et montra le ravin.

— Oui, c'est ça, mettons-le à l'abri du soleil, interpréta Reid. Nous aussi par la même occasion.

Il se rappela que personne ici ne parlait anglais. Pourtant ils saisirent l'intention. Oleg laissa sa hache à Erissa, souleva le pilote et le porta facilement. Erissa sortit une amulette de sous sa tunique – c'était une miniature en or attachée à une lanière en cuir – et en toucha l'arme avant de porter celle-ci avec le plus grand respect derrière le Russe.

Reid voulut examiner le cylindre, mais, arrivé à quelques centimètres, à l'endroit où commençait le halo nacré, il fut arrêté. C'était comme s'il se heurtait à un rideau en caoutchouc, qui se laisserait d'abord enfoncer mais dont la résistance augmenterait au fur et à mesure. Un champ de force protecteur, pensa-t-il. Ce n'était d'ailleurs pas incroyablement surprenant dans le présent contexte. Mieux valait même garder ses distances, au cas où il y aurait des radiations... En fait, non, puisque le pilote... Enfin, bon sang, comment entre-t-on dans ce machin ?

On n'y entrait pas sans le pilote sûrement.

Reid ramassa les deux demi-sphères. L'intérieur en était plus élaboré que l'enveloppe extérieure. Les seuls éléments qui paraissaient

familiers étaient des triades de bandes entrecroisées qui faisaient penser au système de suspension intérieur d'un casque. S'agissait-il alors de dispositifs de communication que l'on portait sur la tête ? Reid les emporta avec lui jusqu'au ravin. En chemin, il s'aperçut que sa pipe était tombée par terre et la ramassa. Même au jour du jugement dernier on trouve le moyen de penser à des petites choses sans importance...

Relativement abrupt, le ravin fournissait un abri contre le vent et quelques bandes d'ombre. Oleg avait étendu le pilote – du moins Reid l'appelait-il ainsi – à l'endroit le plus ombragé. Comme ce n'était pas suffisant, Reid et Erissa taillèrent des brindilles de bois et les firent tenir debout pour faire une espèce de tente avec son veston. Oleg ôta armure et rembourrages en poussant un tonitruant soupir de soulagement. Uldin débarrassa son cheval de son harnachement, l'attacha à une touffe d'herbe au bord du ravin et couvrit l'animal du mieux qu'il put avec la couverture non dépliée qu'il mettait sous la selle. Il descendit le sac et la gourde dont il partagea le contenu. Personne n'avait guère d'appétit pour la viande sèche que contenait le sac, mais le liquide laiteux de la gourde, aussi aigre et alcoolisé fût-il, était une véritable bénédiction.

Ensuite, ils n'eurent plus rien d'autre à faire que se recroqueviller chacun dans son carré d'ombre et souffrir en silence. Erissa allait fréquemment se pencher sur le pilote. Oleg et Uldin grimpaient en haut du ravin à tour de rôle pour jeter un coup d'œil à la ronde, puis s'en revenaient en secouant la tête. Reid était perdu dans des pensées dont il se souviendrait à peine plus tard, tout en étant conscient qu'Erissa ne le quittait pas un seul instant des yeux.

Quel que soit le cauchemar qu'il était en train de vivre, il ne pouvait pas plus longtemps faire comme s'il allait se réveiller.

Le soleil poursuivait sa course laborieuse en direction de l'ouest. Dans le ravin, les bandes d'ombre s'étendaient progressivement et se rejoignaient au fur et à mesure. Les trois hommes et la femme exposaient avidement leur visage strié de poussière et de sueur, leurs yeux rougis et leurs lèvres desséchées au premier soupçon de fraîcheur.

Le pilote s'agita et appela. Ils se précipitèrent auprès de lui.

Il faisait des efforts désespérés pour s'asseoir. Erissa essaya de lui faire comprendre qu'il devait rester allongé, mais il ne voulait pas.

— *Mentatór*... fit-il en respirant avec peine.

D'autres mots suivirent dans une langue qui faisait un peu penser à de l'espagnol ou du portugais, mais en plus doux. Il fut alors secoué de haut-le-corps et le sang se remit à couler de son nez. Erissa l'épongea avec un morceau de mouchoir que Reid lui avait donné et qu'elle avait

déchiré. Elle fit signe à Oleg de soutenir la tête du pilote, et elle-même lui fit boire un peu de cet alcool qu'Uldin appelait koumis.

— Attendez une minute...

Reid retourna en courant vers l'endroit où l'homme s'était effondré et ramena les deux demi-sphères. Malgré son état, le pilote hocha la tête avec une véhémence qui fit froncer les sourcils à Erissa, et il tendit les bras en tremblant pour les prendre. Quand Reid s'approcha pour l'aider, Erissa s'écarta pour le laisser faire, plaçant manifestement le jugement de l'Américain au-dessus du sien.

Je ne sais même pas si j'ai raison ou non de faire ça ! songea Reid. Ce type est visiblement plus mort que vif, il est rongé par la fièvre ; il ne lui faut certainement pas d'émotions fortes. Mais s'il ne peut pas retourner dans sa machine, nous sommes probablement fichus.

Le pilote tripota une série de boutons sur les deux demi-sphères, sans doute pour les régler. Il en plaça une sur sa tête. La calotte de métal brillant augmentait encore l'aspect peu engageant qu'il avait déjà avec ses yeux enfoncés, son sang coagulé et son vêtement taché. Il laissa retomber sa tête contre la poitrine d'Oleg et fit signe à Reid de mettre l'autre casque. L'Américain obéit. Le pilote avait à peine la force de lever le bras à hauteur de sa tête pour presser un bouton sur son propre casque. Le plus gros, juste au-dessus du front. Sa main retomba, mais il réussit à se faire comprendre de Reid par un geste des doigts.

L'architecte rassembla tout le courage qui lui restait. C'était quitte ou double, après tout. Il appuya sur le bouton.

Un bourdonnement. Qui augmentait. Cela devait venir de l'intérieur du crâne car aucun des trois autres n'avait l'air d'entendre. Et puis cela ne donnait pas l'impression d'être physique, comme quelque chose qui vous court le long des nerfs. Reid fut pris de vertige et dut s'asseoir. Mais cela était peut-être la tension, après ces heures épouvantables qu'il venait de passer.

Le pilote, lui, était dans un plus triste état encore. Il était secoué de convulsions et gémissait. Finalement, il ferma les yeux et se laissa retomber, privé d'énergie. On aurait dit que la machine était un vampire qui lui suçait toute sa vie. Erissa s'agenouilla près de lui, sans oser rien faire.

Au bout de cinq minutes environ, le bourdonnement diminua dans le crâne de Reid puis cessa. Les boutons enfoncés revinrent à leur position initiale, et le vertige disparut. Sans doute les casques avaient-ils terminé leur travail. Le pilote gisait à demi inconscient. Lorsque Reid ôta son casque, Erissa lui enleva le sien et le posa par terre. Elle se tenait toujours près de lui, écoutant la respiration faible et saccadée et surveillant le pouls à la carotide.

Enfin, il rouvrit les yeux et murmura quelque chose. Erissa approcha son oreille pour mieux entendre, fronça les sourcils et fit un signe à Reid. Bien que ne voyant pas très bien ce qu'il pouvait faire, celui-ci s'approcha. Le regard voilé du pilote se posa sur lui et ne s'en détacha plus.

— Qui... êtes-vous ? articulèrent les lèvres desséchées. Où... de quelle époque êtes-vous ?

Il parlait anglais !

— Vite ! poursuivit la voix sur un ton implorant. Je n'ai... plus... beaucoup de temps. Si vous voulez être sauvés. Vous connaissez le *mentat* ? C'est cet appareil.

— Non, répondit Reid avec un respect mêlé de crainte. Ça enseigne les langues ?

— Exact. C'est un centre de lecture du langage. Dans le cerveau. Le cerveau est une banque de données. Le lecteur... collecte les informations concernant le langage... et les introduit dans le cerveau récepteur. C'est sans danger... sauf que le cerveau récepteur ressent une certaine tension... étant donné que les catégories de données ne sont pas seulement reçues mais imposées.

— Vous auriez dû me faire apprendre les vôtres alors.

— Non. Trop compliqué. Vous ne sauriez pas utiliser la plupart des concepts. Vous auriez beau apprendre à ce sauvage au visage plein de cicatrices qui est là des mots comme... comme « machine à vapeur »... vous ne pourriez quand même pas lui parler avant des jours, des semaines, le temps qu'il ait assimilé la notion. Par contre vous pourriez tous les deux vous rencontrer immédiatement... sur l'idée de cheval par exemple. – Le pilote s'arrêta pour reprendre sa respiration. – Je n'ai pas ce genre de temps à économiser.

Pas loin d'eux, Oleg était en train de se signer – de droite à gauche – en marmonnant des prières russes. Uldin, qui restait à l'écart, faisait de grands gestes, peut-être pour conjurer les mauvais esprits. Erissa, qui se tenait à côté de Reid, portait son amulette à ses lèvres. Reid constata – surpris lui-même de pouvoir faire attention à ce genre de détail – que cette amulette avait la forme d'une hache à double tranchant.

— Vous venez d'une époque future, n'est-ce pas ? interrogea Reid.

Un pauvre sourire passa sur les lèvres du pilote :

— Oui. Comme tout le monde ici. Je m'appelle Sahir. Du... – je ne me rappelle pas quel était votre type de calendrier... Enfin, quel *est*, ou quel *sera* plutôt. Je suis parti de... oui, de Hawaï... dans *Yanachro*... Appelez-le véhicule à remonter le temps si vous voulez. J'ai survolé de près la surface de la Terre et des mers au cours de mon

voyage à travers le temps. Notre objectif était... l'Afrique préhistorique. La protohistoire. Nous sommes... nous étions... anthropologues est le terme qui se rapproche le plus, je crois. Pourrais-je avoir encore à boire ?

Reid et Erisa l'aidèrent à boire.

Sahir se laissa retomber en arrière :

— Aaah... je me sens un peu plus costaud. Mais ça ne va pas durer. Il vaut mieux que je parle pendant qu'il est encore temps. Vous, je vous imagine venant de l'époque post-industrielle. Ça fait – une différence. Pouvez-vous me dire qui vous êtes ?

— Duncan Reid, Américain, de 1970 – fin du vingtième siècle. Nous avons fait récemment le premier atterrissage sur la lune et nous possédons l'énergie atomique depuis, euh... vingt-cinq ans...

— Je vois. Un peu avant l'âge de... Non, je dois me tromper. Vous pouvez peut-être retourner à votre époque. Enfin, si je peux faire quelque chose. Vous ne voudriez pas vivre l'événement qui s'annonce. Je suis terriblement désolé pour ce fâcheux incident qui est survenu. Qui sont vos amis ?

— Le blond est un Russe du Moyen-Âge, je pense. Le petit, lui, dit qu'il est Hun, d'après ce que j'ai compris. Quant à elle... je n'arrive pas à la situer à un moment quelconque.

— Hmmm, oui. Nous pouvons... *vous* pourrez obtenir davantage d'informations avec le *mentatôr*. Les casques sont réglés, l'un en lecture, l'autre en impression. Vous n'aurez qu'à bien vous assurer que vous ne vous trompez pas en les utilisant.

« Maintenant... prenez celui de vos compagnons qui vient de l'époque la plus ancienne – il semblerait que ce soit elle. Faites-lui vous communiquer votre langue commune à tous les deux. La plus utile, vous voyez ? À titre d'indication, nous sommes seulement un peu avant, dans le temps, et au sud, dans l'espace, par rapport au... point... où la machine a aspiré le dernier d'entre vous. J'avais presque réussi à la faire s'arrêter... à ce moment-là.

« C'est un modèle ancien. En principe, il était isolé contre les effets de l'énergie. Il faut une énorme concentration en énergie pour modifier le continuum. Pour retourner à notre point de départ, nous... aurions monté le générateur nucléaire que nous transportions... à l'extérieur du vaisseau, naturellement, parce que le dégagement d'énergie est de l'ordre du mégaton...

Sahir laissa aller sa tête sur le côté, et ses yeux roulèrent dans leurs orbites. Sa voix était presque inaudible maintenant, à mesure que la force qu'il semblait avoir rassemblée un moment s'échappait de son corps comme du vin d'un verre brisé. Mais, en faisant un effort

désespéré, il réussit encore à articuler :

— Les champs modificateurs... sont en principe retenus, contrôlés ; ils n'interagissent pas avec la matière en cours de route... Mais il y avait un défaut.

Oui, un défaut. Peu de temps après le départ, les instruments de contrôle nous ont communiqué mentalement que nous traînions un corps. J'ai immédiatement donné l'ordre de s'arrêter... mais inertie totale. Nous avons récupéré seulement des animaux supérieurs – hommes, cheval – parce que la commande, les appareils, tout continuait son travail mental... C'est alors que nous sommes passés trop près de... d'un gigantesque dégagement d'énergie ou je ne sais pas quoi, d'une terrible catastrophe dans ce passé lointain. Notre trajectoire était préréglée, vous comprenez ? Nous devions normalement passer par là – pour profiter d'une augmentation de poussée – mais nous laissions l'ordinateur faire son travail. Et puis, alors que nous étions presque arrêtés... Un défaut dans l'isolation, comme je vous ai dit. Il y a eu interaction avec nos champs modificateurs. Ça a complètement détruit nos générateurs cybernétiques intérieurs. Le souffle radioactif nous a surpris... Moi, je vis encore... mais mon camarade est mort... Je suis resté un bon moment sans connaissance. À mon réveil, j'ai voulu aller à votre rencontre, mais...

Sahir essaya d'élever ses mains. Reid les prit dans les siennes. Il avait l'impression de tenir du parchemin qui se consumait sans flamme.

— Écoutez-moi... expliqua Sahir désespérément. Ce... cette explosion, ce cataclysme, quoi que ce soit... dans cette partie du globe... Dans un avenir très proche... un an, peut-être moins... Écoutez... Il n'y a... il n'y aura pas... beaucoup de voyages dans le temps... Jamais plus. L'énergie coûte trop cher... et... l'environnement ne pourrait pas le supporter longtemps... Mais quelque chose de cette... ampleur... il... doit bien y avoir eu des observateurs. Vous comprenez ? Trouvez-les, faites-vous connaître, demandez de l'aide... peut-être pour moi aussi...

— Mais comment ? interrogea Reid d'une voix qui s'étranglait.

— D'abord... ramenez-moi au véhicule. Il est détruit, mais... de quoi... soigner dedans... Ils remonteront le temps pour... arriver ici et apporter... de l'aide, sûrement...

Sahir fut agité d'une convulsion comme s'il venait d'être traversé tout entier par une décharge électrique.

— *Nia !* cria-t-il. *Fabiaór, Teo, nia, nia !*

Il s'effondra. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites, sa mâchoire

s'affaissa. Reid essaya le bouche-à-bouche, massa la cage thoracique. Mais il n'y avait plus rien à faire.

CHAPITRE V

Avec la nuit vinrent la fraîcheur et le scintillement des étoiles. La mer luisait faiblement. Il n'y avait visiblement ni vagues ni marées, seulement de toutes petites vagues qui clapotaient contre les galets de la plage. La terre s'étendait vers le sud, recouverte d'une obscurité dans laquelle on distinguait vaguement les contours de collines arrondies et dont le silence était seulement rempli d'aboiements que Reid attribuait à des chacals.

Il avait pensé ramasser de la broussaille pour faire du feu, après que Sahir eût été étendu dans un creux et recouvert grossièrement de terre et de pierres – car on manquait d'outils pour creuser une tombe correcte. Son briquet servirait à l'allumer. Uldin, croyant qu'il allait falloir en passer par le pénible procédé du silex et de l'acier qu'il avait sur lui, s'opposa à cette idée :

— Ce n'est pas la peine. Toi et moi avons des manteaux, Oleg a son capitonnage et je peux prêter à Erisa la couverture de ma selle. Et puis le... chariot du chaman... il brille, non ? Pourquoi nous embêter à chercher des brindilles ?

— La proximité de l'eau empêchera l'air de devenir trop froid, fit remarquer Oleg, qui parlait avec l'expérience du navigateur.

Reid décida de garder son briquet pour des besoins plus impérieux ou pour le tabac qui lui restait dans sa blague, bien qu'il n'osât pas fumer avant d'avoir bu suffisamment.

La mer – c'était sûrement une mer, salée comme elle l'était – pourrait être d'une toute petite utilité. Il avait lu dans un livre d'Alain Bombard qu'on pouvait vivre quelque temps en en buvant régulièrement, par petites gorgées. Et ils pouvaient aussi essayer d'attraper du poisson avec n'importe quel attirail qu'ils arriveraient à confectionner. En fin de compte cependant – fin qui risquait d'être bien proche malheureusement – ils ne devaient attendre leur salut que d'une intervention extérieure.

Le halo lumineux qui enveloppait le vaisseau à remonter le temps brillait maintenant dans de ravissants tons pastel mais n'en restait pas moins une barrière maudite entre eux et l'eau, la nourriture, les

médicaments, les outils, les armes que renfermait la carcasse de métal et l'abri qu'elle représentait. Sahir, lui, savait comment faire tomber cette barrière, mais Sahir n'était plus qu'une proie pour les chacals. Reid était désolé pour cet homme qui était certainement bien intentionné et voulait vivre comme n'importe qui d'autre ; et il était désolé aussi pour son camarade dont le corps détruit par les radiations gisait dans cette machine qui les avait tous trahis. Mais cette compassion était purement abstraite. Il ne les avait jamais connus. Il restait encore lui-même et ces trois-là qui l'accompagnaient à sauver ou abandonner à une mort encore pire.

Oleg émit un bâillement tonitruant :

— Oufff, quelle journée ! Sommes-nous perdus dans le temps comme vous le croyez, Duncan, ou bien emportés par le méchant Lyeshy comme *moi* je le pense ? De toute façon, je vais dormir. Peut-être ferai-je des rêves si pieux que les anges me ramèneront auprès de ma petite femme.

— Tu veux prendre le deuxième ou le troisième quart alors ?

— Rien du tout. Je dors avec ma cotte de mailles, mon casque et ma hache à portée de la main. À quoi servirait de voir arriver un ennemi de loin ?

— À l'attendre de pied ferme, lourdaud, ou à trouver une cachette s'il est trop fort, lui lança Uldin hargneusement.

La saleté, la graisse, l'odeur, les cicatrices et d'autres choses en moins, le Hun rappelait à Reid un capitaine braillard qu'il avait eu à l'armée. Le Russe grommela mais se soumit finalement.

— Je vais prendre le premier quart, proposa Reid. Je ne pourrai pas dormir tout de suite de toute façon.

— Tu penses trop, grogna Uldin. Ça rend l'homme faible. Enfin, comme tu veux. Toi d'abord, ensuite moi, et après, Oleg.

— Et moi ? demanda Erisa.

Le regard d'Uldin en dit long sur ce qu'il pensait de l'idée de faire jouer les sentinelles à une femme. Il s'éloigna de quelques pas et contempla le ciel.

— Ce n'est pas mon ciel, dit-il. Je peux vous donner le nom des étoiles du nord, mais elles ont quelque chose de bizarre. Tu vois, Duncan, celle qui brille très bas à l'est ? Tu m'appelleras quand elle sera à cette hauteur.

Il n'avait sûrement aucune notion de géométrie, mais son bras dessinait un angle précis de soixante degrés. De sa démarche disgracieuse, il chercha l'endroit où il avait attaché son cheval, s'étendit par terre et s'endormit immédiatement.

Oleg s'agenouilla, enleva son casque et se signa avant de dire sa

prière en vieux russe. Lui non plus n'eut aucune difficulté à trouver le sommeil.

Je les envie, songea Reid. L'intelligence... Non, ne sois pas snob : l'habitude de parler beaucoup a ses inconvénients.

La fatigue commençait à alourdir tout son corps. La grosse partie du koumis avait servi à faire passer la viande boucanée du dîner ; ce qui restait devait être gardé précieusement. Reid avait la bouche sèche comme du bois mort. Il avait la peau encore rouge de la brûlure du soleil, ce qui lui rendait le froid plus sensible maintenant. Faire plusieurs fois le tour du campement d'un pas vif lui ferait du bien.

— Je m'éloigne seulement un instant, Duncan, dit Eriisa.

— Fais attention, ne va pas trop loin.

— Non. Je ne m'éloignerai jamais de toi.

Il attendit qu'elle ait disparu dans la nuit pour commencer son petit tour et la surveiller mine de rien. Non pas qu'il se sentît épris – dans de telles circonstances ! – mais quelle sacrée femme et quel fameux mystère il y avait en elle !

Les quatre naufragés du désert n'avaient pas eu beaucoup l'occasion de parler. Le traumatisme après leur arrivée ici, l'apparition et la mort de Sahir, la chaleur insupportable, la soif et l'obligation de passer par un transfert linguistique pour se comprendre, c'en était trop pour le même jour. Encore avaient-ils eu la chance d'accomplir tout ce qu'ils avaient accompli avant le coucher du soleil.

Reid avait suivi le conseil du pilote. Parce que son couteau en bronze et son étonnement devant tout ce qui était en fer semblait prouver à l'évidence que c'était elle qui venait de l'époque la plus ancienne et donc, en gros, de la période où ils se trouvaient, il avait choisi Eriisa comme source linguistique. Elle accepta de se soumettre à l'expérience aussi volontiers qu'elle accéda à tout ce qu'il put lui demander. Il trouva qu'assimiler une langue par l'intermédiaire du *mentatôr* était assez pénible en vérité : il y avait cette espèce de brassage dans le cerveau qui vous mettait dans un état comparable au stade ultime et plus très agréable d'une ivresse carabinée, à quoi il fallait ajouter l'épuisement et des contractions musculaires incontrôlables. Nul doute que cela se passait beaucoup plus lentement et en douceur chez Sahir et ses semblables ; nul doute non plus que l'accélération du processus avait hâté la mort du pilote. Mais il n'y avait pas le choix, et Reid s'était remis après avoir dormi un peu.

Oleg et Uldin avaient refusé ; ils ne voulaient pas s'approcher de l'appareil. Jusqu'à ce que le Russe s'aperçoive qu'Eriisa et l'Américain parlaient entre eux sans problème ; alors il mit un des casques sur sa tête. Uldin ne voulut pas être en reste, ne serait-ce que pour bien

montrer que lui non plus n'avait pas peur.

Ensuite, la nuit tombant et eux-mêmes étant privés d'une bonne partie de leur énergie, ils n'avaient plus guère eu de temps que pour se livrer au plus bref et au plus général échange d'information.

Reid commença à marcher. Le crissement de ses pas et le hurlement des chacals au loin étaient les seules choses qu'il entendait, les étoiles et le froid les seules choses qui lui tenaient compagnie. Il ne pensait pas qu'il pourrait y avoir du danger avant le matin. Pourtant Uldin avait raison de vouloir mettre une sentinelle. Aussi engourdi que fût le cerveau de Reid, il se mit en mouvement.

Où sommes-nous ? À *quelle époque* sommes-nous ? L'expédition de Sahir avait quitté Hawaii en... à une époque donnée de l'avenir. Disons mille ans dans le futur par rapport à moi. Leur vaisseau a survolé la surface de la planète tout en remontant le temps.

Pourquoi « survolé » ? Bon, supposons que l'on ait besoin de cette surface comme cadre de référence. La terre se déplace dans l'espace, et l'espace n'a pas de coordonnées absolues. Supposons que vous n'osez pas vous mettre debout de peur de perdre le contact avec le sol (question de gravitation) et de vous retrouver flottant dans le vide au milieu des étoiles.

Ma thèse – thèse que je soutiendrai dans x millénaires par rapport à aujourd'hui, ou que j'ai soutenue il y a deux décades si je prends mon deuxième temps de référence, ou encore il y a un million d'années dans le temps intérieur de cette nuit de désolation – a prouvé qu'une incursion dans le passé est impossible pour un certain nombre de raisons, à commencer par le fait que cela nécessiterait une quantité d'énergie infinie. De toute évidence j'avais tort. De toute évidence, une énorme quantité d'énergie – pourvu qu'elle soit concentrée dans un très petit volume et un très court laps de temps – mais, quoi qu'il en soit, une quantité *finie*, peut modifier les paramètres du continuum ; ainsi ce véhicule qui est ici peut être lancé indifféremment dans le passé ou dans l'avenir.

Pour un tel voyage, le vaisseau doit avoir été doté de forces gigantesques. Sahir a parlé d'« isolation ». Je pense qu'il aurait été plus exact de parler d'« autocontrôle » ; il est probable que ce sont les forces composantes elles-mêmes qui sont les seules capables d'engendrer leur propre contrôle.

Mais, au cours de ce voyage-ci, il y a eu un défaut. Une fuite, en quelque sorte. Le véhicule traversait l'espace-temps entouré d'un... champ... qui récupérerait au passage tout animal rencontré sur sa route.

Pourquoi seulement des animaux – et des animaux supérieurs – y compris ce qui leur est le plus immédiatement attaché, comme les vêtements ? Pourquoi pas les arbres, les pierres, l'eau, l'air, la terre ?

Sahir a donné une explication, c'est vrai. Certes, il était à moitié inconscient, mais ce qu'il a dit était intéressant. La technologie de son époque, ou du moins des véhicules spatio-temporels de cette époque, repose sur le contrôle mental. La télépathie, comprenant des robots télépathiques, si tant est que l'on arrive à admettre ce genre de version. Moi, je pencherais plutôt pour la thèse de courants nerveux amplifiés. Mais quelle que soit l'explication, il y a un fait : le champ de force n'interagit qu'avec de la matière qui est elle-même traversée par les ondes cérébrales.

Un tel système devait peut-être correspondre à un souci de précaution : ainsi, en cas de perte d'énergie, la machine ne risquera pas de se retrouver enfouie sous des tonnes de matières diverses lorsqu'elle s'arrêtera. Par ailleurs, les animaux supérieurs ne sont pas trop abondants. Il faudrait donc que l'un d'eux se trouve au point précis dans l'espace et à l'instant précis dans le temps où le véhicule passe...Mmmm... Nous avons peut-être récupéré en fait des souris, des oiseaux et d'autres choses encore, qui se sont égarées hors de notre vue avant que nous ayons eu le temps de les voir. Ce devait être les victimes les plus fréquentes. Un accident impliquant des êtres humains devait être rare. Peut-être unique.

Pourquoi fallait-il que cela m'arrive à moi ? Je suppose que c'est l'éternelle question que tout le monde doit se poser tôt ou tard.

Sahir a dit que l'anomalie a été enregistrée par les instruments de contrôle et qu'il a aussitôt commencé le processus de freinage. Mais qu'à cause de... l'inertie... ils n'ont pas pu s'arrêter au point où ils m'ont ramassé. Ils ont continué leur route, récupérant encore Oleg, Uldin et Erissa.

Comble de malchance, juste au moment où leur voyage s'achevait, juste au moment où ils allaient s'arrêter dans l'espace pour revenir normalement vers leur point de départ dans le temps, une autre concentration d'énergie les a atteints. En principe il n'aurait rien dû se passer, mais, vu la défaillance du système de contrôle, les forces du cataclysme rencontré (ou, plus exactement sans doute, l'altération de l'espace-temps provoquée par ces forces) ont interagi avec le champ de force du vaisseau. Il y a eu alors dégagement d'énergie sous forme d'un souffle mortel de rayons X à travers la coque.

C'est quand même une curieuse coïncidence qu'un vaisseau en difficulté passe précisément près d'un cataclysme...

Non, non, certainement pas une coïncidence. Il est probable que les chrononautes, ou plutôt leurs ordinateurs et autopilotes, programment toujours leur trajectoire de façon à passer près d'événements comme celui-là si c'est possible. Si l'on prend un vaisseau qui fonctionne normalement, j'imagine qu'ils cherchent à récupérer un supplément

d'énergie de l'explosion atomique, ou de l'impact du météorite géant, ou de quoi que ce soit d'autre qu'ils rencontrent. C'est une économie d'énergie, et cela permet d'autres voyages dans le temps qui ne seraient pas possibles sans cela.

Sahir et son camarade se sont-ils rendus compte qu'ils fondaient droit vers la mort ? Ont-ils essayé de modifier leur trajectoire mais ont échoué ? Ou bien ont-ils perdu toute notion des choses du fait de cette gigantesque commotion ? (J'ai l'impression que le temps, tel qu'il était ressenti à l'intérieur du vaisseau, était extrêmement court. Nous par contre, qui étions transportés à l'extérieur, avons eu la conscience d'un temps d'obscurité, de bruit et de mouvement tourbillonnant.)

En tout cas, maintenant nous sommes en rade, à moins de trouver d'autres voyageurs du futur. Ou que eux nous trouvent. Je présume que si nous restons ici, une patrouille de recherche finira par passer.

Est-ce si sûr que cela ? Avec quelle précision parviennent-ils à régler leurs bonds dans l'espace-temps, quand on sait que chaque bond nécessite un générateur qui se détruit probablement lui-même par le simple effet des radiations thermiques quand on s'en sert ?

Peut-être, mais ces messieurs du futur ne pourraient-ils pas faire un petit effort ? Ne serait-ce que pour s'assurer que la présence ici de ce vaisseau naufragé ne modifie pas le passé et ne les raye pas purement et simplement de l'histoire à venir ?

Vraiment, cela se *pourrait-il* ? C'est justement un point de ma thèse qui demeure valable : à savoir que changer le passé est une contradiction dans les termes. Je suis sûr que la présence de la machine ici ainsi que la nôtre sont partie intégrante de ce qui arrive. À mon avis, cette nuit a « toujours » été.

Que pouvons-nous faire ? Il y a de fortes chances pour que nous mourions dans quelques jours ; les chacals se repaîtront de nos os. Peut-être qu'une tribu locale, si tant est qu'il puisse y en avoir sur une terre aussi perdue, adorera ce vaisseau lumineux pendant un temps. Mais finalement ses batteries, ou tout autre dispositif dont il puisse être équipé, s'épuiseront. Le champ de force disparaîtra. Sans protection, le métal se corrodera ou bien sera récupéré pour les besoins de quelque forgeron. Le fait qu'une chose étrange se soit trouvée ici à un moment donné deviendra une légende qui sera oubliée dans quelques générations.

Oh ! Pam ! que vas-tu penser quand tu ne me verras jamais revenir à notre cabine ? Que je suis tombé à la mer sans aucun doute ? Bon sang, j'aurais dû augmenter ma prime d'assurance !

— Duncan.

Erissa était de retour. Reid jeta un coup d'œil à sa montre : elle

s'était absentée une heure. Qu'était-elle allée faire ?

— J'ai prié, dit-elle simplement, et après j'ai adressé une incantation à la providence. Quoique je n'aie jamais douté que tu nous sauves.

Dans sa bouche, cette langue gutturale qu'elle appelait keftiu paraissait très douce ; elle avait une voix grave dont elle se servait avec une sorte de délicatesse. Reid n'avait aucune idée comment on appelait cette langue dans son époque à lui, si tant est qu'on en ait seulement retrouvé trace. Ses efforts pour trouver une ressemblance avec une autre langue étaient rendus plus difficiles par le fait qu'il avait acquis – comme Oleg et Uldin – deux langues qu'elle parlait aussi couramment l'une que l'autre, plus quelques notions d'autres langues.

Il connaissait le terme pour la seconde langue non keftiu comme il connaissait le terme « anglais » ou « espagnol ». Il pouvait en prononcer le nom, comme il pouvait prononcer tous les mots du vocabulaire d'Erisa, à partir de cette espèce de conversation accélérée qui n'était pas de tout repos. Il pouvait épeler ces mots ; cette langue avait une écriture du genre hiéroglyphique simplifiée, exactement comme le keftiu avait, lui, une forme écrite beaucoup plus élaborée et aussi beaucoup moins pratique. Mais il ne pouvait pas facilement transposer dans l'alphabet romain pour pouvoir comparer avec les mots de son monde à lui. Aussi sa maîtrise de la langue et sa connaissance de son nom – *Ah-hyāi-a* n'étant qu'une grossière approximation – ne lui fournissait aucune indication sur l'origine de ceux qui la parlaient.

Puisque Erisa préférait le keftiu, Reid remit à plus tard la prise en compte de l'autre langue sans aucun rapport, quel que fût le rôle important qu'elle tenait probablement dans l'époque présente. Le keftiu ne laissait pas de l'intriguer. Bien que n'étant pas linguiste, il la mettait dans la catégorie des langues où la place des mots est essentielle et, à un degré moindre, leur agglutination, par opposition à sa rivale, infiniment plus modulée.

Peut-être pour essayer d'engager la conversation, elle lui demanda quelque chose. Traduite plus ou moins littéralement, sa question était : « De quelle nature inconnue de moi est ce bijou pareil à la lune de Notre-Dame que tu portes (comme Son symbole) ? » En fait, son oreille interne entendit :

— S'il te plaît, qu'est-ce que c'est ? C'est si beau ; on dirait un sceau de la Déesse.

Il lui présenta sa montre. Elle la toucha avec déférence.

— Tu n'avais pas ceci avant, murmura-t-elle.

Il la regarda d'un air surpris :

— Avant ?

Le visage de la femme était légèrement brouillé sous la clarté blafarde que l'ombre ne recouvrait pas totalement.

— Vous vous comportez comme si vous me connaissiez déjà, ajouta-t-il, perplexe.

Il avait envie d'ajouter : « Vous me tutoyez, comme si... » Mais peut-être après tout, était-ce une coutume de son époque.

— Mais bien sûr ! Duncan, Duncan, tu n'as pas pu oublier !

Sa main sortit de sous la couverture d'Uldin, dont elle s'était résignée à s'envelopper malgré l'odeur âcre. Elle caressa la joue de Reid :

— Ou bien le maléfice est-il tombé sur toi ? – Elle baissa la tête. – La sorcière m'a fait beaucoup oublier. Toi aussi ?

Il fourra ses mains dans les poches de sa veste, sentant dans l'une la forme familière de sa pipe. Une légère buée sortait de son nez et se dissipait dans l'air frais.

— Erissa, dit-il en faisant un effort pour surmonter sa fatigue. Je ne sais pas plus que vous ce qui se passe ou ce qui s'est passé. J'ai dit ce que Sahir m'a appris, à savoir que nous étions prisonniers du temps. Et c'est une chose terrible.

— Je n'arrive pas à comprendre. – Elle frissonnait. – Tu as juré que nous nous retrouverions ; mais je ne pensais pas que ce serait quand un dragon m'emporterait vers une contrée de mort. – Elle se redressa et son visage s'anima. – N'est-ce pas la raison ? Tu as prévu ceci et tu es venu me sauver, moi qui n'ai jamais cessé de t'aimer.

Il soupira :

— Ces eaux sont trop profondes à traverser avant que nous y ayons même plongé la quille de notre navire. – Il reconnut immédiatement un proverbe keftiu. – Je me sens vide à l'intérieur. Je suis incapable de penser au-delà... au-delà des quelques faits tangibles que nous pouvons rassembler entre nous.

Il s'arrêta, cherchant ses mots, mais davantage parce que son cerveau était engourdi que parce qu'il éprouvait des difficultés particulières à énoncer une idée par la parole.

— D'abord, reprit-il finalement, il nous faut savoir où nous sommes et en quelle année.

— Quelle année ? Mais il s'est passé quatre et vingt années depuis cette dernière fois où nous avons été ensemble, toi et moi, pour assister au naufrage du monde.

— Au... quoi ?

— Le jour où la montagne est entrée en éruption et que les flammes

sont sorties des entrailles de la terre et que la mer s'est retournée contre les Keftius qui étaient trop heureux et les a anéantis.

Erissa porta son amulette à sa bouche et se signa.

Quelque chose parut se débloquer dans l'esprit de Reid. « Mon Dieu, se disait-il, confusément. Est-ce que ce dégagement d'énergie aurait déjà eu lieu ? Sommes-nous arrivés après et non avant ? Dans ce cas, nous sommes coincés ici à jamais, c'est sûr. »

— Tu trembles, Duncan. – Erissa lui posa les mains sur les épaules. – Allons, laisse-moi te soutenir.

— Non. Merci, non.

Pendant un moment, il fit un effort pour se ressaisir.

Ce pouvait être un malentendu. Sahir avait été catégorique au sujet d'un désastre gigantesque survenu dans cette partie du globe, légèrement dans l'avenir par rapport à ce jour-ci. Ce n'était pas la peine d'essayer de dénouer l'écheveau tout entier en une heure : mieux valait procéder méthodiquement nœud par nœud. La patrie d'Erissa n'était géographiquement pas très éloignée d'ici en principe ; c'est bien ce qu'avait dit Sahir. Alors commençons par là.

— Dis-moi, fit-il. D'où es-tu ?

Il ne se rendit presque pas compte qu'il la tutoyait à son tour.

— Comment ? – Elle hésita. – Eh bien... J'ai été en plusieurs endroits après que nous nous fûmes séparés. Je suis à présent sur l'île Malath. Avant cela... Oh ! beaucoup d'endroits, Duncan, et je cherchais toujours désespérément celui où tu me trouverais.

— Lequel ? Où ça ? Dis-moi son nom. Où étais-tu alors ?

Elle secoua la tête. Aussi ténébreuse qu'était la nuit, il pouvait voir ses tresses qui ondulaient doucement sous les étoiles.

— Tu sais cela, Duncan, fit-elle d'un air intrigué.

— Dis-moi quand même, insista-t-il.

— Mais... Kharia-ti-yeh.

Reid traduisit : « Terre de la Colonne ». Désireuse maintenant de répondre à la déroutante ignorance de l'homme, Erissa poursuivit :

— Ou, comme on l'appelle sur le continent, Atlantide.

CHAPITRE VI

Se réveiller d'un sommeil était chose étrange. Cela fermait la dernière porte sur l'évasion d'un rêve. Le monde du vingtième siècle était devenu l'un des plus lointains, fantastiques et presque incompréhensibles qui soient.

— Je pars en reconnaissance pendant que mon cheval peut encore me servir, annonça Uldin, et il partit.

Il semblait moins fatigué que ses compagnons, peut-être parce que sa meilleure apparence était déjà très rude. Pendant qu'il était parti, les autres cherchèrent refuge dans la mer. Des morceaux de bois, attachés ensemble avec des lanières provenant de la ceinture d'Oleg, faisaient un cadre sur lequel on pouvait tendre des vêtements pour se protéger de la brûlure directe du soleil mais aussi de la réverbération sur l'eau ; cette eau dans laquelle ils allaient se plonger jusqu'au cou.

Quand l'installation fut prête, Erissa enleva ses sandales et sa tunique. C'est alors que la respiration d'Oleg commença à devenir plus oppressée.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-elle candidement.

— Vous... une femme... une... enfin...

On ne pouvait pas savoir si le Russe rougissait vraiment sous son hâle déjà très coloré. Brusquement, il se mit à rire :

— Enfin, si c'est le genre de fille que vous êtes, ce jour ne devrait pas être le plus triste de ma vie !

Elle se redressa fièrement :

— Que voulez-vous dire ? Enlevez vos mains !

— Elle n'est pas de chez vous, Oleg, expliqua Reid au Russe. Chez elle, la nudité est quelque chose de respectable.

Pour lui, cette explication semblait évidente. Il n'en fut pas moins gêné de se déshabiller devant elle.

Tendu et souple, à peine marqué par les enfants qu'il avait portés, le corps d'Erissa était le plus beau qu'il ait jamais vu.

— Tournez-vous alors, femme, tant que je ne suis pas déçument enfoncé dans ces eaux, lança Oleg, vexé.

Lorsqu'ils se furent lavés et rafraîchis, ils se sentirent mieux. Même la soif était plus facile à supporter. Oleg imita à contrecœur Erissa, qui suivait le conseil de Reid de boire l'eau salée par petites gorgées.

— Je n'y crois pas beaucoup, vous savez. Ça nous fera mourir plus vite au bout du compte. Mais si c'est le moyen de rester un petit peu plus d'aplomb qu'autrement, peut-être que les saints finiront par nous envoyer de l'aide. — Levant la tête au ciel, il cria : — Vous m'entendez ? Un calice d'or serti de pierres précieuses pour l'église de saint Boris. Six nappes d'autel de la plus belle soie, avec des tas de perles cousues dessus, pour sainte Marie. — Il s'arrêta. — Je ferais mieux de dire ça en russe et en romainque aussi. Et en Scandinave encore.

Reid ne put s'empêcher d'ironiser :

— Vos saints ne sont pas encore nés. — Voyant l'air subitement accablé d'Oleg, il s'empressa d'ajouter : — Enfin, je peux fort bien me tromper.

Il ne rimait à rien non plus de dire que le Christ — de même qu'Abraham très probablement — était lui aussi dans le futur.

Il se tourna vers Erissa :

— Le sommeil m'a éclairci les idées. Maintenant, laisse-moi réfléchir sérieusement sur ce que nous savons.

Et puis, bon sang, arrange-toi aussi pour que je ne sois plus conscient de ce que j'aperçois de toi sous l'eau ! ajouta-t-il pour lui-même avec un sentiment de culpabilité.

Il leur posa des questions très précises à tous les deux. Ils l'observaient avec respect. Uldin, lui, n'avait pas eu l'air si impressionné, mais il avait quand même répondu, dans son style rude et expéditif, à quelques questions essentielles avant de partir.

Oleg se révéla être une précieuse mine d'informations. Reid se dit que ses manières un peu bourruées devaient être pour une grande part un masque qui cachait une intelligence très développée. L'État dont Kiev était la capitale n'était pas un pays misérable comme l'étaient la plupart de ses contemporains occidentaux. Huit millions de gens vivaient sur un territoire grand comme les États-Unis de l'est du Mississippi, un royaume bourré de ressources naturelles judicieusement exploitées. Le commerce avec les Byzantins, régulier et portant sur des quantités considérables, ne leur apportait pas seulement des marchandises, mais aussi leur art et leurs idées. Les classes supérieures de la société russe, plus capitalistes que les nobles, étaient instruites et au courant aussi bien des événements de l'étranger que de la situation dans leur propre pays. Ils habitaient dans des maisons munies de poêles et de vitres aux fenêtres ; ils mangeaient avec des cuillers en or et en argent, dans des assiettes disposées sur

des nappes somptueuses, et les repas comprenaient des friandises comme les oranges, les citrons et le sucre. Les chiens, auxquels on ne permettait pas d'entrer dans les maisons, avaient des abris à eux, et généralement un domestique hongrois pour prendre soin d'eux et des chevaux. Kiev, en particulier, était une ville cosmopolite où l'on trouvait une douzaine de nationalités différentes. La monarchie n'était pas despotique, et le régime accordait même tellement de liberté que les assemblées populaires, à Novgorod particulièrement, tournaient souvent à la pétaudière...

Le plus important était qu'Oleg pouvait exactement se situer dans l'espace et dans le temps : rive est du Dniepr, début juin, en 1050 après J.-C.

Pour Uldin, c'était plus vague. Il avait surtout mentionné la conquête récente du territoire des Goths de l'est, après avoir écrasé les Alains, et d'avidés spéculations sur l'Empire romain de l'ouest. En faisant appel à ses souvenirs historiques (heureusement qu'il avait une bonne mémoire !), Reid parvint à délimiter à peu près le point de départ : l'Ukraine, à trois cents kilomètres environ de la Crimée en allant plus ou moins vers le nord. L'époque : la fin du quatrième siècle après J.-C.

C'est Erisa qui posait le problème le plus ardu, en dépit de toute son ardeur à coopérer. Le nom de l'île où elle avait été récupérée par le vaisseau, Malath, était celui donné par ses habitants, en majorité keftius. L'équivalent en anglais ne venait pas plus spontanément à l'esprit de Reid qu'il n'aurait su que Christiana et Oslo étaient une seule et même ville si on ne lui avait appris.

Il laissa de côté l'énigme de sa précédente patrie, Atlantide. Un continent qui avait été englouti par la mer ? Ce n'était que pur mythe : géologiquement, c'était impossible avant des millions d'années. Et pourtant le nom qu'elle avait employé était manifestement lourd de la même signification : le beau et heureux royaume que la mer avait repris dans son sein. Enfin, puisqu'elle a dit qu'Atlantide a disparu, où a-t-elle vécu après ? Pouvait-on trouver une indication dans l'une de ces langues qu'elle parlait également ?

— Rodhos, lui dit-elle.

Et d'un seul coup il comprit. Après quelques questions sur la localisation exacte par rapport au continent, il avait trouvé : c'était Rhodes.

Il ferma les yeux et visualisa de nouveau un globe terrestre. Il était raisonnable de supposer que le vaisseau spatio-temporel avait suivi la trajectoire géographique la plus directe possible. On pouvait en voir pour preuve le fait que Hawaï, la position du bateau dans le Pacifique Nord, la rive du Dniepr en question, le sud de l'Ukraine et Rhodes se

situaient approximativement sur une même ligne circulaire.

Parfait, pensa Reid en se levant, tout excité par sa découverte. Extrapolons. Quel est le rivage suivant où tu as échoué ?

L'Égypte occidentale ou la Libye orientale. Un désert en bordure de la mer, si je me souviens bien. Il ouvrit les yeux. Le regard brun d'Erisa était posé sur lui, attendant tout de lui. Un instant, il faillit se noyer dans ces yeux. Mais il s'arracha au piège de la beauté et déclara :

— Je crois que j'ai trouvé où nous sommes.

— Oh ! Duncan !

Elle se mit à genoux et l'enlaça. Épuisé, tenaillé par la soif et la faim, désespéré, il sentit le contact de sa poitrine, de ses lèvres.

Oleg toussa ostensiblement. Erisa lâcha Reid. L'Américain cherchait comment expliquer son idée. Cela lui prit un moment parce que la jeune femme appelait l'Égypte « Khem », ce qui, selon elle, était le nom que lui donnaient ses habitants aussi bien que le nom en keftiu. Lorsqu'elle eut saisi ce à quoi il faisait allusion, un peu de son expression radieuse s'en alla :

— Oui, les Achéens disent « Aegyptos ». Est-ce qu'un si faible souvenir de mon pauvre peuple subsiste dans ton monde ?

— L'Égypte... répéta Oleg en caressant pensivement sa barbe. Ça semble correspondre, d'après ce que j'en ai entendu dire par les marins qui font cette route. Moi, je n'ai jamais été plus loin que Jérusalem. – Il leva les yeux et, s'adressant aux saints dans le ciel : – J'y ai fait un pèlerinage. Les Sarrazins nous causaient sans arrêt des ennuis, ce qui commençait à être très gênant. J'ai rapporté un flacon d'eau du Jourdain et j'en ai fait don à la cathédrale Sainte-Sophie, que *Knyaz* Yaroslav le Sage a construit à Kiev.

Le visage d'Erisa s'illumina :

— Nous n'avons pas une mauvaise chance de salut. Des bateaux font le voyage de l'Égypte tout l'été. – Mais un souvenir cruel vint de nouveau assombrir son regard. – L'équipage pourrait seulement nous recueillir pour nous vendre ensuite comme esclaves il est vrai.

Reid essaya de la reconforter :

— Je connais quelques moyens de les en dissuader.

En fait, il forçait exagérément son optimisme juste pour la voir de nouveau rayonnante.

Mais, en même temps, quelque chose venait de surgir dans son esprit. Si elle savait quoi que ce soit sur l'Égypte contemporaine, peut-être que cela lui fournirait une date. Non pas qu'il fût réellement très calé sur la chronologie des pharaons – car ils étaient sûrement à une

époque de pharaons – mais...

Passant du coq à l'âne, son esprit dessina un graphique de la trajectoire du vaisseau spatio-temporel, distance couverte contre temps. En supposant que l'époque de Sahir se situait quelques siècles après la sienne, et celle d'Erisa mille ans ou plus avant Jésus-Christ, on obtenait un diagramme ressemblant à moitié à une courbe d'hystérésis. Cela pouvait-il être significatif ? Cela permettait-il d'expliquer l'effet d'« inertie » ? Aucune importance.

— Hee-Yah !

En entendant ce cri, ils tendirent la tête hors de la tente. Uldin avait arrêté son cheval au bord du ravin. Les gestes qu'il faisait avec son sabre étaient particulièrement véhéments. Ils se précipitèrent à sa rencontre, escaladant avec peine la pente abrupte.

Le Hun avait l'air furieux. Il cracha à leurs pieds :

— Ça se prélassse comme des chiens ! Vous prétendez être des hommes, vous deux ?

Oleg leva sa hache, Erisa son poignard. Reid, lui, avala péniblement sa salive. Il pensait : je ne suis pas le genre à répondre. Je suis le type timide, celui qui la ferme, le citoyen qui ne fait pas de politique à part voter, le mari qui bat prudemment en retraite dès qu'une dispute s'annonce avec sa femme.

Il s'adressa pourtant au Hun :

— Nous ferions mieux d'économiser notre souffle et notre matière grise plutôt que de nous bagarrer comme des enfants. J'ai passé mon temps à réunir des faits. À présent nous savons où nous sommes et ce que nous pouvons espérer.

Le visage du Hun se vida de toute expression. Au bout d'un moment, il répondit :

— Tu n'as pas dit que tu étais un chaman, Duncan, et je ne crois pas que tu en sois un. Mais tu as peut-être plus de sagesse que je ne croyais. Ne nous disputons pas, mais préparons-nous plutôt : j'ai vu des hommes au loin qui venaient dans notre direction. Ils sont à pied ; ils n'ont l'air ni bien gras ni très bien vêtus, mais ils sont armés et je n'aime pas leur allure. Ils viennent peut-être parce qu'un berger est allé leur dire ce matin qu'il avait vu ici un trésor briller et seulement quatre personnes pour le garder.

— Mmmm, fit Oleg. Quand arriveront-ils ?

— Ils le pourraient vers midi, mais je crois qu'ils préféreront laisser passer le plus fort de la chaleur et se reposer. Vers le soir alors.

Oleg désigna son attirail guerrier :

— Bon, alors je n'ai pas besoin de mettre cette étuve tout de suite.

Est-ce que nous devrions fuir ?

Reid secoua la tête :

— Nous n'aurions aucune chance d'aller bien loin. Même si nous les semions, ce serait le désert qui nous tuerait. Restons où nous sommes et essayons de voir comment nous pourrions négocier avec les indigènes.

— Négocier devient difficile quand on a la gorge tranchée, objecta Uldin sur un ton sarcastique. Emballez vos affaires. Si nous partons maintenant, ils ne pourront pas nous rattraper.

— Vous supposez qu'on ne peut pas discuter avec eux, donc ? insista Reid.

Oleg et Uldin le regardèrent en clignant les yeux.

— Certainement pas, répondit le Russe. Ce ne sont que des nomades du désert.

— Ne pouvons-nous pas au moins les intimider ? J'aime mieux rester ici et tenter tout ce qui est possible plutôt que d'errer lamentablement pour finir par mourir dans trois ou quatre jours.

Uldin se frappa la cuisse. Cela claqua comme un coup de feu !

— Vous allez partir tout de suite, ordonna-t-il.

— Non, répliqua Reid.

Erissa lui prit le bras et lança un regard de mépris à Oleg et Uldin :

— Vous deux, partez si vous avez peur. Nous restons.

Oleg se gratta la poitrine.

— Bon, marmonna-t-il dans sa barbe. Bon... moi aussi. Vous avez peut-être raison.

Uldin leur adressa un regard glacial, mais, devant leur attitude déterminée, il céda.

— Vous ne me laissez pas le choix, fit-il sèchement. Quel est votre plan ?

C'est à prendre ou à laisser, se dit Reid, et il se demanda si c'était de cette trempe qu'étaient faits les chefs.

— Je vais mettre au point un scénario qui peut peut-être les impressionner, expliqua-t-il. Nous avons le vaisseau pour commencer et, par exemple... – Il actionna son briquet, et la flamme qui en jaillit arracha aux trois autres une exclamation de surprise. – Nous aurons besoin de moyens de défense, naturellement, au cas où nous aurions à combattre. Vous, Uldin et Oleg, vous vous en chargez. Ce serait bien le diable qu'à vous deux, et vu votre expérience et vos armes, vous n'arriviez pas à dissuader un malheureux groupe de crève-la-faim de nous attaquer. Erissa, toi et moi, nous ramasserons du bois pour faire un feu qui servira de signal au cas où un bateau viendrait à passer par

là.

Lorsqu'ils furent seuls tous les deux, elle lui dit : – Je me demande de plus en plus si c'est raisonnable, Duncan. Un capitaine peut très bien ne pas vouloir intervenir : il peut prendre notre feu pour un piège. Ou bien, s'il accoste, il peut aussi très bien ne voir en nous que des proies à dépouiller et à réduire en esclavage. Peut-être devrions-nous faire confiance à la Déesse et à notre chance de pouvoir amener ce peuple du désert à nous conduire en Égypte. Les routes de la mer sont devenues chaque jour plus périlleuses et cruelles le jour où la puissante main de Minos ne s'est plus levée contre les pirates.

— Minos ! s'écria-t-il presque en faisant un bond.

Et la révélation de l'endroit et de l'époque où il se trouvait se dressa d'une manière aveuglante devant lui.

Il se remit alors à l'interroger. Le keftiu, le peuple de Keft, une grande île dans la mer Méditerranée, entre l'Égypte et ces terres que les Achéens avaient envahies et dévastées... La Crète ! Oui, la seconde langue qu'elle connaissait était l'achéen : toute personne ayant des contacts avec l'étranger devait parler cette langue car ces barbares, qui essaimaient à travers toute la mer Égée, étaient trop fiers pour apprendre la langue que l'on parlait autrefois dans la noble Cnossos et dans l'Atlantide disparue...

Le mot *achéen* traversa l'esprit de Reid. Il n'avait pas plus de connaissance en grec que la moyenne des Américains du vingtième siècle ayant fait leurs humanités, mais c'était suffisant pour lui révéler l'identité de la langue qu'il avait apprise. Derrière les caractères d'un alphabet qui n'avait pas encore évolué, il reconnaissait la langue elle-même et savait maintenant que l'achéen était l'ancêtre du grec.

Et c'était de là que venait le nom « Atlantide ». La « Terre de la Colonne » traduit par *Gaia Atlantis*.

— Navire en vue !, rugit Oleg.

Le bateau devait avoir une trentaine de mètres de long. Lorsque le vent était insuffisant, cinquante rames le faisaient avancer. La coque, noire de poix, était large au milieu (Selon Erissa, c'était un navire de commerce, pas de guerre.), arrondie à la poupe et relevée à partir d'un éperon à la proue. Proue et poupe étaient toutes deux pontées, protégées par un pavois d'osier et ornées d'un étambot sculpté, bariolé et représentant à l'avant une tête de cheval, à l'arrière une queue de poisson. Deux immenses yeux peints regardaient vers l'avant. Sous les bancs des rameurs qui s'étendaient d'un côté à l'autre du bateau, on avait disposé de grosses planches de façon que les hommes n'aient pas besoin de monter sur les marchandises arrimées au fond. Pour le

moment, le mât était baissé ; il était attaché, ainsi que la vergue et la voile, sur deux espèces de râteliers formant un Y et disposés à l'avant et à l'arrière. La quille à peine échouée dans les hauts-fonds, le vaisseau attendait.

La plus grosse partie de l'équipage était restée à bord, sur le quivive. Le soleil faisait étinceler le bronze des pointes de lances. Autrement, le métal semblait rare sur ce bateau. Les boucliers, de forme vaguement carrée, avaient seulement des clous qui retenaient plusieurs épaisseurs de peau de vache bouillie à des cadres de bois. Les marins se contentaient pour le corps d'une protection de cuir sur une tunique comme celle d'Erissa, ou de rien du tout.

Diorès, le capitaine, et les sept jeunes hommes qui l'avaient accompagné à terre, constituaient une splendide exception. Ils pouvaient s'offrir ce qu'il y avait de mieux ; la pénurie de cuivre et d'étain était le fondement économique de l'aristocratie militaire qui régnait sur la plupart des pays de l'âge de bronze. Avec leur casque abondamment empanaché, leur cuirasse surchargée d'ornements sur la poitrine, les parements d'airain sur leur bouclier et sur les bandes de cuir qui pendaient le long de leur kilt, leur épée en forme de feuille dans leur fourreau décoré de motifs en or, leurs jambières couvrant le tibia et leur cape teinte dans les rouges, bleus et jaune safran, on aurait pu les croire sortis tout droit de l'Iliade.

Ils y vont directement, songea Reid avec un frisson. Il avait appris que Troie était une cité-état puissante et prospère ; mais il avait devant lui en ce moment les Achéens – Danaens, Argiens, Hellènes – les ancêtres d'Agamemnon et d'Ulysse.

Ils étaient grands, leurs traits étaient réguliers, leur crâne allongé ; leurs propres ancêtres étaient venus du nord il y avait peu de générations de cela. La couleur brune pour les cheveux était la plus répandue chez eux, mais le blond et le roux n'étaient pas rares. Ils les portaient longs jusqu'aux épaules, et ceux qui étaient en âge de se laisser pousser la barbe ou la moustache – le pourcentage d'adolescents était très élevé – semblaient adopter de préférence le style Van Dyck. Leur démarche enfin avait cette espèce d'allure hautaine presque inconsciente qu'ont les guerriers nés.

— Oui, oui, fit Diorès. Étrange. Étrange en vérité, tout ceci.

Reid et ses compagnons avaient décidé de ne pas compliquer inutilement leur histoire déjà passablement incroyable en y faisant intervenir l'élément voyage dans le temps, que personne en dehors d'un Américain n'aurait eu de toute façon la moindre petite chance de pouvoir comprendre. Il était déjà suffisant qu'ils aient été amenés ici depuis leurs patries respectives par le chariot incandescent d'un sorcier, qui était mort après avoir eu seulement le temps de leur

expliquer le fonctionnement de son appareil magique à apprendre les langues. Diorès avait alors ordonné que le corps de Sahir soit examiné puis enterré décemment.

Le capitaine fit claquer sa langue :

— Par la foudre de Zeus, quel étrange récit ! – Il introduisait un accent traînant dans le dialecte plutôt vif-argent de l’Attique. – Je ne sais pas si je dois vraiment vous prendre à bord. Honnêtement, je ne sais pas. Qui sait si vous n’êtes pas poursuivis par la colère d’un dieu ?

— Mais... mais... – Reid faisait des gestes désespérés en direction du *mentatôr*. – Nous donnerons ceci à votre roi.

Diorès lança un regard furtif sur le côté. Il était plus petit que la plupart de ceux de sa suite et ses cheveux étaient grisonnants, mais il était bien bâti, très alerte, et ses yeux gris luisaient au milieu d’un visage anguleux cousu de cicatrices.

— Oui, bien sûr, bien sûr... fit-il. Comprenez-moi : ce n’est pas que je n’aimerais pas vous emmener. Par les tétons d’Aphrodite, j’aimerais bien au contraire. – Faisant un signe de tête à l’attention d’Oleg : – Vous particulièrement, monsieur, avec votre costume fait à partir du fer étranger. Des rumeurs circulent selon lesquelles ils auraient appris à le travailler dans certains territoires hittites, mais le Grand Roi garde le secret pour lui. Peut-être seriez-vous au courant par hasard ? Oh ! nous pourrions raconter beaucoup de belles histoires. Mais à quoi bon si Poséidon nous accable ? Et il est d’humeur changeante, Poséidon, à cette époque de l’année : les tempêtes d’équinoxe s’annoncent pour bientôt. – Son regard inquisiteur passa à Uldin, toujours à cheval. – Et vous, monsieur, qui montez votre cheval au lieu d’être derrière dans un char, je donnerais bien mon plus beau bœuf pour savoir de quoi il retourne. Est-ce que vous ne tombez pas de cheval quand vous combattez ? Et vous voulez emmener cette bête à bord !

— Je ne me séparerai pas de lui, répliqua Uldin sèchement.

— Les chevaux sont sacrés pour Poséidon, n’est-il pas vrai ? fit observer Reid.

— Si, si, bien sûr, mais cela pose quelques difficultés pratiques... Nous avons déjà un couple de moutons et les colombes qui nous servent à l’orientation. Et nous avons encore plusieurs jours de voyage avant d’être revenus chez nous, vous savez. Et... entre nous, je dois aussi vous le dire : ce voyage n’est pas seulement commercial. Pas tout à fait, en tout cas. Oh ! nous avons bien accosté à Avaris, et mes hommes sont descendus troquer les marchandises et profiter un peu des tavernes et autres lieux de plaisir, c’est une affaire entendue. Mais quelques-uns d’entre nous ont remonté le fleuve jusqu’à Memphis, la capitale vous savez, pour porter un message de mon prince, et à présent j’ai un message à lui ramener. Je ne peux pas me permettre de

courir de risques, n'est-ce pas, moi qui sers la famille royale depuis bien avant la naissance du prince ?

— Vous allez nous laisser crever de chaleur ici toute la journée avant que les indigènes arrivent ? cria Uldin.

— Calme-toi, lui dit Oleg.

Le Russe considéra Diorès avec la même expression de malice que celle de l'Achéen :

— Il est un fait que nous vous causerons des soucis supplémentaires, capitaine, et vous m'en voyez désolé. Mais peut-être accepteriez-vous... — N'y voyez là naturellement qu'un présent entre hommes d'honneur, notre modeste reconnaissance pour votre noble générosité lorsque vous avez fait percer pour nous ce tonneau d'eau. — Mais me permettez-vous de vous prouver que nous ne sommes pas des mendiants ?

Tout en parlant, il plongeait la main dans sa bourse. Les pièces d'or étincelèrent l'espace d'une seconde avant que les doigts avides de Diorès se referment dessus.

— Il est évident que vous êtes gens de bonne naissance, fit l'Achéen sur un ton mielleux, et ce seul fait m'oblige à vous aider du mieux que je peux. Je vous en prie, montez à bord. Vous me ferez grand plaisir. Quant à vous, monsieur, si vous consentez à sacrifier votre cheval ici sur ce rivage pour que nous fassions un voyage tranquille, vous pourrez en choisir un dans mon propre troupeau quand nous serons arrivés. Je vous en donne ma parole d'honneur.

Uldin marmonna quelque chose dans sa barbe mais céda finalement. Diorès fit un geste de bienvenue en désignant son bateau.

— Rhodes d'abord, intervint Erissa, dont tout l'être débordait d'extase. Duncan, Duncan, tu vas voir notre fils !

La stupéfaction de Reid et l'ardeur d'Erissa furent interrompues net par Diorès :

— C'est malheureusement impossible. J'ai été chargé d'une mission par le prince Thésée et je ne puis me détourner de mon chemin. La seule raison pour laquelle nous sommes venus si loin vers l'ouest après avoir quitté le delta du Nil est que...

— Que vous avez peur des pirates dans les îles de la mer Égée, fit-elle avec aigreur.

— Comment ? Les pirates ? Le soleil aurait-il altéré votre esprit, sauf votre respect, madame ? Je sais la place importante que tiennent les femmes chez les Crétois, et vous avez dû être une de ces danseuses sacrées qui dansent avec le taureau, je me trompe ? Rien d'autre ne saurait expliquer votre allure, assurément. Mais quant aux pirates, non, jamais ; croyez-vous que nous sommes dans la mer

Tyrrhénienne ? Non, la raison est beaucoup plus simple : pour tenir compte du vent, j'estime que notre meilleur itinéraire est de contourner la Crète par l'extrémité ouest et remonter le long du Péloponnèse jusqu'à Athènes. De là, vous pouvez prendre un bateau pour Rhodes si vous voulez : il en part un au printemps prochain au plus tard.

La déception n'avait pas diminué l'agressivité d'Erissa :

— Vous parlez comme si Minos et sa flotte maintenaient toujours la paix des mers dans l'intérêt des gens honnêtes.

La bonne humeur de Diorès n'était pas altérée pour autant :

— Je crois surtout que vous devriez monter à bord et vous reposer, madame, à l'abri du soleil. La dernière fois que j'ai fait escale à Cnossos – pour y troquer quelques marchandises, il y a de cela à peine un mois – Minos siégeait dans le Labyrinthe et ses collecteurs étaient en train de s'engraisser sur sa dîme comme toujours.

Elle pâlit.

— Pour notre malheur ! grogna un des officiers de Diorès. Combien de temps encore, Père Zeus, allons-nous devoir supporter son joug ?

Ses compagnons avaient également tous l'air en colère.

CHAPITRE VII

Au début, le voyage à bord du bateau fut un paradis. Reid, abasourdi par une avalanche d'expériences et d'impressions comme il n'en avait jamais imaginé – car aucun romancier historien ne pourrait jamais lui restituer la réalité dans son intégralité – eut besoin du jour et de la nuit, et du jour qui suivit, pour constater que la vie à bord d'un bateau était seulement l'absence d'enfer.

Rassasié (de viande salée, de poireaux, de pain noir, de vin coupé d'eau), rafraîchi par une brise qui lui ébouriffait les cheveux, sous un doux ciel limpide, au milieu des millions d'étincelles dont le soleil mouchetait le bleu profond, changeant et strié d'écume de la mer, voilà comment Reia se sentait, assis près du bastingage et se remémorant cette image d'Homère évoquant le rire infini des vagues. Elles étaient plus petites que dans l'océan, mais aussi plus gaies, et très proches de lui lorsqu'elles passaient sous le plat-bord peu élevé. Il pouvait en voir chaque ride, chaque tourbillon ; c'était un sujet d'émerveillement sans cesse renouvelé que de constater qu'une vague était une œuvre d'art compliquée et en perpétuel changement.

Le bateau poursuivait sa route, un os dans les dents et le sillage tourbillonnant. Les ponts oscillaient sur un rythme alangui, les haubans bourdonnaient ; parfois une écoute se cassait net et la voile faseyait lors d'un changement de vent ou de la mer. L'air, à la fois doux et vif, était plein d'odeurs de poix séchée par le soleil, d'ozone et de sel. Sur la dunette, les quartiers-mâîtres – un bâtiment de cette importance avait des rames à la fois à bâbord et à tribord – montaient la garde, pareils à de jeunes dieux.

Le reste de l'équipage était assis au repos lorsqu'il n'était pas carrément vautré sous les bancs de nage pour faire un brin de somme. (Les hommes étaient nus et se servaient de leur tunique comme oreiller, mais généralement ils s'enroulaient dans une couverture en peau de mouton.) Les gaillards d'arrière étaient encombrés. Cependant, aucun voyage n'impliquait plus de quelques jours seulement en mer de façon continue : en règle générale, les vaisseaux longeaient la côte et leur équipage campait chaque soir sur le rivage.

Le regard des hommes ne cessait de se porter sur les passagers, mi-

curieux mi-craintif. Qui sait ce qu'étaient ces étrangers ? Il fallut un certain temps avant que certains d'entre eux, en dehors de Diorès et de ses officiers, ne s'aventurent à prononcer quelques paroles allant plus loin qu'un simple bonjour à peine articulé. Les marins parlaient entre eux à voix basse, s'affairaient à des tâches inutiles, faisaient des signes à la dérobée, signes que Reid avait déjà remarqués lorsqu'il traversait la Méditerranée en rentrant de l'armée, il y a de cela des milliers d'années dans... l'avenir.

Aucune importance. Ils surmonteraient leur timidité lorsqu'ils verraient que rien de terrible ne se passait. Et lui faisait route vers Athènes !

Ce n'était pas l'Athènes dont il gardait le souvenir et qu'il aimait. Les temples sur l'Acropole, la Tour des Vents, les colonnes de Zeus Olympien, les petits cafés sympathiques, leurs *dolmades*, leur *tourko*, leur *ouzo*, les boutiques élégantes, les chauffeurs de taxi un peu cinglés, les vieilles femmes en noir, tous ces gens si accueillants qui semblaient tous avoir des cousins à Brooklyn. Il faut oublier cela. Comme il faut oublier Aristote, Périclès, Eschyle, la victoire de Marathon, le siège de Troie, Homère lui-même. Rien de tout cela n'existe, à moins peut-être que l'on ne doive déjà à quelque tribu des chants dont on retrouvera un jour des passages sous forme d'épopée, et qui résisteront ainsi à l'épreuve du temps après que leurs auteurs seront depuis des millénaires retournés en poussière. Tout le reste n'est qu'un fantôme, ou plutôt une simple vision, un rêve qui s'efface.

Tu fais route vers Athènes du prince Thésée.

Cela au moins parviendra jusqu'à ton époque. Ton enfance frémira en lisant comment un héros nommé Thésée a égorgé le cruel Minotaure...

Une ombre passa devant ses yeux.

... ce Minotaure qu'Erissa servait !

Elle était venue le retrouver, sans faire attention aux hommes de l'équipage qui, agglutinés à l'arrière pour leur laisser la place, n'arrêtaient pas de les observer. Une cape qu'elle avait empruntée était nouée autour de sa taille, lui faisant une sorte de jupe.

— Pourquoi ? interrogea Reid en indiquant le vêtement.

Elle haussa les épaules :

— Il vaut mieux que je m'habille comme une femme achéenne.

Les paroles prononcées en keftiu tombaient, monotones, de sa bouche. Elle regardait vers l'horizon.

— N'est-ce pas merveilleux ? dit-il, essayant maladroitement de la rassérer. Je comprends pourquoi Aphrodite a été enfantée par l'écume de la mer.

Les yeux de la jeune femme se posèrent vivement sur lui. Ils avaient pris la nuance voilée du jade :

— Comment ? De quoi parles-tu ?

— Mais... euh... est-ce que les Achéens, bredouilla-t-il, ne croient pas que... la déesse de... de l'amour... est née dans la mer au large de Chypre ?

Elle ricana :

— Aphrodite, cette putain aux mamelles de vache et aux fesses en forme de tonneau perpétuellement en chaleur ?

Reid jeta un regard inquiet derrière elle. Beaucoup de ces hommes qui étaient là avaient probablement des connaissances en crétois. Mais personne ne semblait avoir entendu au milieu de l'air qui vibrait.

— La Déesse, oui, sous l'apparence de Britomartis la Vierge, est née ainsi, ajouta Erissa.

Il pensa : Je suppose que les Achéens ont conservé – conserveront – le mythe dans toute sa beauté en l'attribuant à ce qui est maintenant un symbole primitif de fertilité... après que la Crète aura été dévastée.

Le poing d'Erissa frappa le bastingage :

— La mer est à Elle – et à nous ! cria-t-elle. Quel maléfice t'a donc fait oublier, Duncan ?

— Je te l'ai dit : je suis un mortel, plus perdu encore que tu ne l'es, fit-il désespérément. J'essaie de comprendre ce qui nous est arrivé. Toi aussi, tu es revenue en arrière dans le temps et...

— Chhhh...

De nouveau maîtresse d'elle-même, elle posa une main sur son bras et murmura :

— Pas ici. Plus tard, dès que ce sera possible, mais pas ici. Ce Diorès n'est pas le rustre qu'il fait semblant d'être. Il regarde, il écoute, il sonde. Il est l'ennemi.

Le trafic sur mer diminuait au fur et à mesure que l'automne approchait, mais ils hélèrent deux autres navires au cours de ce premier après-midi. L'un, qui remontait au vent, appartenait à un Keftiu, bien que l'équipage semblât plutôt être originaire de l'est de la Méditerranée. Il venait de Pylos et transportait des peaux qui devaient valoir leur pesant de bois au Liban. Le patron comptait ensuite amener le bois en Égypte pour l'échanger contre de la verroterie avant de retourner chez lui sur l'île de Naxos pour prendre du bon temps. Diorès expliqua que de telles courses étaient redevenues très rentables depuis que le Pharaon Amenophis avait pacifié sa province de Syrie. Le second vaisseau, plus gros, filait droit sur Avaris, transportant de

l'étain en provenance des îles britanniques. Son équipage était encore plus mélangé, et certains des hommes semblaient être, du moins autant qu'on pût en juger depuis les hautes vergues où ils étaient juchés, des recrues du nord de l'Europe. Le monde de cette époque était étonnamment plus cosmopolite qu'il ne le serait plus tard dans son histoire.

Et bientôt, à plusieurs milles de là, Reid en entrevit la raison. Une galère effilée parcourait l'horizon en tous sens. Plusieurs des hommes de Diorès brandirent des poignards ou firent des gestes obscènes à son adresse.

— Quel est ce bateau là-bas ? demanda Oleg.

— C'est un vaisseau de guerre crétois, répondit Diorès. En train de patrouiller.

— Pour secourir les marins en détresse, dit Erissa, et combattre les pirates et les barbares.

— Pour combattre ceux qui veulent être libres, rectifia un jeune garçon achéen avec chaleur.

— Allons, pas de querelles ! ordonna Diorès.

Le garçon s'éloigna vers l'arrière du bateau en traînant les pieds. Erissa serra les lèvres et ne prononça plus un mot.

Un peu après l'arrivée de la nuit, la brise tomba, laissant le bateau immobile sous un magnifique firmament d'étoiles. Les contemplant avant d'aller dormir, Reid songea qu'elles non plus n'étaient pas éternelles.

— Dis-moi, demanda-t-il à Erissa, sous quelle constellation du Zodiaque es-tu née ?

— Le Taureau, naturellement. Le Taureau d'Astérion, lorsqu'il se réveille de la mort à la renaissance du printemps.

Elle avait prononcé les derniers mots sur un ton chargé de respect. Sous la faible clarté de la nuit, il la vit embrasser son amulette et dessiner un signe dans le noir : une croix, l'emblème du soleil.

La précision des équinoxes, songea-t-il. J'ai remonté deux douzièmes de vingt-six mille années. Eh bien, ce n'est pas si précis. Il frissonna, bien que la nuit ne fût pas particulièrement fraîche, puis il se faufila sous un banc et s'emmitoufla dans la peau de mouton que Diorès lui avait prêtée.

À l'aube, les hommes amenèrent le mât, mirent les rames en position et commencèrent à souquer au rythme des aboiements de leur chef – *Raïpapai ! Raïpapai !* – faisant grincer en cadence le bois des rames et soulevant des gerbes d'éclaboussures. La mer, qui luisait d'abord d'une nuance bleu pâle, prit petit à petit une double couleur saphir sur indigo. Oleg prétendit vouloir faire un peu d'exercice et

s'installa à une rame pour deux tours d'affilée.

Cela contribua à briser la réserve des hommes de l'équipage. Quand le vent se fut levé de nouveau (pas aussi favorable que la veille, mais Reid fut étonné de constater avec quelle fidélité la voile de ce bateau, qui paraissait pourtant si rudimentaire, obéissait finalement), ils se rassemblèrent autour du Russe, qui était alors assis sur l'avant-pont, les jambes pendantes. Ils lui offrirent du vin pur et commencèrent à le submerger de questions :

— D'où es-tu, étranger ?... Comment est-ce ?... Où as-tu été... Quel genre de bateaux utilise-t-on dans ton pays ?... Cette armure que tu portais, ces armes, est-ce quelles sont vraiment en fer ?... Le fer, ce n'est pas bon, c'est trop cassant, même quand on arrive à l'extraire de son minerai, ce qui, j'ai entendu dire, est pratiquement impossible. Comment fait-on chez toi ?... Dis, comment sont vos femmes ?... Votre vin ? Est-ce que vous buvez de la bière comme les Égyptiens ?...

Les dents étincelaient sur un fond de peaux brunes, les corps changeaient continuellement de place, exécutant une danse de muscles ; rires et discussions résonnaient sous le bleu du ciel.

Ces garçons francs et joyeux, ces marins au long cours si habiles de leurs mains, pouvaient-ils vraiment être les sauvages qu'Erisa prétendait ?

Elle était assise sur un banc tout à fait à l'arrière, ruminant ses pensées. Uldin était sur le même banc. Le Hun n'avait pratiquement pas prononcé une parole depuis qu'on l'avait vu la veille penché pardessus le bastingage, secoué de haut-le-corps, tandis que les Achéens se moquaient de lui dans son dos. Il s'était remis de son mal de mer, mais il se renfrognait dans son coin, piteux d'avoir ainsi perdu la face. À moins qu'il ne dissimulât derrière ce masque une terreur atroce. Cette mer sans fin sur laquelle aucun cheval ne pouvait se déplacer !

Diorès se reposait sur le pont à côté d'Oleg ; il était occupé à se curer les dents et parlait peu. Reid était assis contre le bastingage pas loin d'eux, les genoux repliés sur la poitrine, en proie à une certaine nervosité ; il espérait que le Russe ne commettrait pas de bourde avec tout ce qu'il buvait. Ce n'était pas un imbécile, mais, après tout ce qui lui était arrivé récemment, la tentation de baisser sa garde et de se laisser aller devait être forte.

— Je suis un homme de la Russie, si c'est ce que vous voulez dire.

Oleg vida sa coupe et la tendit pour qu'on la remplisse de nouveau. Les boucles blondes qui dépassaient de son bandeau frémissaient sous la brise, ses yeux pétillaient joyeusement au milieu de son visage de chérubin ; il se grattait la poitrine sous sa chemise et éructait.

— Je ne s-sais rien du reste. Je v-vais vous décrire le pays, et v-vous

me... direz ce que vous rec-connaiss-sez. Comme ça, nous aurons les noms corrects.

Ils concentrèrent tous leur attention. Il but une nouvelle gorgée et reprit d'une voix grondante :

— Je commencerai par le nord, tout là-haut. Si vous voyiez ça ! Des bois, des kilomètres et des kilomètres de bois. Des fermes aussi naturellement, mais vous pourriez marcher dans les bois pendant toute votre vie. C'est presque ce que je faisais quand j'étais gosse. Mon père était marchand : il a été tué quand les Polonais ont pris Novgorod la première fois, et puis Yaroslav l'a reprise, et après, la longue guerre entre Yaroslav et son frère a interrompu notre commerce avec le sud. Alors nous sommes allés dans ces bois et nous nous sommes mis à chasser et à tendre des pièges. J'ai appris comment me déplacer là-bas, je peux vous le dire. Les Finnois ont, euh... des chaussures en bois pour marcher sur la neige. Ce sont des sorciers ; ils m'ont appris des choses qu'un chrétien ne devrait pas faire normalement.

Ils marquèrent un instant d'étonnement en entendant ce nom mais se dirent que, après tout, il était peut-être un adepte d'un culte mystérieux.

— Quand les choses se sont arrangées, nous sommes retournés chez nous, et je ne m'en suis pas si mal sorti. J'ai appris bien d'autres choses aussi de ces premiers temps. — Oleg se mit à rire, but et agita son index d'une façon comique. — Le commerce a été interrompu une nouvelle fois, enfin pratiquement, après notre guerre avec Constantinople. J'ai passé cette période en Norvège : le roi est un bon ami des Russes ; il a servi quelque temps sous Yaroslav, en fait, et il a épousé aussi une de ses filles. J'ai ramassé pas mal de fourrures dans ce pays. Et la première fois que je suis retourné à Constantinople, croyez-moi, j'ai fait un véritable malheur.

— Tu étais en train de parler de ta patrie, lui rappela un homme.

— Ah ! oui, c'est vrai. Novgorod. Eh bien, vous le croirez si vous voulez, mais Novgorod a beau être à l'intérieur des terres, c'est un port. Vous partez du golfe de Finlande, vous remontez la Neva, vous traversez le lac Ladoga, vous remontez encore le Volkhov jusqu'au lac Ilmen, et vous y êtes. Naturellement, vous pouvez continuer. D'abord vous êtes obligé de traverser une étendue de terre, jusqu'à ce que vous rencontriez le Dniepr. À partir de là, c'est de l'eau sur tout le trajet, mis à part les rapides. Kiev est devenue une grande ville, et riche en plus, grâce à cette voie d'eau, je peux vous le dire. Mais moi, je reste un gars de Novgorod ; c'est là que les fourrures et l'ambre sont le plus facile à acquérir. Et puis enfin vous atteignez la mer Noire, et vous longez la côte au sud jusqu'à Constantinople ; et alors là, messieurs, vous avez une ville... une ville qui est la reine du monde.

— Attendez, intervint Diorès. Ce que vous appelez la mer Noire, est-ce celle qui communique par deux détroits, et une petite mer entre les deux, avec cette mer-ci ?

Oleg hocha énergiquement la tête :

— Vous avez mis le doigt dessus. Constantinople se trouve à l'embouchure du détroit le plus au nord, sur la mer Noire.

— Mais il n'y a pas de ville à cet endroit, fit observer quelqu'un.

— Oh ! c'est que vous n'en avez pas entendu parler certainement, fit Oleg fièrement.

— Que Zeus me foudroie si je n'en ai pas entendu parler ! fit Diorès, dont le visage avait pris d'un seul coup une expression sévère.

Le silence tomba, ne laissant plus entendre que le léger clapotis des vagues et les bêlements des deux moutons sous le pont.

— J'ai fait cette route suffisamment de fois, figurez-vous, reprit Diorès. Je suis même allé jusqu'à la Colchide, au pied du Caucase. Et je ne suis pas le seul Achéen à y avoir été.

— Vous voulez dire que vous avez affronté ces courants avec une coquille de noix comme celle-ci ? s'exclama Oleg. Je pourrais presque passer le poing à travers la coque !

— Un invité ne devrait pas dire des mensonges, fit observer Diorès.

Reid se leva pour intervenir :

— Attendez...

Oleg secoua la tête :

— Excusez-moi, j'ai bu trop de vin. – Il considéra bêtement sa coupe. – J'ai oublié : nous avons remonté le temps. Constantinople n'a pas encore été bâtie, je suppose. Mais elle le sera, ça oui, elle le sera ! J'y ai été. Je le sais.

Il avala le vin d'un trait et lança la coupe qui retomba sur les genoux d'un des marins.

Diorès ne bougea pas. Son visage aurait aussi bien pu être un morceau de bois mort. Les autres commencèrent à s'agiter et à marmonner des paroles ; des mains s'abaissèrent vers les poignards de bronze ; des doigts tracèrent des signes.

— Oleg, fit Reid, ça suffit !

— Pourquoi ? maugréa le Russe. C'est la vérité, non ? Nous n'avons qu'à faire comme si nous étions des prophètes.

— Ça suffit, répéta Reid. N'oubliez pas que vous savez aussi d'où *moi*, je viens, ce qui est pire encore.

Oleg se mordit la lèvre. Reid se tourna vers Diorès. Bien qu'il se sentît mal à l'aise au point d'en avoir le frisson, l'Américain se forçait

à arborer un sourire d'excuse.

— J'aurais dû vous avertir, capitaine, dit-il. Mon camarade est très porté sur les histoires incroyables. Et bien entendu ce qui s'est réellement passé embrouillerait n'importe qui.

— Je crois que nous ferions mieux d'en rester là de cette discussion, proposa Diorès. Jusqu'à ce que nous soyons arrivés au palais, à Athènes. D'accord ?

CHAPITRE VIII

L'atmosphère ne tourna heureusement pas à l'hostilité. Les marins n'avaient manifestement pas relevé les allusions incompréhensibles d'Oleg au voyage dans le temps ; ou du moins s'expliquèrent-elles mieux quand ils surent qu'il venait de contrées aussi éloignées que celles où il avait pris soin de situer sa Russie et son Empire Byzantin. À cela s'ajoutait le fait que le passage où voguait le bateau jouissait de vents favorables tout à fait inhabituels. Reid ignorait ce qui avait été finalement cru dans le récit du Russe, et celui du Hun lorsque celui-ci était sorti de sa coquille ; mais tout le monde aimait les bonnes histoires. De leur côté, les hommes de l'équipage étaient heureux d'avoir des oreilles nouvelles pour écouter leurs histoires à eux : les voyages commerciaux, la flotte de Minos montant la garde, les pillages et les prises d'esclaves ailleurs ; la chasse sur le continent, chasse au cerf, à l'ours, au sanglier, aux aurochs et au lion qui peuplaient encore les forêts d'Europe ; les affrontements avec les montagnards sauvages ou avec d'autres petits états achéens ; les rixes, les ribotes, les nuits de plaisirs dans les villes d'escale ; les récits, attestés sous serment, de dieux, de fantômes, de monstres...

Reid évita de donner beaucoup de détails sur la société dont il était issu et manifesta plutôt son intérêt pour celle dans laquelle il se trouvait. On lui avait dit que les Achéens étaient une race de fermiers. Les rois eux-mêmes labouraient leurs propres champs et construisaient leurs propres maisons. Le propriétaire le plus pauvre voyait ses droits jalousement protégés. Parmi les nobles turbulents (ces hommes assez riches pour pouvoir s'offrir la panoplie complète en bronze du parfait guerrier qui leur donnait cet avantage considérable sur le simple soldat), le roi (le grand sacheu selon Reid) n'était que le *primus inter pares*. Les femmes ne jouissaient pas de l'égalité complète dont bénéficiaient leurs sœurs keftiues, ce que Diorès qualifiait dédaigneusement de « dictature de la femelle », mais du moins ne souffraient-elles pas de l'ostracisme de la Grèce classique ; une mère de famille était vénérée dans son foyer.

C'était seulement depuis quelques générations, et encore pas partout, que les Achéens s'étaient tournés de façon systématique vers

la mer. Diorès était même l'un des rares patrons de bateau à oser s'aventurer toute une journée en mer, ce que les Keftius faisaient couramment. Mais c'étaient d'incomparables éleveurs de bétail et conducteurs de chars ; et il n'y avait pas un homme qui ne fût un expert fanatique en matière de chevaux, ce qui entraîna d'ailleurs sur le bateau des discussions animées et interminables avec Uldin.

Ils témoignaient une fidélité inébranlable à leur famille, à leurs chefs, à la parole donnée. Un individu était en principe aussi accueillant et ouvert que ses moyens le lui permettaient. Il était toujours propre, correctement vêtu et soigné ; il connaissait les coutumes et les lois ; il appréciait la qualité chez un artisan, une danseuse, un barde ; il regardait le malheur et la mort droit dans les yeux.

En face de cela, Reid constatait un orgueil pouvant conduire à chaque instant à des accès de dépit ou d'agressivité fatale ; le plaisir sanguinaire de se battre ; un manque total de pitié pour quiconque est considéré comme inférieur – et si vous n'êtes pas un Achéen né libre ou un étranger suffisamment puissant, vous êtes inférieur ; une humeur querelleuse qui maintenait le peuple divisé en minuscules royaumes rivaux, ce qui dégénérait souvent par la suite en guerre civile.

— Il y a une raison pour laquelle les Crétois veulent nous en imposer, expliqua Diorès, qui était assis à la proue du navire à côté de Reid et observait le vol d'une colombe que l'on venait de lâcher. Ça pourrait être la raison essentielle même. Nous ne pouvons pas nous entendre. Ce n'est pas que le Labyrinthe nous en donne jamais l'occasion. Mais, en fait, ce sont les grandes cités de l'intérieur – Mycènes, Tirynthe, ces bavardes – qui ont fait tout le mal : elles ont adopté les produits crétois, les habitudes crétoises, les rites crétois ; crétois ceci, crétois cela : de quoi en être malade. J'aurais même voulu qu'elles aillent jusqu'au bout et qu'elles se mettent directement sous la dépendance de Minos ! Mais non, il est trop malin, celui-là : il préfère voir des rois à sa botte siéger au conseil avec les nôtres pour pouvoir ensuite comploter, corrompre et dresser les vrais Achéens contre leurs frères. Et quand quelqu'un s'avise de projeter un moyen de restaurer la liberté, vous pouvez être sûr qu'il y aura toujours un espion de Mycènes ou de Tirynthe pour laisser traîner une oreille et s'empresse d'aller tout rapporter à Cnossos.

— Et alors ? demanda Reid.

— Et alors ? Eh bien, Minos envoie illico sa flotte faire le blocus de chaque port et arraisonner les navires de tous les vassaux ou « alliés » qui refusent d'envoyer des hommes pour l'aider. Alors ils l'aident. Et c'est pour ça que l'année prochaine sept autres garçons et sept autres

filles partiront d'Athènes pour aller retrouver le Minotaure.

Diorès s'interrompt et, mettant sa main devant ses yeux, scruta un moment l'horizon avant d'annoncer sur un ton neutre :

— La voilà. Maintenant vous pouvez commencer à distinguer ce que l'oiseau a vu. Vous ne voyez pas cette petite tache au bord du continent ? C'est une montagne de Crète. Par le ventre d'Aphrodite, ça ne peut pas être autre chose.

Ils doublèrent le cap de la grande île avant le coucher du soleil. Des falaises se dressaient toutes blanches. Derrière, la campagne s'élevait en pente abrupte et recouverte de verdure. À cet endroit, la densité des vaisseaux sur l'eau était aussi grande que celle des mouettes dans le ciel. Erissa se tenait près du bastingage, contemplant le spectacle. Elle n'avait témoigné aucun signe de tristesse ces derniers jours ; simplement, elle n'avait pas parlé plus que ce n'était nécessaire, et autrement elle restait seule avec ses pensées. Reid vint la retrouver.

Elle ne se retourna pas en l'entendant approcher. Il se demandait quelles craintes et quels désirs se cachaient derrière ce profil impeccable. Comme si elle lisait ses pensées, elle dit à voix basse :

— Ne te tourmente pas pour moi, Duncan. Les années m'ont appris à attendre.

Le lendemain soir, le Péloponnèse se dressait dans toute sa rudesse au milieu des vagues violettes. Le paysage de collines mouchetées de villages et le trafic maritime dont Reid se souvenait n'existaient pas ici. La forêt étalait sa sombre épaisseur verte ; la solitude emplissait la mer et le ciel d'un calme au milieu duquel le bruit des rames résonnait trop fort. L'air était frais. Un couple de grues, tout là-haut, captaient dans leurs ailes la lumière dorée.

Diorès montra l'île de Cythère à quelques milles de la côte. On aurait d'ailleurs dit un morceau du continent.

— Il nous reste encore deux jours pour arriver au Pirée, peut-être moins, annonça-t-il. Mais nous allons passer la nuit ici, histoire de faire une offrande aux dieux pour les remercier d'avoir veillé sur notre voyage, de nous dégourdir un peu les jambes et de dormir là où nous trouverons de la place.

La plage, située dans une petite baie, révélait les signes d'une récente présence humaine : des pierres noircies par le feu, des morceaux de corde et autres résidus inoffensifs, une tombe en pierre ayant la forme d'une ruche d'abeilles, juste en face d'un dieu grossièrement sculpté dans le bois et dont la caractéristique la plus évidente était le phallus, une sorte de piste sinueuse qui disparaissait dans la forêt vers ce que Diorès disait être une source. Mais, ce soir, le

bateau avait l'endroit pour lui tout seul. Les marins accostèrent, mirent l'ancre et tirèrent une amarre sur le rivage.

Uldin commença à s'agiter d'un seul coup.

— Cet endroit est hanté ! rugit-il en tirant son sabre et en jetant autour de lui des regards furieux. La terre tremble.

— Ça va s'arrêter, fit Oleg en souriant. Voilà justement un bon remède pour ça.

Sans attendre, il rejoignit les hommes du bateau qui, pour se détendre, étaient en train de se livrer à des concours de course, de lutte ou de saut en poussant force cris de guerre. Diorès les laissa tranquilles pendant une demi-heure, après quoi il les appela pour préparer un camp, ramasser du bois et faire un feu.

Erissa s'était approchée de la tombe. Gardant la cape autour de la taille, elle retira sa tunique ; ainsi nue, elle s'agenouilla, serrant bien son amulette, et pencha la tête dans une attitude de prière.

Diorès avait l'air mal à l'aise.

— J'aurais préféré l'en empêcher, murmura-t-il à l'attention de Reid. Je l'aurais fait si je m'en étais aperçu à temps.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle invoque un oracle, je suppose. Je voulais le faire moi aussi. On dit que c'est un homme incroyablement puissant celui qui est enterré ici. Maintenant je ne peux pas : ça pourrait ne pas lui plaire deux fois dans la même soirée. Et je lui aurais dédié une partie du sacrifice aussi. — Diorès commença à tripoter sa barbe en fronçant les sourcils. — Je me demande quel vœu elle peut bien faire à la place. Ce n'est pas une femme crétoise comme les autres, ami Duncan ; ni même une sœur ordinaire de la danse du taureau. Il y a quelque chose de très particulier chez elle. Je l'évitais si j'étais vous.

Erissa remit sa tunique en place et s'écarta. Elle semblait avoir retrouvé un peu de son calme intérieur. Reid n'osait pas lui adresser la parole. Il découvrait à quel point son monde pouvait lui être étranger.

La nuit était tombée avant que le feu de camp soit prêt à rôtir les moutons qui avaient été amenés d'Égypte pour la circonstance. Le sacrifice fut bref mais impressionnant : les hommes, alignés entre la lumière flamboyante et l'ombre vacillante, levèrent leur arme en salut à Hermès le Voyageur ; Diorès récita une invocation avant d'égorger les deux bêtes et de jeter leurs cuisses dans le feu ; un cri, *Xareis ! Xareis ! Xareis !* s'éleva avec la fumée vers les étoiles au milieu du bruit des épées frappées contre les casques et les boucliers d'airain.

Oleg fit un signe de croix. Uldin s'entailla le pouce et en pressa le sang dans les flammes. Reid ne pouvait pas voir le visage d'Erissa.

Elle partagea le repas qui suivit. Ce fut un repas détendu où le vin

circula librement. Après, un guerrier prit sa lyre et chanta tandis que ses camarades mimaient une danse sur le sable.

Lorsqu'ils se furent rassis, Uldin se leva et proposa à son tour de chanter une chanson.

— Ensuite, ce sera à moi, dit Oleg. C'est la chanson d'un vagabond qui est loin de sa maison, de ceux qu'il aime, de sa mère Novgorod.

Il s'essuya les yeux et émit un hoquet.

— La mienne est une chanson de la steppe, expliqua Uldin. Elle parle de cette terre si verte où les coquelicots sont rouges comme le sang au printemps et où les jeunes poulains rêvent à ce jour où ils pourront galoper sans relâche jusqu'aux racines de l'arc-en-ciel...

Il avait levé la tête tout en parlant. Il prononçait les mots dans sa langue, mais la mélodie ainsi que le ton de sa voix étaient étonnamment doux.

Reid s'était mis un peu à l'écart pour mieux observer. Tout à coup, il sentit qu'on le tirait par la manche. Il se retourna et distingua la silhouette un peu brouillée d'Erissa. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il se leva aussi calmement que possible et se glissa derrière elle sur le sentier.

Il faisait noir sous les quelques arbres. Ils avançaient à tâtons en se tenant la main. Au bout de quelques minutes d'ascension de la colline, ils se retrouvèrent dans un endroit découvert.

Entouré sur trois côtés par la forêt, il y avait un pré qui descendait vers le rivage. La lune était haute dans le ciel. Reid l'avait souvent admirée en mer avant de se coucher, mais jamais il ne l'avait vue briller comme ici, au-dessus de cette mer de la déesse d'Erissa ; une mer si tranquille que les étoiles et une planète blanche se reflétaient dans sa nuit. L'herbe et la pierre aussi étaient constellées, mais de gouttes de rosée. L'air était plus chaud ici que sur la plage, comme si les bois exhalaient le jour qu'ils avaient accumulé ; il était imprégné d'odeurs d'humus, de feuilles et d'autres parfums plus piquants. Une chouette hululait doucement. La source ruisselait entre des pierres couvertes de mousse.

Erissa soupira.

— J'espérais trouver cet endroit, dit-elle à voix basse. Un endroit qui doit être sanctifié par Sa proximité, et où nous pouvons parler.

C'était bien ce qu'il avait redouté. Mais, à présent que le moment était venu, il constatait son sens du destin, ni triste ni heureux, cette espèce de puissante résignation comme il n'avait jamais pensé qu'il pouvait en exister.

Elle étendit la cape par terre, et ils s'assirent, le visage tourné vers la mer. Les doigts de la jeune femme caressèrent la joue de Reid. Sous

la clarté lunaire, il vit comme son sourire était tendre.

— Tu te rapproches chaque jour du Duncan que j'ai connu, murmura-t-elle.

— Dis-moi ce qui s'est passé, demanda-t-il calmement.

Elle secoua la tête :

— Je ne suis pas sûre. Je garde très peu de souvenirs de la fin, seulement des fragments, des brumes qui s'estompent... Ici une main qui me soutient, là un mot que l'on prononce... Et la sorcière, la sorcière qui m'a fait dormir et oublier... — Elle soupira de nouveau. — Peut-être un bienfait finalement, si j'en juge par les choses horribles qui me restent. J'ai souvent souhaité que le même voile soit tiré sur ce qui est arrivé après.

Elle lui prit la main et la serra très fort :

— Dans notre bateau, nous pensions — Dagonas et moi — faire route vers les îles de l'est et trouver refuge dans l'une des colonies de Keft. Mais nous ne pouvions voir ni le soleil ni le ciel avec ces nuages traversés d'éclairs, cette pluie de cendres ; et la mer était déchirée, rendue folle par la blessure qui lui avait été faite ; et alors un vent s'est levé subitement, nous prenant par surprise. Nous pouvions à peine nous maintenir à flot. Quand il s'est enfin apaisé quelque peu, nous avons aperçu un bateau. Mais c'était des Troyens qui étaient à bord, et ils s'en retournaient chez eux parce que l'obscurité subite les avait dissuadés de poursuivre le voyage qu'ils avaient entrepris. Ils nous ont faits prisonniers ; et une fois arrivés là-bas, nous avons été réduits en esclavage.

Elle reprit sa respiration. Peu importe ce que signifiait pour elle la vue de la Crète ou la tombe du héros, en bas, c'étaient des blessures profondes qu'elle était en train de rouvrir. Le calme de Reid était ébranlé lui aussi. D'un geste machinal, il sortit sa pipe et son tabac.

Pour Erissa, cette petite diversion pouvait être un effet de la gentille espièglerie du jeune fils de la Déesse, comme elle le suggéra avec un petit rire mal assuré. Quand il lui eut expliqué ce qu'il faisait, elle put reprendre plus tranquillement son récit, tandis que lui se réconfortait avec la douce morsure de la fumée, ses doigts enlaçant ceux de la jeune femme.

— Celui qui m'avait acheté s'appelait Mydon. Il était de sang achéen. Savais-tu qu'ils avaient aussi réussi à pénétrer en Troade par l'argent et par la force ? Mais ce Mydon n'était pas le pire des maîtres finalement. Dagonas était là aussi : il était parvenu à gagner la sympathie de Mydon pour se faire emmener avec moi, et il avait été engagé comme scribe chez lui. Ainsi, nous nous sommes retrouvés dans la même maison. Je me souviens, Duncan, comment tu m'as

confiée à Dagonas quand nous nous sommes séparés. Et tu prétends encore ne pas être un dieu ?

« Quand Deucalion, ton fils, est né – je sais par le sang qui coule dans mes veines que ce ne peut être que ton fils – je lui ai donné ce nom parce qu’il ressemblait au tien et parce que j’ai juré que lui aussi deviendrait le père des nations... Je ne pouvais pas le laisser être élevé comme un esclave. J’ai attendu une deuxième année le moment favorable, observant, faisant des projets, préparant l’avenir. Dagonas a fait preuve de patience lui aussi, après que je lui eus montré qu’il devait y avoir la marque du destin dans tout cela. Quand finalement nous nous sommes enfuis, Deucalion dans mes bras, j’ai eu l’intention un moment de laisser à Mydon sa fille étranglée de mes propres mains en guise de cadeau d’adieu. Mais elle était si petite dans son lit, je n’ai pas pu. J’espère qu’il lui a permis de connaître quelque bonheur.

« Nous avons pris le bateau que nous avions caché et où nous avions déjà mis des vivres, et nous nous sommes embarqués. Notre but était de rejoindre le Dodécanèse keftiu au sud. Mais, une fois encore, le vent nous a joué un mauvais tour en nous entraînant vers le nord et en nous faisant nous échouer sur les rivages de la Thrace. Là, nous avons trouvé refuge chez la population sauvage d’une contrée et nous y sommes restés plusieurs années. Au début, nous avons été bien accueillis parce que nous faisions cadeau de choses que nous avions volées à Troie. Plus tard, Dagonas est devenu un homme important parce qu’il est intelligent et connaît beaucoup d’arts keftius. De mon côté, bien qu’étant une sœur converse sur Atlantide, pas une prêtresse, je leur ai enseigné des choses sur le culte de la Déesse et d’Astérion qui leur ont plu. En échange, ils m’ont introduite dans leur cercle de sorcières. Là, en plus de la magie, j’ai appris des méthodes pour guérir inconnues en Grèce ou sur les îles – par les herbes, les traitements, l’imposition du Sommeil – et cela m’a donné une certaine importance là où je vis. Ainsi, ce n’était pas un dieu malveillant qui nous avait emmenés jusqu’en Thrace. Ce devait être la destinée que tu avais voulue pour moi.

« Finalement, ayant amassé un peu d’argent, nous avons pu payer un marchand de Rhodes pour qu’il nous emmène. Dans son pays, nous avons retrouvé des parents éloignés que j’avais et qui nous ont aidés à recommencer notre vie. À la fin, notre situation était bonne.

« Mais je ne suis plus la jeune fille que tu as aimée, Duncan.

Un silence tomba. L’eau de la source chantait ; la chouette passa sous la lune en faisant battre lentement des ailes de fantôme. Reid serra en même temps sa pipe tiède et la main d’Erissa.

— Et moi, je ne suis plus le dieu dont tu gardes le souvenir, dit-il finalement. Je ne l’ai jamais été.

— Peut-être un dieu s'est-il servi de toi et s'en est allé depuis. Tu n'en es pas moins cher à mon cœur.

Il posa sa pipe et se retourna pour la regarder. Quels yeux lumineux elle avait !

— Tu dois essayer de comprendre, dit-il gravement. Nous sommes tous retournés dans le passé. Toi aussi. En ce moment, je suis sûr, la jeune fille que tu as été est vivante sur une Atlantide qui n'a pas encore sombré.

— Qui ne sombrera *pas*, fit-elle d'une voix qui sonnait presque. C'est pour cela que nous avons été envoyés ici, Duncan : pour que, avertis de ce qui va se passer, nous puissions sauver notre peuple.

Il ne trouvait quoi répondre.

Le ton de la jeune femme se radoucit !

— Mais comme je t'ai attendu ! Combien de fois j'ai rêvé ! Suis-je trop vieille maintenant, mon amour ?

Ce fut comme si quelqu'un d'autre répondait :

— Non, tu ne seras jamais vieille.

Il songea lui-même : « Oui, oh ! mon Dieu, un acte de générosité si ce ne doit être que cela. Mais non, allons donc ! Tu as déjà eu quelques aventures que tu n'as pas éprouvé le besoin de raconter à Pam, et puis Pam ne sera pas née avant trois ou quatre mille ans, tandis qu'Erissa est ici et si belle. » Mais ce n'était pas lui qui pensait après tout : c'était l'étranger, le banni d'un futur irréel. Le vrai lui était celui qui venait de parler à voix haute.

Pleurant et riant à la fois, Erissa l'attira contre elle.

CHAPITRE IX

Égée, roi des Athéniens, avait été autrefois un homme d'une grande force physique. Avec l'âge, ses cheveux et sa barbe avaient blanchi, ses muscles s'étaient avachis, ses yeux légèrement voilés, et ses doigts étaient maintenant perclus de rhumatismes.

Mais il siégeait encore sur son trône avec une grande dignité ; et, lorsqu'il eut dans les mains les deux demi-sphères du *mentatôr*, il ne montra aucune crainte.

L'esclave qui avait appris le keftiu grâce à l'appareil était vauté sur le sol d'argile jonché de nattes de jonc. Il ne pouvait pas parler sa nouvelle langue très distinctement car sa bouche avait été déformée par un coup de lance lorsqu'il avait voulu se défendre. Les guerriers – les gardes d'Égée et quelques visiteurs de passage, soit une cinquantaine en tout – se tenaient bien campés sur leurs jambes ; mais plus d'un roulait des yeux ronds en ayant du mal à avaler sa salive. Domestiques et femmes se faisaient tout petits contre les murs. Les chiens énormes flairaient la peur et grognaient.

— C'est un cadeau grandiose, dit le roi.

— Nous espérons qu'il vous rendra grand service, seigneur, répondit Reid.

— Certainement. Mais le pouvoir qu'il recèle est bien plus de choses encore : un gardien, un augure. Que ces casques soient conservés dans le sanctuaire de Python. Dans dix jours à compter d'aujourd'hui, que l'on célèbre un sacrifice de consécration suivi de trois jours de réjouissances et de jeux. Quant à ces quatre étrangers qui ont apporté le présent, que chacun sache qu'ils sont mes hôtes royaux. Qu'il leur soit donné des appartements convenables, des vêtements, des femmes avenantes et tout ce qu'ils pourront désirer. Que tous leur témoignent le respect.

Égée se pencha en avant, au-dessus de la peau de lion qui recouvrait son trône de marbre. Regardant mieux les nouveaux arrivants, il ajouta avec un peu moins de solennité :

— Vous devez être fatigués. Ne voulez-vous pas que l'on vous montre vos appartements pour que vous puissiez vous laver, vous

rafraîchir et vous reposer ? Ce soir nous dînerons avec vous et entendrons votre histoire en entier.

Son fils Thésée, qui occupait un siège un peu plus bas à sa droite, hocha la tête.

— Qu'il en soit ainsi, se contenta-t-il de dire.

Autrement, le visage du prince demeurerait impassible, une expression de méfiance dans le regard.

Reid et ses compagnons furent confiés à un esclave chambellan. Tandis qu'on les emmenait vers leurs appartements, Reid eut l'occasion d'étudier plus attentivement l'endroit où ils étaient. Athènes, plus petite, plus pauvre, plus éloignée de la civilisation, ne pouvait pas s'enorgueillir de l'architecture de pierre d'une Mycènes ou d'une Tirynthe. Le palais royal, sur les hauteurs de l'Acropole, était en bois. Mais la charpente en était constituée de madriers énormes en cette époque qui précédait le déboisement de la Grèce. Des colonnes massives soutenaient les poutres et les chevrons sur une longueur qui atteignait facilement trente mètres. Les fenêtres, dont les volets étaient actuellement ouverts, laissaient entrer la lumière du jour par un système de claire-voie ; il en était de même de la cheminée dans le toit à bardeaux. Mais c'était sinistre à l'intérieur : les boucliers et les armes accrochés derrière les sièges retenaient déjà la faible lumière des lampes de pierre. Pourtant, des fourrures, des tapisseries, des vases en or et en argent redonnaient à l'ensemble un éclat un peu sauvage.

Trois ailes de bâtiment partaient de la salle principale. L'une renfermait tout ce qui concernait le service et les chambres des domestiques, une autre était réservée à la famille royale et à la suite permanente dont les membres étaient nés libres, la troisième étant pour les hôtes. Les pièces, qui donnaient sur un couloir, étaient des espèces d'alcôves dont l'accès était simplement fermé par des tentures. Toutefois ces tentures étaient épaisses et portaient des motifs somptueux ; les murs de plâtre étaient ornés de tapisseries ; les lits croulaient sous les peaux de mouton et les fourrures par-dessus la paille ; à côté de vases étaient disposées des jarres généreusement remplies de vin ou d'eau et, dans chaque pièce, une jeune fille attendait timidement de pouvoir offrir ses services.

Oleg tapa dans ses mains en gloussant :

— Ho, ho ! j'aime cet endroit !

— Si nous ne retournons jamais chez nous, convint Uldin, il existe sûrement un sort pire que de devenir Égéen.

Le chambellan indiqua la chambre d'Erisa.

— Euh... elle et moi sommes ensemble, dit Reid. Une seule servante sera amplement suffisante.

L'autre lui adressa un drôle de regard :

— Vous en avez une pour chacun : c'est ainsi que cela a été ordonné. Elles peuvent partager l'autre chambre. Nous n'avons pas beaucoup d'hôtes en ce moment, entre la moisson d'un côté et le temps favorable en mer de l'autre.

C'était un Illyrien au crâne chauve qui avait l'allure éveillée d'un vieux serviteur. Non, pensa Reid brusquement, ce n'est qu'un esclave : il se comporte comme un condamné qui serait devenu à la longue un loyal serviteur en prison.

Les jeunes filles dirent qu'elles allaient chercher les vêtements promis. Que souhaitent manger le noble seigneur et la noble dame ? Désirent-ils être conduits au bain et ensuite frottés et massés avec de l'huile d'olive par leurs humbles servantes ?

— Plus tard, dit Erissa. Lorsqu'il faudra nous préparer pour le banquet du roi... et de la reine.

Elle avait ajouté cette précision car les femmes achéennes ne prenaient pas automatiquement leurs repas avec les hommes.

— Nous voudrions d'abord nous reposer.

Quand elle se retrouva seule avec Reid, elle l'enlaça, sa joue contre son épaule, et murmura d'une voix triste :

— Que pouvons-nous faire ?

— Je ne sais pas, répondit-il, respirant le chaud parfum de ses cheveux. Jusque-là nous n'avons pas eu tellement le choix, n'est-ce pas ? Nous pouvons finir nos jours ici. Comme disent nos deux amis, il y a des destins pires que celui-là.

L'étreinte d'Erissa se resserra, et il sentit ses ongles s'enfoncer dans la chair de son dos.

— Tu ne peux pas penser une chose pareille, dit-elle. Ce sont les gens qui ont brûlé... qui brûleront Cnossos et mettront fin à la paix de Minos pour pouvoir être libres de piller !

Il ne répondit pas tout de suite car il était en train de songer : C'est ainsi qu'elle voit les choses. Moi, je ne sais pas. Ces Achéens sont peut-être brutaux, mais ne sont-ils pas ouverts et directs dans leur comportement ? Et ces victimes humaines offertes au Minotaure, qu'en est-il exactement ?

Puis il parla à voix haute :

— Bon, s'il ne s'agit que de cela, je peux m'arranger pour que tu regagnes le territoire keftiu.

Elle se dégagea brusquement :

— Sans toi ?

Le ton de sa voix avait changé. Elle capta son regard et le retint :

— Non, Duncan. Tu viendras avec moi sur Atlantide, et tu m'aimeras, et à Cnossos tu engendreras ton fils. Ensuite...

— Chtttt !

Affolé, il lui plaqua la main contre la bouche. Diorès, au moins, était capable d'avoir envoyé des espions pour surveiller les mystérieux visiteurs du roi, surtout quand l'un d'eux était un Crétois de rang élevé. Et la tenture de la porte ne retenait pas les paroles. Reid regrettait un peu tard de ne pas pouvoir utiliser le *mentatôr* de façon à parler un langage inconnu ici. Le mongol ou le russe ancien auraient fait l'affaire.

Mais, dans le désert, ils avaient été trop distraits pour prévoir un besoin de ce genre ; et peut-être Diorès aurait-il interdit toute magie sur son bateau ; oui, sans aucun doute, ne serait-ce que pour empêcher ceux dont il se méfiait de bénéficier de cet avantage.

— Ce sont des sujets trop, euh... sacrés pour en parler ici, dit-il. Nous choisirons un endroit tranquille plus tard.

Erissa hocha la tête :

— Oui, je comprends. Ce sera bientôt. – Ses lèvres étaient crispées et ses cils battaient fortement. – Trop tôt. Quel que soit le temps que mettra notre destin à nous emporter, ce sera trop tôt. – Elle l'entraîna vers le lit. – Tu n'es pas trop fatigué, n'est-ce pas ? Si nous voulons profiter de ce moment que nous avons à nous...

L'esclave qui leur apporta le petit déjeuner le lendemain matin – des restes du bœuf rôti de la veille – leur annonça :

— Le prince Thésée sollicite le plaisir de la compagnie de mon seigneur. Ma maîtresse est invitée à passer la journée avec la reine et ses suivantes.

Elle avait un accent, mais de quelle origine pouvait-elle être ?

Erissa regarda Reid d'un air déçu. Les perspectives de la journée n'étaient guère engageantes pour elle, même si les suivantes en question étaient de nobles familles et venaient apprendre le métier de femme au foyer en tant que suivantes de la femme d'Égée. (Celle-ci était sa quatrième femme, et elle lui survivrait probablement car il était trop vieux maintenant pour la porter en terre après lui avoir fait une douzaine d'enfants, en commençant quand elle avait quinze ans.) Reid l'engagea d'un signe à accepter. Pourquoi faire un affront inutile à des hôtes susceptibles ?

La tunique, la cape, les sandales et le bonnet phrygien dont il s'habilla étaient des présents provenant de la garde-robe de Thésée. Aussi grands que fussent les Achéens, peu atteignaient le mètre

quatre-vingt qui était courant dans la société bien nourrie de Reid. Le prince dépassait pourtant l'Américain de quelques centimètres. L'étonnement de ce dernier cessa quand il cerna une explication possible de ce fait : les beaux romans de Mary Renault décrivaient en effet Thésée comme quelqu'un de petit. En réalité, elle avait fait – ou plutôt elle ferait – une interprétation logique de la légende. Mais quelle part de la légende reflétait vraiment la vérité ? Par conséquent, cet Égée et ce Thésée-ci avaient-ils quelque ressemblance avec le père et le fils présentés traditionnellement ?

Ils devaient bien en avoir pourtant, songea Reid résigné. Leur nom était associé à la chute de Cnossos et à la conquête de la Crète. Et Cnossos tombera *nécessairement*. Et la Crète sera *nécessairement* envahie dans un avenir très proche, lorsqu'Atlantide sombrera.

Le glaive de bronze qu'il accrocha à sa ceinture appartenait à Égée : la lame avait la traditionnelle forme de feuille, et il était bien proportionné. Charmant instrument de mort ! En tout cas, Reid ne pouvait pas taxer ses deux hôtes royaux de mesquinerie.

Il retrouva Thésée qui attendait dans la grande salle. Mis à part les esclaves qui étaient en train de la nettoyer, celle-ci donnait une affreuse impression de vide et de silence après les réjouissances de la veille (illuminées par les torches et l'âtre central et remplies du tumulte des chants, des danses, des lyres et des tambours, des cris et des discussions qui se mêlaient à la fumée ; avec les chiens qui attrapaient les os qu'on leur lançait, les domestiques qui s'empressaient pour ne jamais laisser une coupe de vin vide ; et, au milieu de toute cette agitation, Thésée qui restait impassible, interrogeant calmement les étrangers).

— Réjouissons-nous, seigneur, fit Reid en guise de salut.

— Réjouissons-nous, répéta le prince en tendant un bras musclé. J'ai pensé que vous aimeriez que nous vous fassions visiter notre contrée.

— Vous êtes très aimable, seigneur. Et... mes amis ?

— Le capitaine Diorès emmène les guerriers Uldin et Oleg visiter sa propriété. Il leur a promis des chevaux, et ils ont promis en échange de lui montrer comment on se sert de cette selle avec ses « étriers » qu'Uldin a apportée.

Comme ça, il pourra plus facilement leur tirer les vers du nez et essayer de les séparer d'Erissa et de moi, se dit Reid. Les étriers n'ont pas été inventés avant des millénaires en principe : j'ai lu ça quelque part ; ce sont eux qui ont rendu la cavalerie possible.

Et si les deux autres tombent dans le panneau, que se passera-t-il ?

Le cours des choses peut-il être modifié ? La Thalassocratie d'Erissa

doit-elle nécessairement disparaître ? Dois-je vraiment la quitter pour consommer cet étrange inceste avec elle-même plus jeune ?

Dans le cas contraire... l'avenir prendra-t-il une forme différente de ce que j'ai connu ? Pamela naîtra-t-elle jamais ? Et moi ?

Il essaya d'évoquer le souvenir de sa femme et se rendit compte que c'était plus difficile que les premiers temps ayant suivi leur séparation accidentelle.

— Venez, fit Thésée.

Et il l'entraîna dehors. Sa carrure était en proportion avec sa taille, mais il avait une démarche très souple. Sa peau presque blonde, ses cheveux et sa barbe couleur fauve, son nez légèrement arrondi au bout, ses lèvres bien soulignées, tout cela était beau chez lui. Ses yeux en particulier étaient remarquables : assez écartés et d'une belle teinte ambrée ; des yeux de lion. Pour la circonstance il avait troqué son costume d'apparat somptueusement brodé contre un simple vêtement de laine. Cependant il avait gardé son bandeau doré autour de la tête, sa broche en or au cou et son bracelet, également en or, au poignet.

Bien que le vent fût assez vif dehors, ce n'était pas encore la bise d'automne, et les nuages qu'il entraînait étaient blancs. L'ombre de ces nuages planait sur un paysage immense : des montagnes au nord et au nord-ouest, le golfe de Salonique au sud et à l'ouest. Au bout de cette étendue, sur un fond de moutonnement bleu vert, Reid distingua une espèce d'agglomération qu'il identifia bientôt comme étant des hangars à bateaux avec, tout autour, des bateaux échoués : c'était le Pirée. Une route en terre battue y menait, dessinant un long sillon à travers des chaumes et des oliveraies. Toute la plaine d'Attique était elle aussi semée de cultures. Reid remarqua au loin deux grosses maisons avec leurs dépendances qui devaient appartenir à des personnes très riches, et plusieurs autres petites fermes beaucoup plus modestes. Des bosquets de chênes ou de peupliers les entouraient généralement. Les montagnes étaient abondamment boisées. Ce n'était pas la Grèce qu'il connaissait.

Il nota comme le ciel était peuplé d'une infinité d'oiseaux divers qu'il lui était difficile de tous identifier : colombes, canards, hérons, éperviers, cygnes, corbeaux. Ainsi cette génération du passé n'avait pas détruit la nature. Devant lui, des moineaux sautillaient au milieu de la cour. En dehors des chiens, il n'y avait pas les animaux que l'on voit généralement dans les fermes : porcs, ânes, moutons, chèvres, poules, oies. Les ouvriers qui travaillaient là s'affairaient dans l'enceinte des bâtiments qui délimitaient la propriété. Une maison de cette importance nécessitait énormément de main-d'œuvre pour l'entretien, la cuisine, la meunerie, la brasserie, le filage, le tissage, tous ces travaux sans cesse recommencés. La plus grosse partie du

personnel était des femmes, et la plupart avaient leurs enfants qui traînaient dans leurs jambes : la prochaine génération d'esclaves. Toutefois, plusieurs métiers étaient accomplis par des hommes. C'est ainsi que, à la faveur d'une porte d'appentis ouverte, Reid put entrevoir en pleine activité une forge, une corderie, une tannerie, un tour de potier et un atelier de charpentier.

— Est-ce que ce sont tous des esclaves, seigneur ? demanda-t-il.

— Pas tous, répondit Thésée. En particulier, il n'est pas recommandé de garder trop d'hommes ici. Nous les louons ; ce sont pour la plupart des Athéniens, ou quelques étrangers habiles de leurs mains. — Il sourit, de ce sourire qui avait l'air de ne pas aller plus loin que ses dents. — On les encourage à faire des enfants aux femmes esclaves qui vivent ici. Ainsi, tout le monde est heureux.

Sauf peut-être les malheureuses femmes en question, pensa Reid, surtout lorsque leurs enfants sont vendus à l'extérieur.

Thésée fronça les sourcils :

— Nous sommes obligés d'avoir un scribe crétois à demeure. Nous n'en avons pas besoin, car nous avons des hommes qui savent écrire, et je dirai même plus : des hommes dont les ancêtres ont appris aux Crétois à écrire ! Mais c'est Minos qui l'exige.

Selon Reid, c'était pour garder trace de tout ce qui entraît et sortait, en partie aux fins d'asseoir son tribut, et en partie aussi pour être tenu au courant de ce que les Athéniens prépareraient éventuellement. Mais, à propos, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Achéens qui savaient lire avant les Minoens ? Ça ne tient pas debout !

Thésée s'interrompit dans sa récrimination avant de risquer d'en dire trop et proposa :

— J'ai pensé que nous pourrions aller jusqu'à ma propre ferme maintenant. Vous pourrez voir pas mal de choses en chemin, et c'est une occasion pour moi de vérifier si l'on a bien commencé à battre et engranger le blé.

— Avec grand plaisir, seigneur.

L'étable était le seul bâtiment en pierre, sans aucun doute parce que les chevaux étaient chose trop précieuse et vénérée pour la laisser exposée aux risques d'incendie. Pas aussi gros que leurs homologues du vingtième siècle, ce n'en étaient pas moins des bêtes fougueuses, et ceux de Thésée hennirent et renâclèrent lorsqu'il les caressa.

— Attendez Foudre et Longue Queue au char ordinaire, ordonna-t-il au palefrenier. Non, n'appellez personne, je les conduirai moi-même.

Deux hommes pouvaient tenir debout sur le char, dont l'avant était en bronze et les côtés décorés de bas-reliefs. En temps de guerre, Thésée, tout en armure, serait resté derrière l'adolescent, torse nu, qui

tenait les rênes, lui-même étant libre de ses mouvements pour manier la lance et l'épée contre l'infanterie ennemie. Reid se dit que c'était un art qui ne devait pouvoir s'acquérir qu'en s'y entraînant depuis le plus jeune âge. Quant à lui, il aurait déjà suffisamment à faire pour tenir daplomb dans ce véhicule sans suspension !

Thésée fouetta les chevaux qui s'élancèrent. Les deux roues grinçaient et grondaient. Pourtant, même sans roulements à billes, cela ne représentait pas une charge trop lourde à tirer pour deux chevaux. Alors Reid remarqua l'attelle du harnais qui comprimait la gorge des deux bêtes. Et si Oleg leur faisait un collier ?

Athènes s'agglutinait presque toute vers le sommet de la colline abrupte et rocheuse de l'Acropole. C'était une ville assez importante selon les critères de l'époque ; Reid évaluait à vingt ou trente mille le nombre de ses habitants, encore qu'une population flottante venant de l'arrière-pays et de l'étranger devait probablement gonfler ce chiffre. (Il interrogea bien Thésée à cet égard, mais cela lui valut un regard ironique : en effet, les Achéens gardaient trace de beaucoup de choses, mais il ne leur était jamais venu à l'idée de compter leur population.) Une bonne partie des quartiers habités s'étendait à l'extérieur des murailles de défense, témoignage d'une croissance rapide. Les maisons étaient en brique, avec des toits plats et généralement deux ou trois étages ; elles étaient tassées les unes contre les autres au bord de rues étroites en terre battue et incroyablement tortueuses.

— Place ! Place ! cria Thésée.

Les gens s'écartèrent. Il y avait de tout dans ces rues : des guerriers, des artisans, des marchands, des marins, des taverniers, des boutiquiers, des scribes, des ouvriers, des femmes, simples épouses ou prostituées, des hiérophantes et Dieu sait encore quoi, dont l'agitation et le brouhaha donnaient toute sa vie à la cité. Reid gardait des impressions éparses dans son esprit : cette femme qui tenait d'une main une jarre pleine d'eau sur la tête et, de l'autre, relevait sa robe pour éviter qu'elle ne traîne dans les immondices ; cet âne squelettique croulant sous des fagots de bois et refusant d'avancer malgré les coups de fouet de son propriétaire ; une tente, où un fabricant de sandales, assis, vantait ses produits ; une autre tente, où un marché apparemment compliqué venait juste d'être conclu, le paiement devant être effectué partie en nature partie selon un poids en métal convenu ; un chaudronnier en plein travail, toute son attention concentrée sur ses outils et sa forge ; une taverne ouverte où l'on pouvait entendre un marin ivre raconter des mensonges à n'en plus finir sur les soi-disant périls qu'il avait surmontés ; deux petits garçons nus jouant à ce qui ressemblait de façon frappante à la marelle ; un bourgeois bien portant que ses apprentis protégeaient de

la bousculade ; un homme à la peau sombre, barbu et trapu, avec une espèce de chapeau haut de forme sans bords, qui devait venir d'Asie Mineure. (Non, ici on l'appelait simplement Asie.)

Le char passa ensuite devant cette hauteur où se dressaient plusieurs temples de bois, que l'on devait désigner plus tard sous le nom d'Aréopage. Il franchit par une grande porte la muraille de la cité, muraille dont la pierre grossièrement taillée était loin de valoir les ruines mycéniennes que Reid avait visitées un jour. (A cette occasion, il se demandait combien de temps il faudrait, à partir de l'époque de Pamela, pour que Seattle et Chicago ne soient plus à leur tour qu'un champ de ruines au milieu du silence). Une fois les « faubourgs » passés, les chevaux s'engagèrent sur une route trouée d'ornières où Thésée les laissa prendre le trot.

Reid se cramponnait à la ridelle du char. Il avait la fâcheuse impression que ses genoux allaient se briser net et ses dents se décrocher de sa mâchoire.

Thésée s'en aperçut et freina ses chevaux. Ils renâclèrent en hennissant mais obéirent. Le prince se tourna vers Reid :

— Vous n'avez pas l'habitude des chars, n'est-ce pas ?

— Non, seigneur. Nous... nous déplaçons autrement dans mon pays.

— À cheval ?

— Euh... oui. Et, euh, dans des chariots qui ont des ressorts pour amortir les chocs.

Par la même occasion, Reid fut peu surpris d'apprendre que les Achéens avaient un mot pour désigner un ressort : en fait, il prit conscience qu'il avait lui-même parlé d'« arcs métalliques souples ».

— Hmm, fit Thésée. Ce doit être coûteux. Et est-ce qu'ils ne s'usent pas trop vite ?

— Nous utilisons du fer, seigneur. Le fer est à la fois meilleur marché et plus résistant que le bronze quand on sait comment l'extraire et le travailler. Le minerai existe en quantité bien plus importante que celui du cuivre ou de l'étain.

— Oui, c'est ce que m'a dit Oleg hier quand j'ai étudié son équipement. En connaissez-vous le secret ?

— Malheureusement non, seigneur. Ce n'est pas un secret dans mon pays, mais il se trouve que ce n'est pas mon travail. Je, euh, conçois des maisons.

— Vos compagnons pourraient-ils le savoir, eux ?

— Peut-être.

Reid se dit toutefois que, pour peu qu'on lui donne l'occasion et les

moyens, il pourrait lui-même reconstituer le processus de fabrication de l'acier. Oleg avait probablement déjà dû lui aussi assister à l'opération à son époque et serait sans doute capable de réunir les éléments nécessaires.

Ils restèrent un moment sans parler. À l'allure où ils allaient à présent, il n'était pas trop difficile de conserver son équilibre, malgré encore quelques cahots douloureux. Le vacarme des roues était presque couvert maintenant par le sifflement du vent soufflant dans les peupliers qui bordaient la route. Il piquait le visage comme avec des aiguilles placées et faisait flotter les capes. Un vol de corbeaux l'affrontait dans le ciel. Le soleil faisait paraître leurs ailes étonnamment brillantes, mais bientôt un nuage passa devant, et pendant un moment tout éclat disparu du paysage. De la fumée s'échappait du toit de la maison d'un paysan. Des femmes étaient en train de moissonner avec leur faucille dans un champ. Le vent leur plaquait leur robe devant. Deux hommes suivaient derrière, mettant le blé en gerbes.

Thésée, à moitié tourné vers Reid, tenait les rênes négligemment dans sa main droite.

— Votre histoire est la plus effrayante qu'il m'ait jamais été donné d'entendre, dit-il.

L'Américain grimaça un sourire :

— Pour moi aussi.

— Être ainsi emporté dans un tourbillon à travers le monde, depuis des contrées si éloignées que je n'en ai même jamais entendu parler, et sur le char d'un magicien... croyez-vous vraiment que ce n'est que le pur fruit du hasard ? Qu'il n'y a pas une destinée en vous ?

— Je... je ne crois pas, seigneur.

— Diorès m'a dit que vous aviez aussi fait allusion tous les quatre à un voyage dans le temps, au même titre que dans l'espace. — La voix grave du prince était égale mais implacable, tandis que sa main gauche reposait sur le pommeau de son glaive. — Qu'est-ce que cela signifie ?

Nous y voilà ! se dit Reid en son for intérieur. Bien qu'il se sentît la langue sèche, il énonça assez facilement la réponse qu'il avait soigneusement répétée à l'avance :

— Nous ne sommes pas sûrs non plus, seigneur. Imaginez dans quel état d'ahurissement nous étions et sommes encore. Nous ne savons plus du tout où nous en sommes. N'est-ce pas naturel ? Nos pays n'ont aucun règne ou événement commun qui puisse nous servir de base de calcul. Je me suis demandé si éventuellement le char du sorcier n'aurait pas traversé à la fois les distances et les années. C'était

seulement une interrogation, mais en réalité je ne sais pas.

Il n'avait pas osé opposer un démenti formel. Trop d'indices avaient été laissés au hasard ou risquaient d'être laissés au hasard. Thésée et Diorès n'étaient pas plus ignorants que Reid de la nature du temps ; partout et en tout temps le mystère avait la même dimension. Le concept de chronokinésie pouvait fort bien ne pas être inconcevable pour leur esprit habitué aux oracles, aux prophètes et aux récits sur la prédestination.

Alors pourquoi ne pas leur dire toute la vérité ? À cause d'Erissa.

Le ton de Thésée se durcit :

— Je m'inquiéteraï moins si cette Crétoise ne partageait pas votre lit.

— Seigneur, protesta Reid, elle aussi a été emportée comme nous par un hasard aveugle.

— La rejetterez-vous ensuite ?

— Non. Je ne peux pas. – Il hésita et ajouta en hâte : – Nos souffrances ont créé un lien entre nous. Vous-même, seigneur, n'abandonneriez sûrement pas un compagnon. Et n'êtes-vous pas en paix avec la Crète ?

— D'une certaine façon. Pour le moment du moins.

Il resta un instant immobile, plongé dans une profonde réflexion, puis brusquement :

— Écoutez-moi, mon hôte Duncan. Je ne dis pas cela pour vous offenser, mais l'étranger que vous êtes peut être facilement abusé. Laissez-moi vous dire les choses comme elles sont réellement.

« La réalité est que la Crète est campée à cette extrémité de la mer Méditerranée comme l'araignée au milieu de sa toile, et que les peuples helléniques en ont assez d'être les mouches qui se font prendre et vider de leur sang. Chaque royaume situé sur le littoral doit fléchir le genou, payer le tribut, envoyer des otages, ne pas entretenir plus de bateaux que ne l'autorise Minos ni se lancer dans aucune entreprise qui déplaît à Minos. Nous voulons notre liberté.

— Pardonnez l'étranger que je suis, seigneur, se risqua Reid, mais ce tribut – bois, grain et autres marchandises qui, je suppose, laissent les Crétois libres de faire autre chose que de les produire – ce tribut, donc, n'est-il pas la rançon de votre protection contre la piraterie, et n'est-il pas ainsi un avantage plutôt qu'un inconvénient ?

Thésée lâcha un petit rire méprisant :

— La « piraterie » est ce que Minos dit qu'elle est. Pourquoi nos jeunes hommes ne devraient-ils pas être autorisés à se mettre eux-mêmes à l'épreuve et à gagner leur richesse en s'attaquant à un navire

levantin chargé d'étain ou à une ville hittite ? En fait, tout simplement parce que cela contrarierait les Crétois dans leurs relations commerciales avec ces pays, voilà pourquoi. – Il fit une pause. – Plus important encore peut-être : pourquoi mon père ou moi ne pourrions-nous pas unifier l'Attique ? Pourquoi les autres rois achéens ne réuniraient-ils pas leurs peuples frères à cette occasion ? Cela ne nécessiterait pas de faire beaucoup de guerres. Mais non, Minos empêche tout cela par un véritable réseau de traités destiné à maintenir les « barbares » divisés, donc faibles.

Le mot qu'il avait employé avait la même connotation que, en anglais, « indigènes arriérés ».

— C'est une sorte d'équilibre des forces... hasarda Reid.

— Avec Minos qui tient la balance ! Écoutez : vers le nord et vers l'est, dans les montagnes, voilà où sont les vrais barbares. Ils hantent les marches de nos contrées comme des loups. Si nous autres, Achéens, n'arrivons pas à nous unifier, nous finirons par être envahis et anéantis. À quoi bon alors vouloir « préserver la civilisation » quand les parchemins brûlent avec les cités ?

Thésée marqua un nouveau silence avant de poursuivre :

— La civilisation... Sommes-nous donc arriérés au point de n'être pas capables d'y prendre une part équitable ? Ce sont les Argiens qui ont décidé que l'ancienne écriture que l'on devait aux prêtres était trop compliquée et qui en ont inventé une nouvelle, tellement meilleure que probablement la moitié des scribes de Cnossos aujourd'hui sont Argiens.

Pour Reid, il y avait là la réponse à l'énigme de la fonction linéaire A et de la fonction linéaire B. Pas de conquête par la Grèce d'Homère – pas encore du moins – simplement l'adoption d'une invention étrangère intéressante, comme l'Europe lorsqu'elle a emprunté les chiffres aux Arabes, ou le papier peint aux Chinois, ou le kayak aux Esquimaux. Ou encore lui-même partant à la découverte du Japon. De toute évidence, il y avait un bon nombre d'Achéens qui vivaient à Cnossos, et sans aucun doute dans d'autres villes de Crète. Les scribes spécialistes en fonction linéaire B étaient naturellement choisis parmi eux, et les scribes préféraient naturellement utiliser leur propre langue, à laquelle l'écriture était le mieux adaptée.

Une cinquième colonne en puissance ?

— Non pas que je croie personnellement que ce soit un travail très noble, poursuit Thésée. Graver des signes sur des tablettes d'argile ou griffonner sur du papyrus n'est pas un vrai travail pour un homme.

— Qu'est-ce qui est un travail d'homme, seigneur ?

— Labourer, semer, moissonner, construire des maisons, chasser,

faire la guerre, faire l'amour, faire don aux siens d'une patrie forte et à ses descendants d'un nom respecté. Et pour nous, qui sommes rois, construire et défendre le royaume également.

Un cheval s'emballa, mais Thésée ne mit pas beaucoup de temps à reprendre le contrôle de son attelage. Pourtant, à partir de ce moment-là, il préféra tenir les rênes à deux mains et garder les yeux fixés droit devant lui, poursuivant son discours sur un ton monocorde :

— Laissez-moi vous raconter l'histoire ; ce n'est pas un secret. Il y a environ cinquante ans, les Calédoniens et certains de leurs alliés ont lancé une expédition qui s'est abattue sur le sud de la Crète et au cours de laquelle ils ont pillé un certain nombre de villes, y faisant de tels ravages qu'elles n'ont pas été reconstruites depuis. S'ils avaient pu réussir cette opération, c'était en raison du secret total qui avait entouré leurs préparatifs mais aussi à cause de la faiblesse de trois Minos successifs beaucoup trop intéressés par les plaisirs et qui avaient négligé complètement leur flotte. La Crète s'est bien rattrapée depuis, vous voyez, et ce, en important le bois pour ses bateaux, comme vous l'avez dit, aux dépens des produits de luxe.

« Mais un nouvel amiral a pris le commandement. L'année suivante, il a battu les Calédoniens avec les vaisseaux dont il disposait. Un nouveau Minos est monté sur le trône peu de temps après et a aidé cet amiral Rhéaklès à renforcer la flotte. Ils ont décidé entre eux de faire passer sous leur contrôle tous les Achéens qui avaient des ports et risquaient ainsi de menacer la Thalassocratie. Et ils y sont parvenus en partie par la conquête pure et simple, en partie en nous dressant les uns contre les autres.

« C'est alors que, il y a sept et vingt ans, Égée mon père a tenté de mettre fin à un tel état de sujétion et d'unifier l'Attique. Il s'est révolté. Il a été écrasé. Minos lui a permis de rester une sorte de sous-roi, pour éviter une guerre interminable qui aurait pu s'étendre, mais il lui a imposé des conditions très dures. Ainsi, parmi ces conditions, tous les neuf ans sept jeunes garçons et sept jeunes filles issus de nos plus nobles familles doivent aller à Cnossos pour y vivre en otages jusqu'à ce que les suivants viennent les remplacer.

— Comment ? s'exclama Reid. Ils ne sont pas... offerts en sacrifice au Minotaure ?

Thésée lui lança un regard de côté :

— Mais de quoi parlez-vous ? Le minotaure *est* le sacrifice. Ne voyez-vous pas toute l'astuce du procédé ? Les otages partent d'ici à l'âge où ils sont le plus impressionnables et dociles. Lorsqu'ils reviennent, ce sont des êtres mûrs, prêts à jouer un rôle dans nos plus importants conseils et à assurer la continuation de nos plus puissantes maisons... mais imprégnés à jamais du mode de pensée crétois.

« Heureusement, c'est là que Diorès s'est montré un conseiller avisé. Sans lui, nous aurions été soumis à des conditions pires que celles que nous avons finalement obtenues. À ce moment-là, mon père n'avait pas de fils vivant et ceux de mon oncle étaient parmi les premiers otages choisis, bien entendu. Diorès a supplié mon père de se rendre à Trézène, située à l'extrémité de la péninsule d'Argolide. Le roi de ce pays était un parent et un allié de longue date. Il a accepté le projet que mon père engendre secrètement un héritier avec l'une de ses filles. Cet héritier, c'était moi.

Il ne devait pas être impossible de garder une telle opération confidentielle, se dit Reid, surtout dans ce monde où les communications sont embryonnaires et où les royaumes sont souvent séparés par des étendues sauvages presque infranchissables.

— J'ai été élevé à Trézène, poursuivit Thésée. Cette ville aussi était en principe soumise à la Crète, mais, du fait de sa pauvreté, on n'y voyait rarement un Crétois. Mais nous étions riches en virilité. Avant même que la barbe ne bourgeoine sur mes joues, j'aidais ce pays à se débarrasser de ses brigands et de tous les animaux sauvages qui y rôdaient.

« Diorès me rendait souvent visite. Il y a cinq ans, il m'a ramené à Athènes, et j'ai revendiqué l'héritage ; mes cousins tout acquis à la Crète me l'ont dénié, mais mes partisans avaient gardé leurs glaives disponibles. Ensuite, Minos ne pouvait plus rien faire.

Où ne *voulait* rien faire, corrigea Reid pour lui-même. Est-ce qu'un empire intéressé avant tout par le maintien de la paix le long de ses frontières et de ses routes commerciales se préoccupe beaucoup des querelles dynastiques qui peuvent agiter les peuples qu'il tient sous sa coupe ? Jusqu'au jour où, trop tard, il regrette de ne pas l'avoir fait...

— Quels sont vos projets, seigneur ? jugea-t-il bon de demander.

— Thésée haussa les épaules sous la cape qui flottait au vent :

— Faire ce qui semble le mieux. Je vais vous dire une chose, Duncan : je n'ignore pas ce qui se passe au sein de la Thalassocratie. J'y ai été. Et pas seulement en qualité de visiteur royal à qui l'on prodigue plein de belles paroles ronflantes et à qui l'on montre ce que les courtisans veulent bien montrer. Non, je m'y suis rendu sous différents noms comme marchand ou simple marin. J'ai regardé, écouté, rencontré des gens, appris beaucoup de choses.

De nouveau Thésée se tourna vers Reid en posant sur lui ce regard qui le mettait mal à l'aise :

— Ne vous y trompez pas, je n'ai prononcé aucune parole dangereuse aujourd'hui. Ils savent à Cnossos que nous nous agitions sur le continent. Ils savent aussi que, tant que leurs vaisseaux de

guerre seront plus nombreux que ceux qu'ils permettent aux Achéens d'avoir, ils seront en sécurité. Aussi ne s'inquiètent-ils pas de notre mauvaise humeur. Ils nous jetteront un os de temps en temps parce que nous leur fournissons des produits et un tribut et que nous leur servons de tampon contre les peuplades de la montagne. Je ne vous ai rien dit que le Crétois et son scribe qui habitent au palais n'aient déjà souvent entendu, rien que je n'aie déjà dit au premier ministre de Minos lui-même le jour où j'ai effectué ma visite officielle à Cnossos.

— Je ne vous dénoncerai certainement pas de toute façon, seigneur, fit observer Reid, qui aurait souhaité en l'occurrence faire preuve d'un peu plus de diplomatie.

— Vous représentez un élément nouveau dans le jeu, dit Thésée sur un ton contrarié. Vos pouvoirs, votre savoir, la destinée qui plane certainement au-dessus de vous... qui sait ? Du moins ai-je tenu à vous faire connaître toute la vérité.

La vérité telle que toi, tu la vois, compléta Reid mentalement. Et qui n'est pas celle d'Erisa. Quant à moi, je suis toujours autant dans les ténèbres.

— Je me tourmente au sujet de ce que votre maîtresse crétoise a pu vous raconter, dit Thésée. Ou de l'effet qu'elle a pu faire sur vous par ses artifices. Diorès m'a averti que c'était une étrange créature, plus proche que la plupart de la Mère Souveraine.

— Je... je ne savais pas que... vous adoriez sa déesse, seigneur.

Comme un crépuscule dans le désert, l'écorce que représentait pour Thésée son sens politique tomba, et une terreur primitive l'envahit alors. Il murmura :

— Elle est très puissante et très vieille. Si je pouvais seulement trouver un oracle qui me dise qu'elle n'est rien de plus que la femme de Zeus le Père... Allez, hue ! cria-t-il à l'adresse de ses chevaux en faisant claquer son fouet. Allons à mon domaine !

Et le char reprit de plus belle son allure cahotante.

CHAPITRE X

L'occasion de discuter entre eux quatre seulement se présenta trois jours après, lorsque Diorès ramena Oleg et Uldin à Athènes. Entre temps, cela avait été trois jours de fascination complète pour Reid, un torrent de visions, de sons, d'odeurs, de chants, de récits, la révélation, parfois stupéfiante, de la véritable signification de tel ou tel mythe ou de tel ou tel poème. Et, la nuit, Erissa et lui s'étaient mis tacitement d'accord pour n'introduire dans leurs chuchotements aucune allusion à leur destin. Pour le moment, l'angoisse, le traumatisme culturel, même le mal du pays étaient largement anesthésiés en lui.

Le Russe et le Hun semblaient de leur côté se porter assez bien. Oleg s'excitait sur les occasions qu'il voyait d'apporter des innovations, notamment dans le domaine de la construction navale et de la métallurgie, et ainsi de faire fortune. À sa manière moins communicative, Uldin découvrait des raisons de s'enthousiasmer dans les domaines de sa compétence. L'Attique regorgeait de chevaux fougueux ayant le bon âge pour qu'on leur mette une selle et de jeunes hommes disposés à se soumettre à l'expérimentation de la cavalerie. Selon lui, il suffisait de lui laisser quelques années pour qu'il soit en mesure de mettre sur pied une armée montée à laquelle rien ne pourrait résister lorsqu'elle partirait en conquête.

Les trois hommes s'entretenaient donc de leurs projets dans la grande salle en présence d'Égée, de Thésée et des chefs de la garde. Alors Reid s'éclaircit la gorge :

— Vous supposez que nous ne pourrons jamais retourner dans nos pays, n'est-ce pas ? dit-il.

— Comment le pourrions-nous ? rétorqua Uldin.

— Il faut que nous en discussions. – Reid prit son courage à deux mains et s'adressa à Égée. – Seigneur Roi, nous avons beaucoup de choses à décider entre nous, dont la moindre n'est pas de savoir comment nous allons pouvoir vous témoigner notre gratitude. Il ne sera pas facile d'arriver à un accord, compte tenu des différences qui nous séparent. Je crains que cela ne soit impossible au milieu du bruit et de l'agitation qui régneront dans cette maison. Vous ne verrez aucune offense de notre part, n'est-ce pas, seigneur, si nous partons faire

retraite à l'écart ?

Égée hésita. Thésée fronça les sourcils. Diorès sourit et dit sur un ton avenant :

— Par la foudre de Zeus, non ! Je vais vous dire ce que je vais faire : demain, je ferai préparer un chariot avec des sièges bien confortables, une provision de nourriture et de boisson et un fidèle guerrier pour le conduire où vous voudrez. – Il leva la main pour prévenir toute protestation. Non, je vous en prie, amis, j'insiste. Rien n'est trop bien pour les hôtes de mon navire. Il ne serait pas raisonnable de partir avec une jolie femme et seulement deux d'entre vous capables de manier une épée.

Et voilà ! pensa Reid, contrarié. Ils n'auraient donc jamais l'occasion d'être seuls tous les quatre.

Mais lorsqu'il en parla à Erissa, elle sembla curieusement n'en éprouver aucun dépit.

Le temps de ce début d'automne continuait à être agréable, avec cet air légèrement piquant et ce soleil qui rehaussait les nuances dorées de l'herbe séchée et des feuilles pas encore tout à fait mortes. Le chariot, tiré par une mule, était effectivement très confortable. Le cocher était un jeune homme solidement bâti, du nom de Pénéleos, qui faisait preuve d'une grande courtoisie à l'égard de ses passagers, malgré le regard bleu d'acier qu'il posait sur eux et qui en disait long. Reid était sûr que, en plus de ses muscles, il avait été choisi pour son ouïe particulièrement fine et sa connaissance de la langue keftiue.

— Où allons-nous ? demanda Reid tandis que le char s'ébranlait.

— Il nous faut un endroit tranquille, précisa Erissa avant que Pénéleos ait pu répondre. Un endroit où nous serons vraiment seuls.

— Mmmm... réfléchit le cocher. Le bois de Péribée ? Nous pouvons y être vers midi. Si vous adorez la Déesse, madame, ainsi qu'on me l'a dit, vous saurez certainement ce qu'il faut faire pour que cela ne déplaie pas à la nymphe.

— Oui, merveilleux ! – Erissa se tourna vers Oleg. – Parlez-moi de la ferme de Diorès. De tout ! J'ai été cloîtrée tous ces jours. Je ne critique pas la plus gracieuse des reines bien entendu ; disons que les manières achéennes ne sont pas celles des Crétois.

Reid devina qu'elle avait un plan. Son cœur commença à battre plus vite.

Garder à la conversation un caractère de stricte banalité n'était pas un gros problème. Ils avaient une infinité de souvenirs à échanger, sur leurs pays respectifs aussi bien que sur celui-ci. Mais même s'il en avait été autrement, Reid savait qu'Erissa se serait arrangée pour n'avoir l'air de rien. Sans se montrer aguichante, elle réussit à faire

parler Oleg, Uldin et Pénéléos en leur posant des questions pertinentes et en faisant des commentaires qui provoquaient aussitôt des réponses. (Par exemple : « Si vos bateaux, Oleg, sont tellement plus robustes que les nôtres que les... Scandinaves, vous les appelez ?... peuvent traverser le fleuve Océan, est-ce parce que vous avez du bois plus dur et du fer pour le faire tenir, ou alors quelle est la raison ? ») Puis elle écoutait la réponse en se penchant pour mieux entendre. Il était impossible de ne pas être conscient de ses traits sculpturaux, de ses yeux aux nuances perpétuellement changeantes, de ses lèvres légèrement écartées qui découvraient des dents éclatantes, de sa gorge délicate et de cette façon dont la lumière faisait briller ses cheveux et dont le vent collait sa robe achéenne à sa poitrine et à sa taille.

Elle connaît les hommes, pensa Reid. Comme elle les connaît !

Le bois sacré était un simple bosquet de lauriers entourant un petit pré. Au centre se dressait un énorme bloc de pierre dont la forme, qui rappelait vaguement celle d'un yoni, devait représenter grossièrement la demi-déesse Péribéa. D'un côté s'étendait une oliveraie, de l'autre un champ d'orge, tous deux moissonnés et déserts. En arrière-plan, le mont Hymette rêvait sous le soleil. Les arbres absorbaient le vent dans un bruissement de libellule ; l'herbe desséchée était épaisse et tiède. Ici demeurerait la paix.

Erissa s'agenouilla, dit une prière, coupa une miche de pain en plusieurs parts et en déposa un morceau sur le rocher pour que la nymphe en donne à ses oiseaux. Se relevant, elle dit :

— Nous sommes les bienvenus. Nous pouvons aller chercher notre nourriture et notre vin dans le chariot. Et vous, Pénéléos, n'allez-vous pas enlever ce casque et cette cuirasse ? Nous pourrions voir arriver n'importe qui à des lieues de distance ; et il n'est pas convenable de porter une arme en présence d'une divinité féminine.

— Je lui demande de me pardonner, fit le garde.

En fait, il n'était pas mécontent du tout de pouvoir se débarrasser pour quelque temps de son lourd attirail et se détendre. Ils firent un repas frugal mais dans une atmosphère agréable.

Uldin proposa alors qu'ils parlent de leurs projets.

— Pas encore, répondit Erissa. J'ai une meilleure idée. La nymphe est bien disposée à notre égard. Si nous nous étendons pour dormir un moment, elle nous enverra peut-être un rêve pour nous conseiller.

Pénéléos commença à s'agiter.

— Je n'ai pas sommeil, dit-il. En plus, mon devoir...

— Bien sûr. Pourtant vous avez aussi le devoir de rapporter à votre roi tout ce que vous pouvez sur ces étranges sujets. N'est-ce pas vrai ?

— Euh... s-si.

— Il se peut alors que la nymphe vous accorde plutôt sa faveur à vous, étant donné que ceci est votre pays et non le nôtre. Elle sera sûrement contente si vous lui témoignez le respect qui consiste à lui demander conseil. Allons. — Erissa lui prit la main et le força doucement à se lever. — Ici, sur le côté ensoleillé du rocher. Asseyez-vous et appuyez votre dos : vous sentirez sa chaleur. Et maintenant... — Elle sortit de son corsage un petit miroir en bronze. — Maintenant regardez dans ce symbole de la Déesse, Qui est la Mère des nymphes.

Elle s'agenouilla devant lui. Le regard ahuri de Pénéleos passait alternativement de son visage au petit disque.

— Non, murmura-t-elle. Le miroir seulement, Pénéleos : c'est dedans que tu verras ce qu'Elle veut.

Elle faisait tourner lentement le miroir.

Bon sang ! pensa Reid. Il entraîna Oleg et Uldin à l'écart derrière le gros rocher.

— Qu'est-elle en train de faire ? interrogea le Russe, pas très rassuré.

— Chttt, fit Reid à voix basse. Asseyez-vous et restez tranquille. C'est quelque chose de sacré.

— Quelque chose de païen, j'ai bien peur au contraire.

Oleg se signa, mais lui et le Hun obéirent à Reid.

Le soleil se répandait à travers les feuilles, et la douce senteur de l'herbe sèche montait comme de la fumée à sa rencontre. Des abeilles bourdonnaient au milieu des églantiers. On pouvait entendre Erissa chanter.

Lorsqu'elle apparut au détour du rocher, son visage n'avait plus son air radieux de la matinée. À présent son regard était grave et portait en même temps les signes d'une grande exaltation. La mèche blanche dans ses cheveux faisait un contraste sur le noir, comme une couronne.

Reid se leva.

— Tu as réussi ? interrogea-t-il.

Elle hocha la tête :

— Il ne se réveillera pas avant que je lui en aie donné l'ordre. Après, il croira qu'il a dormi comme nous et qu'il a fait le rêve que je lui aurai raconté. — Elle regarda plus attentivement l'Américain. — J'ignorais que tu savais des choses sur le Sommeil.

— Quel genre de sorcellerie est-ce là ? s'exclama Oleg d'une voix rauque.

De l'hypnotisme, se répondit Reid à lui-même. Sauf qu'elle est beaucoup plus forte que n'importe quel spécialiste dont j'aie entendu

parler à mon époque. Enfin, je suppose que c'est une question de personnalité.

— C'est le Sommeil, reprit Erissa, que j'étends sur les malades quand il peut soulager leurs souffrances et sur ceux dont le sommeil est hanté pour chasser leurs cauchemars. Il ne vient pas toujours quand je le souhaite, mais Pénéleos est un garçon simple et je l'avais déjà mis à l'aise pendant le trajet.

Uldin hocha la tête :

— J'ai déjà regardé des chamans faire ce que vous avez fait, dit-il. N'aie pas peur, Oleg. Mais je ne me serais jamais attendu à rencontrer un chaman femme.

— À présent parlons, fit Erissa.

La dureté de son regard fit douloureusement prendre conscience à Reid qu'elle n'était pas réellement cette naufragée terrorisée, cette exilée désemparée, cette maîtresse ardente et désenchantée qu'il croyait connaître. Cela n'était que des vagues sur une mer profonde. Elle était en fait devenue étrangère à la jeune fille qui se souvenait de lui – cette esclave qui avait gagné sa liberté, cette nomade qui était restée en vie au milieu des sauvages, cette reine d'une maison puissante qu'elle avait elle-même contribué à édifier, cette guérisseuse, sorcière, prêtresse et prophétesse. Il avait soudain l'affreux sentiment que sa déesse en trois personnes venait de prendre possession d'elle en cet endroit même.

— Quel est le châtiment d'Atlantide ? demanda-t-elle.

Reid se versa une coupe de vin pour s'aider à faire passer sa peur.

— Tu ne te souviens pas ? fit-il d'une voix étouffée.

— Pas de la fin. Les mois qui l'ont précédée, ces mois tout à nous deux sur l'île sacrée et à Cnossos, ceux-là comment les oublier ? Mais je ne parlerai pas de ce qui, je le sais déjà, sera pour toi exactement ce que ce fut pour moi. C'est trop sacré.

« Je dirai ceci : j'ai cherché à savoir en quelle année nous nous trouvions et j'ai réuni des éléments tels que le nombre d'années qui se sont écoulées depuis que l'actuel Minos est monté sur le trône ou depuis la guerre entre la Crète et Athènes. À partir de ces éléments, j'ai calculé que nous étions dans la quatre et vingtième année précédant ce jour où j'ai été arrachée à Rhodes pour me retrouver en Égypte. Tu vas bientôt partir, Duncan.

Le visage, d'habitude coloré d'Oleg, avait pâli. Uldin, lui, s'était retranché derrière une impassibilité complète.

Reid avala péniblement le vin aigre. Il ne regardait pas Erissa ; ses yeux trouvèrent refuge sur le mont Hymette au-dessus des arbres.

— Quelle est la dernière chose dont tu te souviennes clairement ?

demanda-t-il.

— Nous, sœurs du rite, sommes allées à Cnossos au printemps. J'ai dansé avec les taureaux. — Son ton froid se radoucit légèrement. — Ensuite tu es venu, et nous... Mais Thésée était déjà là, ainsi que d'autres dont je ne me souviens pas bien. Peut-être étais-je trop heureuse pour y prêter attention. Notre bonheur continue à vivre en moi. — Puis, plus calmement : — il vivra aussi longtemps que je vivrai, et je le ramènerai avec moi à la Déesse.

De nouveau elle redevint la femme pleine de sagesse tenant conseil :

— Nous avons besoin de précisions plus claires sur les derniers événements que mes souvenirs incertains ou les récits que l'on m'en a faits plus tard ne peuvent nous en fournir. Qu'as-tu à dire ?

Reid serra sa coupe entre ses doigts.

— Ton Atlantide, dit-il, n'est-elle pas une île volcanique située à une centaine de kilomètres au nord de la Crète ?

— En effet. Je crois que c'est de la fumée qui s'élevait de la montagne, comme cela arrive souvent, qu'est venu le nom de « Terre de la Colonne ». Atlantide est l'endroit où réside Ariane, qui règne sur les rites et leurs pratiquants dans tout le royaume, exactement comme Minos règne sur le monde temporel.

Ariane ? Ce n'est pas un nom, comme la mythologie devait le laisser entendre, mais un titre : « La Très Sacrée ».

— Je sais qu'Atlantide sombrera sous le feu, la cendre, la tempête et la destruction par la main de l'homme, énonça Erisa.

— Alors tu en sais autant que moi ou presque, fit Reid, qui était bien conscient que cela n'arrangeait rien. Mon époque n'a conservé que des fragments insignifiants de cet événement. Cela s'est passé il y a trop longtemps.

Il avait lu quelques comptes rendus vulgarisés des analyses et des recherches qui avaient commencé sérieusement de son propre temps. Une agglomération d'îles, Théra, et ses voisins encore plus petits appelés groupe de Santorin, n'avaient jamais particulièrement attiré l'attention en dehors du fait qu'elles étaient des vestiges laissés par l'éruption qui avait détruit un jour l'île de Krakatoa. Mais récemment plusieurs savants, Anghelos Galanopoulos à leur tête, avaient commencé à se poser des questions. Si l'on reconstituait l'île unique telle qu'elle était à l'origine, on obtenait quelque chose qui rappelait étrangement la capitale d'Atlantide décrite par Platon ; et l'on savait que les anciennes murailles étaient enterrées sous la lave et les cendres. L'endroit pourrait bien être mieux conservé que Pompéi, pour les parties du moins qui n'avaient pas disparu dans la catastrophe.

Naturellement, Platon pouvait avoir tout simplement enjolivé ses dialogues du *Timée* et du *Critias* d'une fiction. Il situait son continent perdu au milieu de l'océan, mais la superficie qu'il lui donnait d'une part, et l'époque à laquelle il le faisait remonter d'autre part excluaient qu'il s'agisse du même que celui qui avait combattu Athènes. Pourtant il y avait quelque raison de croire qu'il se basait sur une tradition, ce demi-souvenir de l'empire minoen qui apparaissait en pointillé dans la légende classique.

Et si ses données étaient fausses ! Il prétendait tenir l'histoire de Solon, qui lui-même la tenait d'un prêtre égyptien, lequel disait s'être basé sur des documents écrits dans une autre langue plus ancienne. En transposant les chiffres d'égyptien en grec, on obtenait facilement des nombres faux dans un rapport supérieur à cent pour un facteur de dix ; et un laps de temps compté en mois pouvait être converti de façon inexacte en une même quantité d'années.

Platon était logiquement obligé de déplacer son Atlantide au-delà des Colonnes d'Hercule : la Méditerranée n'était pas assez grande pour cela. Mais si l'on enlevait l'arrière-pays manifestement inventé, si l'on réduisait les proportions de la cité d'un degré de grandeur, la configuration générale n'était pas très différente de celle de Santorin. Si l'on transformait les années en mois, la date de la mort d'Atlantide se situait à peu près entre 1500 et 1300 avant J.C.

Et la période présente se situait en 1400 avant J.C. – en rajoutant ou en retranchant quelques décades – période vers laquelle les archéologues faisaient remonter la destruction de Cnossos et la chute de la Thalassocratie.

Reid songea : je ne peux pas lui dire que j'ai trouvé intéressant ce que j'ai lu là-dessus, mais pas assez intéressant toutefois pour me donner l'envie d'y aller ou d'en lire davantage.

— De quoi parlez-vous ? aboya Uldin.

— Nous savons que l'île doit sombrer, lui expliqua Reid. Ce sera même l'événement le plus terrible qui soit jamais survenu dans cette partie du monde. Une montagne explosera, des pierres et une pluie de cendres se déverseront du ciel, les ténèbres s'étendront jusqu'en Égypte. Les vagues qui seront soulevées dans la mer feront couler la flotte crétoise ; et la Crète n'a pas d'autres moyens de défense. Des tremblements de terre éventreront la cité. Les Achéens pourront y entrer librement en conquérants.

Ils réfléchirent à cette prophétie, là, au milieu du calme insolite du sanctuaire. Le vent s'était tu, les abeilles continuaient à butiner. Finalement Oleg, les yeux disparaissant presque sous la broussaille des sourcils, demanda :

— Mais les bateaux achéens ne seront pas coulés eux aussi ?

— Ils sont beaucoup plus loin, hasarda Uldin en guise d'explication.

— Non, intervint Erissa. J'ai entendu des récits au fil des années. Des vaisseaux ont été submergés, rejetés sur le rivage et détruits, et les côtes ont été englouties sous une muraille d'eau tout le long du Péloponnèse et de la côte ouest de l'Asie. Mais pas la flotte athénienne pourtant : elle était en mer et a peu souffert. Thésée s'est vanté vers la fin de sa vie que Poséidon avait combattu pour lui.

Reid hocha la tête : il avait lu des ouvrages sur les raz-de-marée dans les mers d'Extrême-Orient.

— L'eau s'élève sous les bateaux, mais, ce faisant, elle les porte, expliqua-t-il. Une lame de cette ampleur est en fait très amortie en pleine mer. J'imagine que les Crétois étaient dans leurs ports ou près des rivages qu'ils étaient supposés défendre. Surpris par la lame, ils ont été ramenés sur la terre.

— Comme lorsqu'il y a un fort ressac, commenta Oleg en frissonnant.

— En mille fois pire, précisa Reid.

— Quand est-ce que ça doit se produire ? demanda Uldin.

— Au début de l'année prochaine, répondit Erissa.

— Elle veut dire au printemps, expliqua Reid compte tenu que la Russie utilisait un calendrier différent de celui de la jeune femme, et les Huns peut-être aucun.

— Eh bien... fit Oleg après un silence. Eh bien vrai... – Il s'approcha d'elle de son pas pesant et lui tapota l'épaule d'un geste emprunté. – Je suis désolé pour votre peuple. Est-ce qu'il n'y a rien à faire ?

— Qui peut tenir tête aux démons ? fit remarquer Uldin.

Mais Erissa regardait devant elle, sans avoir l'air de faire attention à eux.

— Les Puissances ont été bonnes pour nous, poursuivit le Hun. Ici nous sommes du côté qui l'emportera.

— Non ! cria Erissa.

Ses yeux lançaient des éclairs. Les poings serrés, elle reporta sur les deux hommes un regard brûlant :

— Il n'en sera pas ainsi. Nous pouvons avertir Minos et Ariane. Faire en sorte que les cités de la côte crétoise soient évacuées. Que la flotte gagne la mer. Et... tout faire pour empêcher que ces maudits bateaux athéniens quittent le port. Alors le royaume vivra.

— Qui nous croira ? objecta Reid d'une voix sourde.

— Ce qui est écrit d'avance peut-il être changé ? demanda Oleg presque timidement.

Ses doigts s'agitaient, dessinant des croix dans l'air.

— Est-ce que ça *doit* être changé ? ajouta Uldin avec une expression d'accablement.

— Comment ? fit Reid en sursautant.

— Pourquoi est-ce mal que les Achéens l'emportent ? précisa Uldin. C'est un peuple sain. Et les Puissances leur accordent leur faveur. Qui, s'il n'est pas un fou, voudrait s'y opposer ?

— Pas si vite, intervint de nouveau Oleg de sa voix grave. Vous parlez de ce qui pourrait être dangereux...

Mais, suivant imperturbablement son idée, pareille à la destinée incarnée, Erissa l'interrompit :

— Nous devons essayer. Nous essaierons. Je le sais. – Se tournant vers Reid : – Bientôt tu sauras, toi aussi.

— De toute façon, ajouta l'architecte, Atlantide détient notre seule chance de jamais retourner chez nous.

CHAPITRE XI

La pluie arriva ce soir-là, prélude à la tempête. Elle martelait les murs, ruisselait en sifflant sur les toits, gargouillait par terre entre les pierres. Le vent secouait en mugissant portes et persiennes. À l'intérieur de la grande salle, les braséros d'argile ne parvenaient pas à chasser le froid humide, ni les lampes, les torches et le feu de l'âtre à mettre la nuit en échec. Les ombres qui venaient du plafond déformaient les traits des soldats qui étaient assis sur leurs bancs, tenant entre eux des conversations muettes et jetant des regards embarrassés vers le petit groupe qui se tenait devant le trône.

Égée, recroquevillé dans une peau d'ours, parlait à peine. La parole royale était dispensée par Thésée, dont la silhouette massive le flanquait sur sa droite, et par Diorès, qui se tenait à sa gauche.

Reid et Gathon ne s'étaient jamais réellement entretenus jusque-là ; ils s'étaient d'ailleurs rarement rencontrés, et seulement quand le protocole exigeait que des nouveaux venus de marque soient présentés à la « Voix de Minos ». Mais, dès l'instant où il franchit le seuil de la porte et enleva sa cape trempée, le regard du Crétois capta celui de l'Américain, et ils furent alliés.

— Quelle est donc cette affaire si pressante qu'elle ne pouvait attendre demain matin ? interrogea Gathon après les civilités d'usage.

Il parlait sur un ton très courtois, mais sans aucune déférence particulière, pour bien marquer qu'il représentait un seigneur qui avait autorité sur Égée. À mi-chemin entre le vice-roi et l'ambassadeur, son rôle était d'observer, d'en référer à Cnossos, de s'assurer que les termes et conditions de la vassalité athénienne étaient bien respectés. D'apparence, il était typiquement crétois : traits fins, avec de grands yeux noirs, encore mince bien qu'entre deux âges. Ses cheveux noirs et bouclés étaient coiffés à la chien sur le front ; deux tresses devant les oreilles et deux autres soigneusement coiffées derrière lui tombaient jusqu'à mi-taille. Autant que les pinces à épiler et le rasoir de bronze en forme de faucille de cette époque le permettaient, on pouvait considérer qu'il était bien rasé. Beaucoup plus pour des considérations de temps que de susceptibilités locales éventuelles, il avait renoncé au kilt traditionnel des Crétois pour

revêtir une robe plissée qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Cette robe avait un air égyptien, ce qui n'aurait d'ailleurs pas été surprenant, le Pharaon et Minos entretenant depuis longtemps entre eux des relations étroites.

Thésée se pencha en avant. La lueur des torches faisait un jeu d'ombres sur son visage carré et dans ses yeux de fauve.

— Nos hôtes souhaitaient vous voir le plus tôt possible, déclara-t-il d'une voix dure. Ils nous ont informés d'un oracle.

— Les affaires de la déesse ne peuvent pas attendre, déclara Reid à son tour.

Erissa avait décrit les formules et expliqué que précipiter la démarche la rendait plus convaincante. Il s'inclina devant Gathon :

— Seigneur, vous savez comment nous avons été enlevés à nos diverses contrées respectives. Nous ignorions si c'était le résultat d'un pur hasard de sorcellerie, ou du caprice d'un être malveillant, ou encore d'une volonté divine. Dans ce dernier cas, de quelle divinité s'agit-il et qu'attend-on de nous ?

« Aujourd'hui nous sommes partis à la recherche d'un lieu retiré où nous pourrions parler. Le serviteur du roi qui nous conduisait a suggéré le bois de Péribée. Là, la dame Erissa a fait une oblation selon le rite keftiu de la déesse qu'elle sert. Bientôt un sommeil est tombé sur nous qui a duré des heures, accompagné d'un rêve. À notre réveil, nous nous sommes aperçus que nous avions tous eu le même rêve – oui, même notre guide.

Oleg dansait d'un pied sur l'autre sans cesser de croiser et de décroiser les bras. Il avait vu Erissa imposer la vision à Pénéleos. Uldin avait un petit sourire sarcastique au coin des lèvres, à moins que ce ne fût un effet de la lumière jouant avec les cicatrices de son visage. La pluie, en redoublant dans la cheminée, faisait crachoter le feu de l'âtre.

Gathon se signa. Toutefois son regard, toujours fixé sur Reid, témoignait plutôt d'une vivacité d'intelligence que de ce manque d'assurance par lequel s'exprimaient la souffrance et la fatigue d'Égée. Celui de Thésée étouffait mal sa colère, tandis que celui de Diorès était l'expression d'une vigilance sereine.

— C'est là sûrement l'œuvre d'un être malveillant, fit-il d'une voix neutre. Quel était le rêve ?

— Comme nous l'avons déjà dit aux seigneurs ici présents, commença Reid, une femme est venue, vêtue comme une dame keftiue de noble naissance. Nous n'avons pas vu son visage, ou alors nous ne parvenons pas à nous le rappeler. Dans chaque main elle tenait un serpent qui s'enroulait autour du bras. Elle chuchotait davantage

qu'elle ne parlait vraiment. Voici les paroles qu'elle a prononcées : « Seuls des étrangers venus de contrées lointaines ont le pouvoir de porter ce message qui dit que des maisons fendues en deux seront recollées et que la mer sera transpercée et fertilisée par l'éclair à l'heure où le Taureau épousera la Chouette. Mais malheur à eux s'ils n'entendent pas ! »

Le silence succéda aux paroles de Reid au milieu du bruit de la tempête dehors. À une époque où tout le monde croyait que les dieux et les morts livraient des prophéties aux humains, personne n'était surpris qu'une révélation soit arrivée à ceux-ci qui portaient déjà un destin en eux. Mais ne fallait-il pas en chercher soigneusement la signification ?

Reid et Erisa n'avaient pas osé être plus précis ; les oracles ne l'avaient pas été davantage. Diorès les aurait probablement accusés de mentir si Pénéleos n'avait confirmé leurs dires ; et il devait déjà être assez sceptique.

— Comment interprétez-vous cet oracle, Voix ? demanda Thésée.

— Qu'en pensent ceux à qui il a été livré ? répondit le Minoen.

— Nous croyons qu'il nous a été donné l'ordre d'aller dans votre pays, déclara Reid. En fait – sans vouloir offenser nos hôtes – nous pensons que nous sommes chargés par le destin d'offrir toute l'aide que nous pouvons à celui qui est leur souverain.

— Si les dieux avaient voulu qu'il en soit ainsi, fit observer Thésée, ils auraient sûrement pu envoyer un vaisseau crétois en Égypte pour vous chercher.

— Mais les étrangers ne seraient jamais venus à Athènes alors, fit remarquer à son tour Gathon. Et le message semble dire que le destin leur a confié la mission de... remettre sur pied des maisons détruites... La malveillance a toujours été florissante entre nos deux pays, et le temps n'a guère amélioré cet état de choses. Ces hommes sont venus de si loin que leurs motifs sont moins suspects que ce ne pourrait être le cas autrement. Ainsi sont-ils peut-être les intermédiaires qui permettront que la volonté des dieux s'accomplisse. Si le Taureau de Keft doit épouser la Chouette d'Athènes, si la foudre de Zeus doit fertiliser les eaux de Notre-Dame, cela suggère une alliance. Peut-être un mariage royal entre le Labyrinthe et l'Acropole, d'où naîtra un très grand roi ? Oui, il faut absolument que ces étrangers viennent à Cnossos pour en discuter plus amplement. Immédiatement. La saison n'est pas très avancée, et un bon navire avec un bon équipage peut les y emmener.

Subitement Uldin lança :

— Je ne suis pas de cet avis !

Espèce de crétin ! eut envie de lui crier Reid.

Mais sa colère tomba. Le Hun savait qu'ils bluffaient, qu'ils étaient en train d'essayer d'atteindre une terre dont la chute avait été annoncée. Il avait soutenu avec acharnement dans le petit bois que choisir le camp des perdants – une race de marins en plus ! – était complètement insensé, mais qu'ajouter à cela le blasphème prouvait l'influence du démon. On n'avait finalement réussi qu'à lui faire promettre de garder le silence, après que Reid lui eût expliqué que le contact avec Atlantide était essentiel s'ils voulaient avoir une chance de rentrer chez eux. À présent ses craintes l'avaient certainement convaincu que cette chance ne valait pas le risque.

Oleg le foudroya du regard :

— Pourquoi ça ?

Uldin se redressa :

— Je... eh bien... Voilà, j'ai promis à Diorès d'entreprendre certaines tâches. Les dieux veulent-ils que l'on manque à ses promesses ?

— Savons-nous réellement quelle est leur volonté ? intervint Thésée. L'oracle pouvait vouloir dire strictement l'inverse de ce qu'a exprimé le seigneur Voix.

L'avertissement d'un désastre si, une fois de plus, une union contre nature est scellée.

Ses dents étincelaient sous la barbe.

Gathon tiqua : c'était une allusion à peine voilée à la version peu révérencieuse que donnaient les Achéens de la façon dont le premier Minotaure avait été engendré.

— Mon souverain ne sera guère content, dit-il, s'il apprend qu'un message qui lui est destiné a été retenu, tout comme certaine paire de casques.

On était dans l'impasse. Aucun des deux camps ne voulait céder à l'autre les trois étrangers, leurs éventuels pouvoirs surnaturels et le puissant *mana* qui les guidait sûrement. Mais ni l'un ni l'autre ne voulait non plus de querelle ouverte pour le moment.

Diorès s'avança. Il éleva le bras ; un sourire plissait son visage tanné.

— Seigneurs, dit-il, mes amis. Accepterez-vous de m'entendre ? – Le prince fit un signe de la tête. – Je ne suis qu'un simple patron de bateau et un éleveur de chevaux. Je n'ai pas votre esprit avisé ni votre profond savoir. Pourtant, il se peut qu'un homme intelligent n'arrive nulle part uniquement parce qu'il reste à la barre en essayant d'imaginer ce qu'il y a devant lui, jusqu'au moment où un de ses compagnons de route, bien plus bête que lui, grimpe au mât pour

jeter un coup d'œil. N'est-ce pas exact ?

Il faisait de grands gestes, le visage rayonnant, et sa voix couvrait facilement le bruit de la pluie, du vent et des flammes :

— Bon, eh bien, qu'avons-nous ici ? Nous avons d'un côté le fait que les dieux ne s'opposent pas à ce que ces bonnes gens restent parmi nous, Athéniens, étant donné qu'il ne s'est jusque-là rien passé de mauvais à cause de cela. Exact ? De l'autre côté, nous avons le fait que Minos a lui aussi le droit de les voir – si ce n'est pas dangereux – et nous pensons que les dieux leur ont peut-être donné aujourd'hui leurs ordres de route, en quelque sorte. Nous *pensons*, ai-je bien dit. – Il appuya un doigt contre l'arête de son nez. – Mais en sommes-nous *sûrs* ? Que la mer soit peu profonde, camarades, et le rivage sous le vent, je dis quand même : naviguez lentement et sondez régulièrement... aussi pour l'amour des Keftius, Voix Gathon.

— Que proposez-vous ? demanda le Crétois avec impatience.

— Eh bien je vais vous le dire franchement, comme sait toujours le faire un brave lourdaud qui a son franc-parler. Voyons d'abord ce que pensent ceux qui en savent plus que nous tous ici sur les dieux, et particulièrement les dieux keftius. Je veux parler d'Ariane et de son conseil à Atlantide.

Thésée se redressa d'un seul coup sur son siège, le visage illuminé par un soudain intérêt ; sa respiration s'était également accélérée. Reid se demanda ce qui pouvait faire naître ainsi chez lui un enthousiasme si instantané et si inattendu.

— ... et je veux dire également, poursuivait Diorès, que nous ne devrions pas les envoyer là-bas tous les quatre, surtout quand la saison des tempêtes est imminente. Pourquoi ne pas en envoyer un seulement qui parlera pour ses amis, amis parmi lesquels se range, je l'espère, chacun de ceux qui sont ici ce soir ? Et... hmmm... ne dirai-je pas que c'est Duncan qui devrait y aller ? J'entends qu'il est le plus sage d'entre eux, sans vouloir offenser Uldin et Oleg. Ni la dame Erissa lorsqu'elle apprendra mes propos. La vérité est qu'elle ne sait rien qu'Ariane ne sache. Mais Duncan, lui, vient de la contrée la plus éloignée ; c'est lui qui a pu comprendre ce que le sorcier avait à dire avant de mourir ; il peut faire jaillir le feu entre ses doigts, et je ne sais quelles autres choses encore ; d'ailleurs c'est vers lui que se tournent toujours ses amis pour lui demander conseil à propos d'un mystère, et à juste titre je suis sûr. Qu'il aille s'entretenir avec Ariane sur Atlantide. Entre eux ils arriveront sûrement à soulever cette maudite ancre qui nous retient. N'ai-je pas raison ?

— Tu as raison, par Arès ! s'exclama Thésée d'une voix de stentor.

Gathon hochait la tête d'un air songeur. Il voyait sans aucun doute dans ce plan un compromis qui permettait aux Athéniens de garder

des otages et d'exploiter leur savoir, plus utile que celui de Reid. Pourtant tout cela était obscur et de mauvais augure ; la prudence s'imposait ; et Ariane tenait les Keftius sous sa coupe spirituelle.

Reid savait que c'était cette solution qui avait été choisie finalement. De nouveau le sens du destin le reprit, comme cette autre nuit, à Cythère ; mais à présent il avait l'impression de n'être plus qu'une goutte de pluie emportée inexorablement par le vent de la nuit.

Ils laissèrent une lampe brûler. La lueur venait caresser doucement le corps d'Erissa en même temps que le faisait la main de Reid.

— Est-ce que cela me donne l'air plus jeune ? murmura-t-elle à travers ses larmes.

Reid embrassa ses lèvres et le creux délicat sous la gorge. Elle était chaude dans la fraîcheur de la chambre. Ses muscles frémissaient imperceptiblement sous sa peau lorsqu'ils s'étreignaient ; son odeur était aussi douce que celle du pré de la nymphe.

— Tu es belle, fut la seule malheureuse chose qu'il trouva à dire.

— Déjà demain...

Un jour s'était passé à se préparer pour le voyage. Ils l'avaient passé tous les deux ensemble, et au diable ce que pouvaient penser les autres !

— Nous n'osons pas attendre en cette période de l'année.

— Je sais, je sais. Pourtant tu pourrais. Tu ne peux pas faire naufrage, Duncan : tu arriveras sauf à Atlantide. Tu l'as déjà fait.

Elle enfouit son visage contre son épaule. Il sentit sa moiteur. Ses cheveux étaient épars sur sa poitrine.

— Suis-je en train d'essayer de frustrer la jeune fille que j'étais de quelques jours ? Oui. Mais cela ne sert à rien, n'est-ce pas ? Oh ! comme je suis heureuse que nous ne sachions rien de ce qui nous arrivera après le prochain printemps ! Je ne pourrais pas le supporter.

— Je crois que tu pourrais supporter n'importe quoi, Erissa.

Elle resta immobile un moment. Puis, se redressant et le contemplant, elle dit :

— Ce n'est pas nécessairement le châtiment suprême. Oui, nous pouvons peut-être même sauver mon peuple. Nous pouvons être l'épée dont se serviront les dieux pour redresser une destinée qui est devenue malhonnête. Lutteras-tu là où tu seras, Duncan, comme je lutterai ici en t'attendant ?

— Oui, promit-il.

Et à cette heure avancée de la nuit, il était sincère.

Non pas qu'il crût qu'ils puissent sauver son peuple. Ou alors, s'ils le pouvaient, si une volonté humaine pouvait réellement modifier la course des étoiles – car changer ce qui a été serait changer l'univers complètement jusqu'à sa dernière année et année-lumière – il ne condamnerait jamais Bitsy à n'être jamais née. Et pourtant n'était-il pas imaginable qu'il puisse trouver une porte laissée ouverte dans cette cage du temps ?

Erissa fit un effort pour sourire :

— Alors ne nous lamentons pas plus longtemps. Aime-moi jusqu'à l'aube.

Il ne savait pas ce qu'aimer pouvait être avant elle.

CHAPITRE XII

Le destin étrange qui attendait Reid ne pouvait dissiper tout son étonnement en arrivant à l'Atlantide perdue.

L'île se dressait au milieu d'une mer aujourd'hui plus verte que bleue, dont la surface imitait le moutonnement des petits nuages qui couraient dans le ciel au-dessus. À peu près ronde sur une étendue de vingt kilomètres environ, elle s'élevait en gradins irréguliers à partir de la côte. Aux endroits où la roche des falaises et de la montagne était à nu, elle révélait des surfaces noires, rouge sombre, et de la pierre ponce étonnamment pâle en dessous. À partir du milieu jusqu'au sommet, la montagne étalait sa nappe menaçante de lave et de cendres. On pouvait distinguer également un sillon sinueux montant jusqu'au cratère encore en sommeil. Un autre volcan plus petit émergeait des vagues non loin au large de l'île.

Au premier abord, les manifestations extérieures de la présence humaine n'avaient rien de spectaculaire. Le mot qui venait à l'esprit de Reid était « charmant ». Les champs, couleur ocre jaune, semblaient être repliés dans les poches que formait le sol ; mais la plus grande partie des cultures était constituée de vergers, champs d'oliviers, figuiers, pommiers, et de vignes qui rutilaient en ce moment d'un éclat rouge et violet. Pourtant la majeure partie de la terre en pente était abandonnée à l'herbe, aux épineux, d'où émergeait par endroits un chêne ou un cyprès rabougri desséché par le vent salé. Reid fut surpris de constater que ne paissaient pas ici les chèvres omniprésentes ailleurs, mais du gros bétail roux et blanc ; et puis il se souvint que cet endroit était le lieu sacré des Keftius et qu'Erisa dansait dans le temps avec ces taureaux aux énormes cornes.

Les fermes étaient complètement à l'écart. Leurs maisons étaient semblables à celles que l'on voyait en Grèce et dans tous les pays méditerranéens : en brique, et carrées avec un toit plat. Beaucoup avaient un escalier extérieur, mais peu des fenêtres donnant sur l'extérieur. Une maison comprenait généralement des bâtiments entourant une cour intérieure où était centrée l'existence de la famille. Toutefois les Keftius se singularisaient par l'usage du stuc clair et de motifs muraux très colorés.

Des bateaux de pêcheurs sillonnaient la mer ; autrement, il n'y avait aucun autre vaisseau en train de naviguer que celui de Diorès. Une concentration de nuages à l'horizon vers le sud annonçait la Crète.

Reid ramena frileusement contre lui les pans de sa cape. Atlantide n'était-elle que cela ?

Le navire passa devant une île plus petite qui, entre des falaises abruptes, gardait rentrée d'une lagune d'un kilomètre et demi de large. Reid constata que le grand volcan se trouvait au milieu de cette baie. Il se rendit compte également qu'il était en présence d'un endroit que la légende n'oublierait jamais.

Par tribord devant, une cité recouvrait les collines qui s'élevaient au-dessus de la mer. Une cité au moins aussi grande qu'Athènes, plus judicieusement répartie, et qui n'avait pas besoin de muraille pour se défendre. Ses multiples couleurs étaient un délice pour l'œil. Les bassins de son port étaient vides pour la plupart, car presque tous les navires avaient été tirés sur le rivage pour l'hiver. Reid en remarqua plusieurs dont on était en train de gratter et peindre la coque sur une plage agrandie artificiellement, plus loin ; d'autres étaient déjà en cale sèche dans les hangars derrière. Quelques navires de guerre, avec leur poupe en forme de queue de poisson et leur proue à tête d'aigle, étaient amarrés, prêts à servir, venant rappeler la puissance maritime du roi.

Ici, dans le cœur protecteur de l'île, l'eau était bleue et tranquille, l'air tiède et la brise légère. Un certain nombre de petits bateaux y voguaient à la voile ; leur allure plus gaie, les femmes et les enfants que l'on voyait parmi les passagers indiquaient qu'il s'agissait de bateaux de plaisance.

Diorès montra l'île qui gardait l'entrée de la baie :

— C'est là-bas que nous devons aller. Mais nous allons d'abord accoster en ville pour obtenir l'autorisation de rendre visite à Ariane.

Reid hocha la tête. On ne pouvait naturellement pas laisser entrer n'importe qui dans le sanctuaire. L'île offrait un paysage superbe ; les terrasses supportaient des jardins dont les parterres de fleurs rivalisaient avec les arbres aux nuances bronze et or. Sur sa crête s'étendait un ensemble de maisons, de deux étages seulement mais impressionnantes par leur largeur, construites avec d'énormes blocs de pierre. Ceux-ci étaient peints en blanc avec, comme motifs, des fresques : êtres humains, taureaux, pieuvres, paons, singes, chimères, une procession en train de danser, depuis chaque côté de la porte principale jusqu'aux colonnes qui le flanquaient ; ces colonnes étaient d'un rouge éclatant. Erisa avait dit à Reid que la colonne était un symbole sacré. Un autre signe était gravé en caractères dorés au-dessus du linteau : la double hache, le Labrys. Un troisième emblème,

incurvé, sur le toit, représentait une paire de grandes cornes dorées.

— Aurons-nous à attendre longtemps ? demanda Reid.

Une partie de lui-même était assez déçue de constater que, en dépit de l'aventure et des mauvais tours que réservait la destinée, la majeure partie du temps se passait en choses sans intérêt. Aussi taciturne que ses pressentiments l'aient rendu pendant ce voyage jusqu'ici, jamais pourtant il n'avait autant parlé à propos de rien. (Diorès s'était arrangé pour qu'aucun sujet sérieux ne soit abordé.)

— Nous n'aurons pas à attendre, répondit l'Athénien, quand elle saura que nous venons de la part du prince Thésée.

Cette allusion à l'héritier et non au roi éveilla la curiosité de Reid, qui considéra plus attentivement le visage à la barbe grise en face de lui.

— Ils sont amis intimes alors ? laissa-t-il échapper.

Diorès cracha négligemment par-dessus le bastingage.

— Disons qu'ils se sont rencontrés de temps en temps, répondit-il quand il eut terminé sa petite opération. Vous savez que le prince a beaucoup voyagé ; alors il a eu l'occasion de rendre visite à Ariane. Ce ne serait pas très gentil de ne pas le faire, hein ? Et elle ne prend pas d'airs supérieurs avec nous autres, Achéens, ce qui peut toujours être utile. Elle a un peu de sang calydonien dans les veines en réalité, bien qu'elle soit née à Cnossos. Oui, je suis sûr que nous serons bien reçus.

L'arrivée, exceptionnelle pour la saison, d'un navire draina la foule vers le quai. Il y avait là un tas de gens manifestement heureux de vivre ; les dents étincelaient de blancheur au milieu des visages couleur bronze, les mains s'agitaient en signe d'accueil, les paroles et les rires se mêlaient en une cacophonie joyeuse. On ne décelait aucune marque de pauvreté : Atlantide devait s'enrichir autant grâce à l'industrie du pèlerinage qu'à celle découlant des richesses de son sol. Pourtant les Grecs avaient parlé à Reid, sans dissimuler une envie certaine, d'une prospérité semblable dans tout le royaume de Minos.

Bien sûr, selon les critères en vigueur dans la société de Reid, même les gens les plus aisés ici menaient une vie relativement austère. Mais quel bien-être véritable apportait l'abondance de gadgets ? Une mer fertile sous un climat idéal, une beauté naturelle partout, exempte de guerre ou de la menace d'une guerre, qui avait besoin de plus ?

Quand le Minoen travaillait, il travaillait dur, souvent dangereusement. Mais ses besoins essentiels étaient vite satisfaits ; le gouvernement, tirant ses revenus des tarifs douaniers, du tribut et des domaines royaux, n'exerçait aucune pression sur lui ; et la quantité de labeur supplémentaire qu'il accomplissait dépendait de la quantité de biens de luxe qu'il désirait. Il se gardait toujours bien largement de

temps pour ne rien faire, ou bien nager, pratiquer la chasse en mer, organiser ou participer à des réjouissances, faire l'amour, s'adonner au culte ou simplement à la joie de vivre. Reid avait nettement l'impression que le Keftiu de l'an 1400 avant J.C. avait plus de loisirs et probablement plus de liberté individuelle que les Américains de l'an 1970 après J. C...

Le capitaine de port ressemblait à Gathon mais portait le costume crétois traditionnel : une espèce de kilt blanc enroulé très serré, avec un gros ourlet en haut qui servait de rembourrage supportant une ceinture de bronze ; une coiffure en turban ; des bijoux autour du cou, des poignets et des chevilles. L'intéressé, lui, avait en plus le bâton distinctif de sa fonction, surmonté de la double hache, et des plumes de paon à son turban. Ses subalternes étaient vêtus de la même façon, encore que celle-ci fût un peu moins élaborée. La plupart étaient tête nue, certains avaient un petit bonnet, d'autres avaient des chaussures, des sandales ou rien du tout aux pieds ; les kilts étaient souvent de style criard, les ceintures généralement en cuir, plus rarement en métal. Hommes et femmes portaient ces ceintures ; on en voyait aussi sur les enfants nus, contraignant la taille à cette minceur tant prisée des Keftius ; seules les personnes d'un certain âge laissaient à leur ventre la possibilité de se détendre.

Diorès donna un coup de coude à Reid :

— Je dois reconnaître, camarade, que les jeunes Crétoises ont assez fière allure, fit-il en lançant des regards en coin. Hein ? Et ce n'est pas difficile non plus d'en trouver une qui couchera avec vous même sans avoir beaucoup fait connaissance, ou après une bonne cruche de vin ou autre chose dans ce genre. Je n'aimerais pas voir mes filles en liberté comme ça, mais il faut dire que pour un marin c'est une drôle d'aubaine, non ?

La plupart des femmes étaient vêtues d'une simple robe qui leur descendait jusqu'aux chevilles ; c'étaient en majorité des femmes du peuple qui portaient tantôt des provisions, tantôt du linge, ou des jarres d'eau ou des bébés. Mais certaines, qui appartenaient manifestement à une classe plus aisée, avaient une crinoline, garnie avec art de volants, un corsage brodé, avec parfois une chemise légère dessous, qui mettait en valeur leur poitrine sans la cacher, divers ornements en cuivre, étain, bronze, argent, or ou ambre incrustés de pierres, des petites sandales un peu coquines, et une variété infinie de chapeaux comme on pouvait en voir sur les Champs-Élysées du temps de Reid ; le maquillage, à base de talc et de rouge, n'était pas seulement utilisé pour le visage. Lorsque l'équipage achéen manifesta bruyamment son intérêt, les plus jeunes des femmes répondirent par de petits rires et en agitant des mouchoirs.

Le capitaine de port, à qui Diorès et Reid expliquèrent qu'ils avaient une mission à remplir auprès d'Ariane, répondit en s'inclinant avec déférence qu'il allait envoyer immédiatement un bateau pour annoncer leur arrivée et qu'ils seraient sans doute reçus demain matin. Il ne pouvait s'empêcher de regarder Reid avec insistance, se demandant de toute évidence à quelle catégorie d'étranger il avait affaire là. Il les pria en attendant d'honorer sa maison de leur présence.

Reid accepta avec empressement. Diorès, lui, semblait moins enthousiaste, ayant prévu une soirée plus animée dans quelque taverne du port, mais il fut obligé d'accepter lui aussi.

Les rues manquaient de place pour marcher sur les côtés ; les maisons, tassées les unes contre les autres, les enfermaient littéralement entre leurs murs ou leurs devantures de boutiques. Mais elles étaient larges, relativement droites et pavées de pierres bien taillées. Une place de marché déployait un étalage stupéfiant de pieuvres et de lis ; au centre sourdait une fontaine où des enfants jouaient sous l'œil de leur mère ou de leur nourrice. La propreté que l'on ne pouvait pas manquer de noter dehors était due à un système d'égouts assez compliqué. Le remue-ménage dont les rues étaient animées rappelait celui d'Athènes, mais en plus ordonné peut-être, en plus insouciant et heureux. Et il comportait des scènes que l'on n'aurait pas vues chez les Achéens qui n'avaient pas adopté la civilisation crétoise : boutiques offrant des produits rapportés de pays lointains comme la Bretagne, l'Espagne, l'Éthiopie ou l'Inde ; des écrivains publics ; un architecte esquissant sur papyrus son projet de maison ; une école d'où sont en train de sortir, mélangés, des petits garçons et des petites filles qui emportent leur stylet et leur tablette enduite de cire pour faire leurs devoirs chez eux, et qui n'ont pas tous l'air d'être des enfants de familles aisées ; un aveugle qui chante en s'accompagnant de sa lyre, une écuelle à ses pieds invitant à donner quelque chose à manger. Sa chanson parle d'un amour malheureux...

La maison du capitaine de port était assez grande pour n'avoir pas trop de deux cours intérieures pour l'aérer. Les pièces étaient décorées de fresques représentant des animaux, des plantes, la mer, dans le style exubérant et naturaliste caractéristique des artistes crétois. Le sol était en ciment incrusté de cailloux et recouvert de nattes ; il fallait enlever ses chaussures avant d'entrer. Pamela aurait aimé le mobilier : coffres, lits et chaises en bois ; tables rondes en pierre ; lampes, jarres, braséros de tailles et de formes différentes. La façon en était délicate, les couleurs agréables. Dans une niche on pouvait voir l'effigie en terre cuite de la déesse sous son apparence de Rhéa la Mère. Toute la famille se lavait et demandait à genoux sa bénédiction avant de dîner.

Reid eut ensuite plaisir à goûter aux poissons, légumes, pain de froment, fromage de chèvre, gâteau de miel pour le dessert et à l'excellent vin de l'île. La conversation de son hôte était celle d'un homme civilisé, portant un intérêt particulier à l'astronomie et à l'histoire naturelle, et qui ne voyait aucun inconvénient à laisser sa femme et leur progéniture se joindre à cette réception. Personne ne se saoula et aucune jeune esclave n'attendait dans les chambres d'amis. (En fait, si les esclaves étaient nombreux dans tous les autres pays de la Thalassocratie, il était interdit de les amener sur l'Atlantide sacrée ; une servante ne pouvait être en principe que la fille de parents pauvres, et elle recevait généralement pour paiement le gîte et le couvert, ou parfois encore une dot.)

Étendu sur un lit trop petit, Reid se demandait comment les Keftius, gardiens de la loi et de la paix, moteurs d'un commerce qui avait apporté la prospérité à chacun des royaumes qu'il touchait, peuple propre, accueillant, courtois, instruit, doué, totalement humain, avait pu laisser à la postérité le souvenir d'un monstre dévorant des êtres humains dans d'horribles couloirs. Il est vrai, pensa-t-il, que ce sont les vainqueurs qui écrivent les chroniques et finalement les légendes...

Il ouvrit les yeux. Uniquement pour le plaisir de sentir l'air pur, il avait laissé ouverte la porte qui donnait sur l'une des deux cours. La nuit était claire, pleine de murmures, givrée d'étoiles. Mais là-bas, tout près, se dressait la masse noire du volcan ; et il avait commencé à fumer.

Lydra, l'Ariane d'Atlantide, imposa la main sur le front de Reid :

— Au nom de la Déesse et d'Astérion, je te bénis.

Les paroles solennelles qu'elle prononçait perdaient un peu de leur force quand on voyait la défiance qui se dégageait de son regard.

Il s'inclina :

— Pardonnez à un étranger, madame, s'il ne sait pas l'attitude qui convient en de telles circonstances, énonça-t-il avec maladresse.

Le silence tomba et se prolongea un moment dans la longue salle sombre. À l'extrémité sud de celle-ci, la seule porte donnant sur la lumière du jour était fermée à cause de la pluie. Du côté opposé, c'était l'obscurité béante : un couloir qui menait au plus profond du dédale du temple-palais. Une peinture murale côté sud représentait la déesse sous ses trois aspects à la fois : Vierge, Mère et Sorcière. Sur une autre, côté nord, des silhouettes humaines à tête et ailes d'aigle escortaient les morts vers leur jugement dernier. Ces peintures avaient le réalisme crétois sans en avoir l'exubérance habituelle. À la lumière incertaine des lampes on aurait dit qu'elles bougeaient. La fumée de

braséros de bronze montait en volutes devant, adoucie par le Santal mais piquant malgré tout les narines dans cette atmosphère glaciale.

La grande prêtresse regagna son trône de marbre recouvert de coussins :

— Eh bien, asseyez-vous si vous le désirez.

Reid prit un siège. Et maintenant ? se demanda-t-il. La veille, Diorès et lui avaient été reçus avec la courtoisie traditionnelle. Ensuite deux Keftius consacrés avaient fait visiter à l'Américain tous les endroits que l'on avait le droit de montrer au public, pendant que l'Athénien s'était enfermé seul avec Ariane pendant des heures. Le soir, de retour chez le capitaine de port, Diorès avait été évasif :

— Oh ! elle voulait seulement connaître les dernières nouvelles d'Athènes. Et moi, j'avais mission de demander si nous pourrions compter sur l'aide du Temple pour obtenir que le traité soit plus libéral – que nous puissions par exemple avoir davantage de vaisseaux de guerre pour protéger nos intérêts dans le Pont-Euxin, où les Crétois ne patrouillent pas – enfin vous voyez. Elle vous verra demain en privé. À présent buvez une autre coupe puisque notre hôte est si aimable, et calmez-vous donc un peu.

Reid examinait la femme qu'il avait devant lui avec autant d'attention que cela lui était décemment possible. Lydra n'avait pas loin de quarante ans, lui avait-on dit ; grande, raide dans sa façon de se tenir très droite, d'une maigreur assez impressionnante. On retrouvait la même maigreur dans le visage, avec des yeux gris-bleu, un nez légèrement busqué, une bouche sévère, un menton assez fort. Ses cheveux noirs commençaient déjà à perdre de leur éclat, sa poitrine de sa fermeté, bien qu'elle conservât encore en partie le physique de la danseuse du taureau qu'elle avait été toute jeune. Elle portait la robe ample bouffant vers le haut, le haut chapeau sans bords et les bracelets d'or en forme de serpents que l'on voyait sur les images de Rhéa. Une cape bleue était jetée sur ses épaules. Reid se faisait l'impression d'être un barbare avec sa tunique achéenne et sa barbe.

Ou bien le malaise qu'il ressentait ne venait-il pas plutôt de ce qu'il n'avait pas confiance en elle ? Il avait eu l'occasion de parler à Erissa de la légende qui avait cours chez lui, et selon laquelle Ariane avait aidé Thésée à tuer le Minotaure. Quelle part de vérité pouvait-il y avoir derrière cela ?

Erissa avait haussé les épaules. Il avait expliqué :

— J'ai entendu... enfin, j'entendrai des rumeurs selon lesquelles ils conspireraient tous les deux. Mais le seul fait clair est que, après le désastre, elle s'est jointe à lui dans la conduite du sacrifice et que, plus tard, elle est partie dans son bateau. En fait, on peut se demander si

elle avait le choix. Lui avait besoin d'elle pour donner un soupçon de légitimité à sa conquête de Cnossos et il a finalement réussi à lui imposer sa volonté. Elle n'est jamais arrivée jusqu'à Athènes : il l'a abandonnée, elle et sa suite, sur l'île de Naxos. Là, de désespoir, ils ont renoncé à leur foi pour se tourner vers un culte mystérieux. En tout cas, un tel sort ne prouve-t-il pas qu'il n'y a pas eu de marché entre eux, qu'elle était... qu'elle est... sera innocente ?

« Mais maintenant j'apprends que Thésée a été plusieurs fois à Atlantide et qu'il y a eu aussi des échanges de messages.

Erissa avait eu un petit rire amer avant de répondre :

— Pourquoi n'aurait-il pas le droit d'essayer de se gagner les faveurs du chef spirituel de la Thalassocratie ? Elle avait un grand-père calydonien. Mais ne crains pas qu'elle serve jamais sérieusement une cause temporelle. Elle était à peine pubère quand elle a eu une révélation dans la grotte du mont Iouktas. Depuis, elle s'est toujours donné le nom de fiancée d'Astérion. Après avoir achevé son temps de danseuse du taureau, elle a fait les vœux des prêtresses – parmi lesquels le célibat, souviens-toi – et elle a servi avec tant de dévotion qu'elle a été choisie pour régner sur le Temple, ce que, compte tenu de son jeune âge, l'on n'avait encore jamais vu. Je me souviens bien de sa sévérité, de l'application stricte qu'elle faisait de chaque observance, des sermons qu'elle nous tenait, à nous sœurs converses, sur notre futilité, notre légèreté, nos mœurs relâchées. – Prenant l'air plus grave : – Ce que tu dois faire, c'est la convaincre que tu es un agent du bien, non du mal ; et cela risque de ne pas être facile, Duncan, mon amour.

Et maintenant il était en train de contempler le visage implacable devant lui.

— Ce sont là des sujets graves touchant à des secrets que les dieux dissimulent aux mortels, dit Lydra. Et je ne parle pas de ces choses comme votre mystérieux objet qui crache le feu, ou encore ce fer et ce moyen de monter à cheval dont Diorès m'a parlé. Il ne s'agit là que d'œuvres humaines. Le disque lunaire que vous portez à votre poignet toutefois...

La veille en effet, il avait expliqué le fonctionnement de sa montre et il avait remarqué à cette occasion combien les suivantes de Lydra avaient l'air impressionnées. Bien que l'on se servît à cette époque du soleil et des étoiles pour mesurer des unités aussi petites que les heures, ces petites lames qui découpaient obstinément le temps en autant de petits instants successifs rappelaient par trop Dictynna, la Ramasseuse.

Il vit alors une occasion favorable :

— En plus d'un instrument à mesurer le temps, madame, c'est une

amulette qui confère certains pouvoirs prophétiques. J'avais prévu de le donner à Minos, mais je pense que le véritable dépositaire se trouve ici.

Il enleva la montre de son poignet et la lui mit dans sa main, qu'elle referma presque convulsivement dessus. Il poursuivit :

— L'oracle ne nous a pas été livré, à nous étrangers, par hasard. Je prévois de terribles dangers. Ma mission est d'avertir votre peuple. Je n'ai pas osé le dire aux Athéniens.

Lydra posa la montre et porta le talisman du Labrys à ses lèvres.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle d'une voix sans timbre.

Nous y voilà, se dit Reid, et il se demanda s'il était sur le point de détruire le monde d'où il venait, comme le soleil d'été fait disparaître la brume matinale, ou bien s'il était seulement en train de battre des ailes dans la cage du temps.

Ni l'un ni l'autre, j'espère, pensa-t-il en sentant battre son cœur très fort. Si je pouvais seulement acquérir l'influence indispensable pour pouvoir faire... tout ce qui sera nécessaire... pour trouver ces voyageurs en provenance du futur quand ils viendront et pouvoir ainsi retourner chez moi, retrouver ma femme et mes enfants. En échange, ne puis-je pas sauver un peu du monde d'Erixa ? Ou du moins la ramener dans celui qu'elle a sauvé elle-même ? C'est mon devoir. Je suppose que c'est aussi mon désir.

— Madame, reprit-il sur un ton solennel malgré sa bouche sèche, on m'a montré des visions d'horreur, des visions de châtiment. On m'a montré la montagne de la Colonne s'ouvrant en deux avec une telle fureur qu'Atlantide s'enfonce dans la mer, que des vagues gigantesques submergent la flotte et des tremblements de terre les cités de la Crète, et que l'île royale devient la proie d'hommes qui ont laissé le chaos s'installer.

Il aurait pu continuer ainsi dans les limites de ce dont il se souvenait d'avoir lu dans des livres pas encore écrits : une reconstruction symbolique sous la férule des nouveaux dirigeants, qui devaient sûrement être Achéens et qui n'avaient aucun désir de maintenir la paix sur mer et sur terre. L'ère homérique qui suivit. (Mais des poèmes, aussi merveilleux soient-ils, pourraient-ils jamais vraiment remplacer des générations de désintégration, de guerre, de piraterie, de pillage, de viol, de massacre, de misère et de marchés inondés d'esclaves ?) Et pour finir, cette invasion en provenance du nord et dont Thésée s'inquiétait : les sauvages Doriens et leurs armes en fer faisant disparaître l'Âge de Bronze d'une manière si totale que c'est à peine s'il allait rester une légende sur les siècles ténébreux qui suivirent.

Lydra, qui était restée impassible, prit alors la parole :

— Quand cet événement doit-il se produire ?

— Au début de l'année prochaine, madame. Si des dispositions peuvent être prises...

— Attendez. Une tentative maladroite pour faire quelque chose pourrait être la cause même du désastre. Les dieux sont réputés agir d'une façon détournée lorsqu'ils veulent détruire.

— Madame, je parle seulement de l'évacuation des Atlantéens vers la Crète et là, de celle des villes de la côte vers l'intérieur... De la protection de la flotte...

Les yeux clairs le fixèrent avec plus de dureté :

— Vous avez pu être abusé, dit-elle lentement, soit par un être malveillant, soit par une sorcière jeteuse de sort, ou encore par une simple fièvre. Vous pourriez même fort bien mentir pour des motifs seuls connus de vous.

— Diorès a dû vous faire un rapport complet sur moi, madame.

— Pas assez complet de toute évidence. — Lydra prévint toute objection d'un geste de la main. — Non, je ne profère aucune accusation contre vous. De fait, ce que j'ai entendu, ce que je vois dans votre apparence me font penser que vous êtes certainement sincère dans ce que vous dites. Mais cela ne suffit pas : non, quelque chose d'aussi grave nécessite vérifications, purifications, prières, visites aux oracles, conseils, en un mot la recherche et la réflexion les plus approfondies auxquelles un mortel puisse se livrer. Je ne laisserai pas précipiter les choses.

D'ailleurs, selon vos propres propos, nous avons des mois devant nous pour choisir l'attitude la plus sage.

Puis, sur un ton qui ne laissait place à aucune discussion, elle conclut :

— Vous resterez dans cette île, dont le caractère sacré sert de rempart contre le poison et où vous pourrez être facilement convoqué pour des discussions ultérieures. Il y a suffisamment d'appartements d'hôtes dans l'aile réservée aux visiteurs masculins.

— Mais, madame, protesta Reid, mes amis à Athènes...

— Qu'ils demeurent où ils sont, du moins jusqu'à ce que nous en ayons appris davantage. Ne vous tourmentez pas pour eux. Malgré l'hiver je trouverai des occasions d'envoyer là-bas des messagers qui me rendront compte.

Ariane esquissa ce que l'on pouvait prendre pour un sourire :

— Vous n'êtes pas prisonnier, homme d'un lointain pays. Vous pourrez aller librement où bon vous semble sur cette île lorsque nous

n'aurons pas besoin de vous ici. Je veux que vous ayez en permanence quelqu'un pour vous guider. Voyons... Une danseuse devrait faire l'affaire, une sœur converse, jeune et heureuse d'égayer votre humeur.

Reid ne pouvait s'empêcher de trouver curieux la façon dont elle prenait les nouvelles qu'il lui apportait. Était-ce Diorès qui l'avait prévenue à son égard ou bien était-elle douée d'une maîtrise de soi presque inhumaine ? La voix de la prêtresse vint alors interrompre le cours de ses pensées :

— Je pense particulièrement à une sœur d'excellente famille dont le nom est peut-être un présage. Car c'est le même que celui de votre compagne dont on m'a parlé : Erissa.

CHAPITRE XIII

Le taureau baissa la tête, gratta la terre avec ses sabots et chargea. Le sol de l'arène trembla et résonna sous son énorme masse rousse et blanche.

Le corps bien en équilibre, la jeune fille attendait. Elle était habillée comme un garçon pour la circonstance, avec simplement un kilt, une ceinture et des bottes légères. Ses cheveux noirs étaient ramenés en arrière en queue de cheval pour éviter qu'une mèche ne vienne l'aveugler au mauvais moment. Reid enfonça ses ongles dans ses paumes.

Le soleil, qui brillait au milieu d'un ciel blafard, faisait étinceler les tridents des hommes qui surveillaient les opérations. Ils étaient supposés intervenir pour secourir les danseuses en cas d'urgence, et ils se tenaient au repos juste de l'autre côté de la barrière de l'enclos. Reid, lui, ne parvenait pas à être aussi détendu : malgré la brise fraîche et les odeurs de foin et de marjolaine des prés d'Atlantide, il sentait sa sueur couler, déposant son goût salé sur ses lèvres.

Il voyait Eriisa s'offrir aux cornes.

Mais elle ne va pas être blessée, se dit-il avec frénésie. Pas encore.

Derrière lui, les collines, avec leur herbe jaune mouchetée de vert et quelques arbres nouveaux çà et là, se déroulaient jusqu'à l'endroit où commençait le faible miroitement de la mer. Devant lui s'étendait le champ réservé aux exercices, prolongé derrière par une pente plus abrupte, avec à ses pieds la cité, la baie, l'île sacrée et cette autre île qui se dressait, noire sur fond d'azur scintillant : le volcan. Au-dessus du cratère se tenait en suspension une colonne de fumée si épaisse que le vent en courbait à peine la partie inférieure. Le reste, plus haut, était éparpillé et entraîné vers le sud en direction de Cnossos.

Le taureau était seulement à quelques mètres de la jeune fille. Derrière elle, une demi-douzaine de ses compagnes exécutaient un pas de danse très enlevé.

Eriisa bondit. Chacune de ses mains saisit une corne. Les muscles se tendirent sous la peau. Aussi incroyable que cela parût à Reid, elle se souleva en prenant appui sur les cornes, lança les jambes vers le haut,

avant de se lâcher pour exécuter un saut périlleux sur le dos de la bête, et finalement reprendre contact avec le sol après une dernière petite pirouette ; après quoi, d'un pas fier, elle alla reprendre sa place parmi les autres. Une autre silhouette mince se profilait déjà dans la mouvance des cornes.

— Elle est bien, celle-ci ! dit un garde à Reid en montrant Erissa d'un mouvement de tête. Mais elle ne fera pas les vœux des prêtresses, je crois. En tout cas, le type qui l'aura dans son lit ne perdra pas son temps... Hé là !

L'homme avait déjà enfourché la clôture et se préparait à bondir avec ses camarades, car le taureau, mugissant, venait de projeter une des danseuses sur le côté d'un furieux coup de tête.

Erissa se précipita vers la bête, lui tira une oreille et se mit d'une pirouette hors de portée des cornes. L'animal pivota pour lui faire face. La danse reprit, et les gardes purent relâcher de nouveau leur attention.

— J'ai cru un moment qu'il allait faire du grabuge, dit celui qui s'était déjà adressé à Reid. Mais il s'est juste un peu énervé. Ça arrive des fois.

Reid poussa un soupir de soulagement. Ses genoux tremblaient.

— Est-ce que vous... perdez... beaucoup de monde comme ça ? demanda-t-il presque dans un chuchotement.

— Non, très rarement, et ceux qui sont blessés par une corne se remettent la plupart du temps. Enfin, ici à Atlantide, c'est-à-dire. Les garçons, eux, s'entraînent en Crète, et on m'a dit qu'il y en avait pas mal de blessés. Les garçons sont trop imprudents ; ils cherchent plus à faire du spectacle et à en retirer toute la gloire pour eux personnellement qu'à honorer les dieux. Les filles, elles, veulent que le rite soit parfait pour la Déesse, alors elles font très attention et suivent les règles.

Le taureau, qui fonçait sur chaque danseuse qui se séparait du groupe, ralentit l'allure puis s'arrêta. Ses flancs étaient luisants de sueur et sa respiration rauque.

— Ça ira comme ça, fit le maître de manège. – Brandissant son trident, il cria : – Tout le monde dehors !

Il expliqua à Reid :

— Les accidents arrivent généralement quand le taureau est fatigué. Il ne veut plus jouer, et si vous le forcez, il est capable de devenir méchant. Ou alors simplement il oublie ce qu'il est supposé faire.

Les fillettes – car ce n'étaient pas encore des jeunes filles pour la plupart – passèrent rapidement de l'autre côté de la clôture. Le taureau renâclait.

— Laissez-le se calmer un peu avant d'ouvrir la porte. – Jetant au passage un coup d'œil significatif sur les jeunes poitrines nues qui ruisselaient elles aussi de sueur : – Assez pour aujourd'hui, les enfants. Mettez vos capes pour ne pas avoir froid et allez au bateau.

Elles obéirent et s'éloignèrent, discutant entre elles et riant comme n'importe quelles enfants de douze et treize ans. Car elles n'étaient finalement rien de plus que de jeunes recrues apprenant l'art. Le taureau, lui, était un vétéran. On ne faisait pas s'exercer ensemble humains et animaux quand ni les uns ni les autres ne savaient à quoi s'en tenir.

Et cela, songea Reid, est tout le secret de la corrida minoenne. Personne à mon époque, à ma connaissance du moins, ne pourrait imaginer comment c'est possible. La réponse semble évidente maintenant. On élève du bétail, non pas pour le confiner dans son rôle animal traditionnel, comme le suggérerait Mary Renault, mais au contraire pour l'éveiller à l'intelligence ; et on le forme depuis le plus jeune âge.

Néanmoins c'est dangereux : un faux pas, une fureur soudaine... Ils n'acceptent pas tous les gosses qui recherchent les honneurs, les récompenses et l'influence. Non. Le sang répandu est un mauvais présage (Sauf le sang du meilleur taureau quand il est sacrifié après les jeux.) Ce devait être la raison – cachée sous chaque argumentation d'ordre religieux – pour laquelle les vierges n'étaient pas autorisées à danser quand elles étaient en période de règles et aussi pour laquelle elles devaient rester vierges. Et l'on avait du même coup la raison pour laquelle elles s'entraînaient ici et les garçons en Crète. Comme quoi la ségrégation sexuelle a parfois de ces justifications détournées...

Erissa s'approcha.

— Eh bien, dit-elle en souriant, cela vous a plu ?

— C'est... c'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie, bégaya-t-il.

Elle s'arrêta devant lui. Elle avait simplement jeté sa cape sur son bras. Les ordres du maître de manège ne la concernaient pas, elle qui, du fait d'une longue expérience déjà, était l'instructrice.

— Je ne veux pas retourner à l'île tout de suite, dit-elle. Les hommes peuvent emmener les filles. Vous et moi pouvons emprunter une barque plus tard. – Elle rejeta en arrière sa queue de cheval noire qui, dans le feu de l'action tout à l'heure, avait été ramenée sur sa poitrine. – Après tout, Ariane m'a chargée de vous faire voir des choses.

— Vous êtes très gentille.

— Non, c'est vous qui êtes intéressant.

Il ne pouvait pas détacher son regard d'elle. Erissa : dix-sept ans, la minceur de la jeunesse, pas encore marquée par le temps ou le chagrin, en train de dénouer ses cheveux... Son sourire s'effaça, remplacé par un léger flux de sang descendant lentement de ses joues jusqu'à ses seins. Elle jeta la cape, sur ses épaules et en ramena les pans contre son corps.

— Pourquoi me regardez-vous comme cela ?

— Excusez-moi, bredouilla Reid. Vous êtes... euh... la première vraie danseuse du taureau que je rencontre.

— Oh ! – Elle se détendit. – Je ne suis rien d'extraordinaire, vous savez. Attendez que nous allions à Cnossos au printemps, et vous verrez les fêtes. – Elle agrafa sa cape sous le cou. – Nous marchons un peu ?

Ils avaient déjà fait quelques pas lorsqu'il demanda :

— Vous passez chaque hiver ici ?

En fait, il connaissait déjà la réponse, que lui avait donné l'autre Erissa, mais il éprouvait le besoin de rompre le silence.

— Oui, pour aider à former les novices et les taureaux, et m'entretenir moi aussi, surtout après l'été où je ne pratique pas. L'été, je le passe à Cnossos la plupart du temps, ou dans une villa que nous avons à la campagne. Quelquefois nous allons ailleurs cependant. Mon père est un homme riche : il possède plusieurs bateaux, et il nous fait toujours faire la traversée lorsque nous, ses enfants, devons nous rendre dans un endroit agréable.

— Euh... comment s'est-il rendu compte que vous vouliez devenir une danseuse ?

— J'ai dû le cajoler un peu. C'est ma mère qui a fait le plus de difficultés. Non pas que les parents puissent vous empêcher de faire ce dont vous avez vraiment envie. Mais je ne voulais pas leur faire de peine. Je n'avais pas à proprement parler la vocation, comme celle qu'a connue Ariane-Lydra. Cela me paraissait fascinant, enchanteur... Je vous choque ? Je vous en prie, ne croyez pas que je ne sois pas heureuse de servir Notre-Dame et Astérion. Mais je n'aimerais pas devenir prêtresse. Je veux avoir beaucoup d'enfants. Et, vous savez, une danseuse a l'occasion de rencontrer pratiquement tous les bons partis de la Thalassocratie. Avec l'honneur que son union apportera à sa maison, elle peut très bien choisir n'importe lequel d'entre eux. Peut-être qu'au printemps prochain ce seront les dernières fêtes où je danserai... – Elle s'interrompit et prit la main de Reid en souriant. – Mais, Duncan, votre bouche est toute crispée : on dirait que vous allez pleurer. Qu'avez-vous ?

— Rien, dit-il sur le ton brusque de quelqu'un qui vient d'être surpris. Je pensais à une ancienne blessure.

Ils continuèrent à marcher ainsi main dans la main. Aucun homme sur Atlantide n'oserait profiter d'elle, songeait-il. L'arène était maintenant hors de vue, tandis que leurs pas les amenaient de l'autre côté des collines. L'herbe et les fourrés frissonnaient, les arbres murmuraient sous le vent. Il pouvait sentir la chair de la jeune fille, encore chaude de l'effort fourni tout à l'heure, chaude comme le soleil dans son dos ou comme ces doigts qui étaient enlacés aux siens.

— Parlez-moi de vous, dit-elle, son visage exprimant un nouvel intérêt. Vous devez être quelqu'un d'important pour qu'Ariane vous garde.

Lydra avait exigé qu'il garde le silence le plus absolu à propos de la catastrophe qu'il avait prédite. Il devait reconnaître que, pour le moment, c'était logique : l'hystérie collective n'arrangerait rien. Elle avait voulu supprimer complètement la version de son arrivée magique en Égypte, mais il lui avait fait remarquer que c'était impossible. L'histoire avait déjà circulé à Athènes, et les marins de Diorès avaient probablement dû la colporter dans les tavernes et lieux de débauche atlantéens avant de retourner chez eux.

— Je ne sais pas si ma personne a une grande importance, dit-il. Mais j'ai fait un très long et très étrange voyage et j'espère que la grande prêtresse pourra me conseiller.

Il lui donna la version officielle de son récit, sans faire aucune allusion au voyage dans le temps mais en parlant beaucoup de l'Amérique. Elle l'écoutait en ouvrant de grands yeux. Tout en parlant, il essayait de se rappeler le visage de Pamela. Mais il n'y parvenait vraiment pas, à cause de celui d'Erissa... de la jeune Erissa.

Lydra déclara :

— Vous resterez ici jusqu'à ce que je vous laisse partir.

— J'insiste, Minos doit être averti, protesta Reid.

— Ma parole aura-t-elle moins de poids auprès de lui que la vôtre ? répliqua-t-elle sèchement. Je ne suis pas contente que vous disiez la vérité, étranger.

Non, pensa-t-il. Je n'imagine aucune personne douée de raison prête à croire à la fin de son monde.

Ils étaient tous les deux sur la terrasse qui servait de toit au temple. Le crépuscule était frais. La lagune miroitait avec un faible éclat métallique ; la terre et la cité étaient englouties par l'obscurité. Mais le feu était dans le ciel : une morne lueur rouge tremblotante éclairait la

fumée qui sortait en volutes du volcan. De temps à autre des gerbes d'étincelles jaillissaient de sa gorge, accompagnées d'un grondement venu des entrailles de la terre.

Reid montra le volcan :

— Est-ce que ceci n'est pas la preuve de ce que j'avance ?

— Il a déjà parlé avant, répondit-elle. Quelquefois il crache pierres, cendres et roche en fusion, et la voix d'Astérion gronde. Mais une procession jusqu'à son sommet, des prières, des sacrifices ont toujours suffi à le calmer. Détruirait-il le sanctuaire de sa Mère, de sa Fiancée et de Celle qui le pleure ?

Reid lui lança un regard à la dérobée. Sous l'espèce de capuchon de sa robe, son profil semblait flou sur le fond obscur du ciel ; mais il pouvait se rendre compte qu'elle regardait la montagne avec plus d'intensité que ne le laissait supposer le ton calme de sa voix.

— Vous pouvez adoucir le malaise du peuple, dit-il, jusqu'au dernier jour. Mais le vôtre ?

— Je prie pour que les dieux me guident.

— Quel inconvénient y a-t-il à m'envoyer à Cnossos ?

— Quel avantage ? dois-je vous rétorquer. Entendez-vous bien, étranger : je règne sur des choses sacrées, certes, non sur des hommes, mais cela ne signifie pas que je sois ignorante des questions temporelles. Je ne pourrais l'être et servir les intérêts de Notre-Dame. Ainsi je vois, peut-être mieux que vous si vous êtes sincère à propos de votre origine, je vois, dis-je, combien il serait grave de suivre votre conseil.

« Les cités évacuées, laissées désertes... pendant des semaines ? Pensez à ce que cela représenterait de déplacer tant de gens, de les nourrir et de les abriter, de les empêcher de céder à une panique aveugle en apprenant ce qui les menace, pensez au risque qu'il y aurait de les perdre par centaines et même par milliers quand la maladie se déclarerait dans leurs camps, comme ce serait sûrement le cas. Et pendant ce temps la flotte serait loin en mer, complètement disséminée de peur que les bateaux ne soient projetés les uns contre les autres, donc inutile. Par contre des bateaux pourraient s'empressez d'aller porter la nouvelle sur le continent. Le risque que les Achéens se révoltent une nouvelle fois, s'allient entre eux et déferlent sur nos côtes n'est pas mince. Et alors, si votre prophétie s'avère fausse, quelle colère dans tout le royaume, quelle raillerie à l'encontre du temple, du trône et des dieux mêmes... quelle rébellion peut-être, ébranlant les fondations déjà lézardées de l'état ! Non, ce que vous demandez ne peut être envisagé un seul moment.

Reia fit une grimace. Ses propos étaient sensés.

— Voilà pourquoi il faut prendre des dispositions très vite, supplia-t-il. Que puis-je faire pour vous prouver le bien-fondé de ce que j'avance ?

— Avez-vous une suggestion à faire ?

— Eh bien...

L'idée lui était déjà venue à Athènes. Oleg et lui en avaient discuté longuement.

— Oui. Si vous, madame, pouvez convaincre le gouverneur temporel... ce q-q-que vous pouvez sûrement...

La montagne gronda de nouveau.

Sarpédon, maître du petit chantier naval d'Atlantide, se passa la main dans ses cheveux gris.

— Je suis sceptique, dit-il. Ici nous ne sommes pas équipés comme à Cnossos ou à Tirynthe, vous savez. Nous faisons surtout du travail de réparation et d'entretien. Ce que nous construisons n'est jamais plus grand qu'un bateau ordinaire. – Il examina le papyrus que Reid avait étalé sur la table devant eux, et son doigt suivit le tracé du dessin. – Pourtant... Mais non. Il faut trop de matériaux.

— Le gouverneur doit donner l'autorisation de prendre le bois, le bronze, le cordage, tout, dans l'entrepôt royal, insista Reid. Il demande simplement que vous lui donniez votre avis sur les possibilités de réalisation. Et c'est réalisable. J'ai déjà vu naviguer un bateau comme celui-ci.

C'était faux, sauf si l'on tenait compte des films. (Un monde d'images mouvantes, de la lumière qui jaillit en actionnant un simple interrupteur, des voitures, des gratte-ciel, des vaisseaux spatiaux, les antibiotiques, des liaisons radio, une petite traversée d'une heure à peine en l'air entre la Crète et Athènes... Irréel, fantastique, un rêve qui s'efface. La réalité, c'était cette pièce encombrée, cet homme qui portait un kilt et adorait un taureau qui était aussi le soleil, le grincement de roues en bois et le clop-clop des sabots d'un âne qui lui parvenaient depuis une rue dehors, une rue de l'Atlantide perdue. La réalité, c'était la jeune fille qui le tenait par le bras, attendant toute émue qu'il déplie sa prochaine merveille). Mais il avait lu des livres ; et même s'il ne concevait pas des plans de bateaux, il avait, en tant qu'architecte, une formation technique suffisante pour savoir comment s'y prendre.

— Mmm... Mmmm... faisait Sarpédon en se pinçant le menton. Fascinant projet, je dois dire.

— Je ne comprends pas quelle différence cela fera, hasarda

timidement Erissa. Je suis désolée, mais vraiment je ne vois pas.

— Actuellement, expliqua Reid, un navire n'est rien d'autre qu'un moyen pour aller d'ici à là.

Ses cils étaient plus longs et plus épais, ses yeux plus lumineux même qu'ils ne le seraient quand elle aurait quarante ans.

— Oh ! mais les bateaux sont beaux ! dit-elle. Et consacrés à Notre-Dame des Profondeurs.

Autant la deuxième phrase sentait la réflexion de commande, autant la première avait jailli spontanément.

— Oui, mais considérez ce qui se passe en temps de guerre, soupira Reid. Mis à part les flèches, les javelots, les pierres, vous ne pouvez pas avoir de véritable bataille en mer avant d'en être venu aux prises avec votre ennemi. À partir de là il s'agit d'abordage, de combat au corps à corps, bref rien de bien différent de ce qui se passe sur terre, à ceci près que l'on y est plus à l'étroit aux postes de combat et que l'équilibre y est plus incertain.

Il se tourna de nouveau vers Sarpédon :

— Je reconnais qu'un vaisseau comme celui que je propose nécessitera davantage d'équipement qu'une galère ordinaire. En particulier, je mettrai une grande quantité de bronze à l'avant. Cependant la force de la Crète a toujours résidé dans ses bateaux plutôt que dans ses javelots, exact ? Tout ce qui peut rendre une flotte plus efficace dédommagera les Thalassocrates au centuple.

Il tapota sur son dessin avec son doigt :

— Regardez. L'éperon d'étrave à lui seul est irrésistible. Vous savez combien les coques de bateaux sont fragiles. La proue ici est renforcée. Lors de la collision, elle enverra n'importe quel navire ennemi par le fond. Il n'est pas besoin de soldats, seulement de marins. Pensez à l'économie d'effectifs. Et parce que ce vaisseau peut en détruire plusieurs l'un après l'autre au cours d'un engagement en règle, il est possible d'en faire moins de ce modèle que des galères ; ce qui permet du même coup de réduire la taille de la flotte. D'où, globalement, une appréciable économie de matériaux également.

Erissa avait l'air très ennuyé :

— Mais nous n'avons plus d'ennemis, dit-elle.

Tu parles si vous n'en avez plus ! fut la réflexion que Reid garda pour lui. Il répondit à la place :

— Oui, mais cela permet de se prémunir dans l'avenir contre toute attaque éventuelle. Et d'entretenir des patrouilles pour faire disparaître la piraterie. Et ces mêmes patrouilles peuvent secourir les vaisseaux en détresse, ce qui est bon pour le commerce et par conséquent pour votre prospérité. Sans compter que devient permis

l'accès à des contrées que les Minoens ne contrôlent pas et où les indigènes pourraient devenir ambitieux. N'ai-je pas raison ?

« Bien. Cette coque plus longue donne une plus grande vitesse. Et ce système de gouvernail et de gréement qui peut vous paraître étrange permet de naviguer contre les vents les plus traîtres en passant en zigzags à travers. Les rameurs se fatiguent et ont donc besoin de se reposer plus souvent que les vents ne tombent. Ce que nous avons ici est un navire qui non seulement est invincible, mais qui peut aller plus vite que tout ce qu'on a jamais pu imaginer. Donc, là encore, on en a besoin de moins pour chaque usage déterminé. Les économies réalisées au total peuvent permettre de renforcer et d'enrichir le royaume.

« Le gouverneur est très intéressé, souligna Reid en guise de conclusion. Ainsi qu'Ariane.

— C'est que... moi aussi, je suis intéressé, répondit Sarpédon. J'aimerais l'essayer. Par la queue d'Astérion, j'aimerais bien, oui ! Euh... pardonnez-moi, Sœur... Mais je ne peux garantir que cela marchera. Au mieux, le travail avancerait lentement. Non pas seulement parce que nous n'avons pas beaucoup de moyens à notre disposition ici, mais vous n'imaginez pas à quel point les charpentiers, les voiliers, tous ces gens-là, sont conservateurs. Il nous faudrait être constamment sur leur dos le gourdin au poing, je suis sûr, pour leur faire faire un travail aussi spécial que celui-ci. – Prenant un air avisé : – Et il ne fait pas de doute que nous aurons plus d'un travail mal fait, plus d'un détail auquel personne n'aura pensé. Et les marins ont au moins autant de préjugés que les artisans. Vous ne leur ferez pas apprendre comme ça une technique de navigation complètement nouvelle. Vous auriez plutôt intérêt à recruter parmi de jeunes gars attirés par l'aventure. La ville n'en manquera pas maintenant que l'hiver va interrompre tout voyage en mer pour les besoins du commerce. Mais, là encore, les former demandera du temps.

— J'ai le temps, fit Reid avec impatience.

Lydra n'était pas prête à le laisser partir. Et ce qu'il voulait entreprendre n'était-il pas une des preuves nécessaires de sa bonne foi ? Encore qu'elle ait paru curieusement hésitante pour cautionner le projet...

Il ajouta :

— Le gouverneur ne vous demande pas votre promesse comme quoi ce bateau sera aussi parfait que je l'affirme, Sarpédon. Il tient seulement à s'assurer que ce ne sera pas une perte sèche, par exemple qu'il ne sombrera pas à peine après avoir été lancé, ou encore qu'il pourra être reconverti en quelque chose de plus conventionnel le cas échéant. Vous êtes en mesure d'apprécier cela vous-même, n'est-ce

pas ?

— En principe oui, murmura le maître de chantier. En principe oui. J'aimerais évidemment discuter de certains points, comme par exemple ce fait de lester avec tout ce poids à l'avant. Et il faudra au préalable réaliser un modèle pour voir l'efficacité de ces drôles de voiles en forme de trapèze. Mais... oui, nous pouvons certainement examiner la question.

— Parfait. Je suis sûr que nous allons arriver à un accord.

— Oh ! merveilleux ! s'écria Erissa en serrant plus fort la taille de Reid.

Celui-ci songea : pas aussi merveilleux que je l'avais espéré. Enfin, ça m'occupera les moments où tu feras défaut, ma belle ; et c'est l'essentiel si je ne veux pas me tuer à broyer du noir. Cela devrait en plus me valoir plus d'autorité, plus de liberté que je n'en ai pour l'instant... Assez peut-être en tout cas pour pouvoir persuader Minos de sauver... ce qui est encore possible. Et surtout, ce devrait être normalement tellement anachronique pour moi d'être à bord d'un tel bateau que je serai peut-être repéré et secouru par les éventuels voyageurs du temps qui viendront par ici assister à la fin du monde.

Anachronique pour nous deux aussi, Erissa ?

Noël approchait.

Reid avait du mal à se représenter les fêtes du solstice sous leur vrai nom. Pour le moment, Britomartis la Vierge donnait naissance à Astérion, qui allait mourir bientôt et ressusciter au printemps, régner avec son épouse Rhéa sur l'été et la moisson, pour s'effacer finalement devant Grand-mère Dycynna. Atlantide avait moins besoin de réjouissances d'hiver que dans les tristes pays du nord, se rappelait Reid. Mais son peuple vivait près de ses dieux. Ils célébraient le jour par des processions, de la musique, de la danse – dans les rues, après que les jeunes filles aient dansé avec un taureau dans l'arène de la ville – échange de cadeaux et de bons vœux, et pour finir des festivités qui tournaient souvent à l'orgie. Ils passaient tout le mois qui précédait à se préparer pour cet événement.

Erissa joua son rôle de guide auprès de Reid autant que ses obligations personnelles et le travail de l'architecte sur le chantier le lui permettaient. Il s'agissait de trouver de futurs hommes d'équipage ; mais, en cette saison particulièrement, les invitations à boire du vin, à dîner et à discuter ensuite pendant des heures n'étaient pas rares. La raison n'en était pas seulement que la présence de la jeune fille était censée apporter la chance dans la maison qui les recevait et que l'Américain était une sorte de célébrité – et il l'aurait d'ailleurs été

davantage s'il avait été moins réservé, moins enclin à la rêverie mélancolique ; mais, d'une façon générale, les Atlantéens étaient toujours heureux de rencontrer un nouveau visage, d'entendre des paroles nouvelles ; leur tempérament était entièrement tourné vers l'extérieur.

Souvent il ne pouvait s'empêcher de partager leur gaieté et celle d'Erisa. Quelque chose devait pouvoir encore être fait pour les sauver, pensait-il. Le projet du bateau avançait bien et entretenait en soi une certaine fascination. Ainsi, pour peu que quelques coupes de vin l'aient mis d'humeur propice, qu'Erisa ait posé sur lui son beau regard, et qu'un vieux patron de navire vînt juste de terminer le récit terrifiant d'un voyage jusqu'en Colchide, jusqu'aux îles de l'Étain ou à la mer de l'Ambre, il n'en fallait pas plus pour qu'il se sente emporté vers sa patrie, l'Amérique : alors il leur racontait sur son pays ce qu'ils étaient, à son avis, le plus en mesure de comprendre facilement.

Mais ensuite, tandis que tous deux retournaient à leur bateau, portant leurs torches qui faisaient sur la jeune fille un jeu d'ombres et de lumières, il n'était plus tellement sûr de comprendre lui-même ce dont il avait parlé.

L'aube du jour qui suivit le solstice était clair et paisible. Dans la ville et dans les fermes on cuvait encore les excès des festivités de la veille et, sur l'île les dévotions. Reid, qui avait peu fait honneur aux unes et aux autres, s'éveilla tôt. Alors qu'il parcourait sans but les allées humides de rosée du jardin, il rencontra Erisa qui l'attendait.

— J'espérais que vous viendriez, dit-elle.

Sa voix était presque inaudible. Ses longs cils noirs battaient contre ses joues.

— Aujourd'hui est... un jour libre... pour tout le monde. J'ai pensé... J'ai emporté de quoi manger... J'ai pensé que nous pourrions...

Ils se rendirent avec une barque à un endroit qu'elle indiqua, au-delà de la cité. Leur trajet les fit passer sur l'ombre du volcan ; mais celui-ci était calme aujourd'hui, et des petits poissons d'argent sillonnaient l'onde. Après avoir attaché la barque, ils franchirent une petite chaîne de collines derrière laquelle il y avait la mer. Elle connaissait ces collines aussi bien que tous ces taureaux qu'ils entrevoyaient fugitivement, rêvant majestueusement près de leurs râteliers garnis de foin dans un immense paysage autrement désert. Un sentier les conduisit jusqu'à une petite baie sur la partie sud du rivage. Elle était cernée de falaises qui s'ouvraient, côté mer, sur un scintillement d'azur jusqu'à l'horizon. Beaucoup plus près, l'eau était

verte et dorée, et si claire que l'on pouvait voir les cailloux au fond depuis la plage. Des vaguelettes venaient lécher doucement le sable ; il n'y avait pas un souffle de vent. Les falaises sombres absorbaient avidement le soleil, qu'elles restituaient aussitôt.

Erissa étala une nappe et disposa dessus du pain, du fromage, des pommes, un flacon de vin et deux coupes. Elle portait un kilt uni et dans cet endroit abrité, elle avait retiré ses chaussures et sa cape.

— Comme le monde est paisible, dit-elle.

Reid poussa un profond soupir.

Elle le regarda :

— Pourquoi êtes-vous triste, Duncan ? Parce que vous ne reverrez peut-être jamais votre patrie ? Mais... – Elle rougit et commença à mettre un peu d'ordre dans leur pique-nique pour donner le change. – Mais vous pourrez trouver une nouvelle patrie. Vous ne croyez pas ?

— Non, répondit-il.

Elle le considéra d'un air malheureux :

— Est-ce... qu'il y a quelqu'un d'autre ?

Il réalisa qu'il ne lui avait jamais parlé de Pamela.

— Je ne vous l'ai pas dit, lâcha-t-il d'un seul coup, et Ariane ne voulait pas que j'en parle, mais je crois... je sais... que je ne suis pas ici pour rien.

— Bien sûr que non, fit-elle dans un souffle. Puisque vous avez été amené d'une manière si étrange d'un pays si mystérieux.

Il renonça à en dire plus. Ils se regardèrent tous les deux.

Il pensa : Oh ! oui, les explications ne coûtent pas cher, et Pamela (soyons honnête : moi-même) en donnerait à la pelle. Cette fille est déjà mûre pour un homme, et voilà que j'arrive, moi, comme l'étranger mystérieux, donc fascinant. Et j'ai connu, moi, l'Erissa plus âgée et je puis considérer que je suis tombé amoureux, si tant est que je sois déjà tombé amoureux dans le passé (le mien), lequel n'est pas encore trop éloigné pour que je puisse y retourner et retrouver de raisonnables satisfactions dans ce domaine avec Pamela. Mais comment une femme peut-elle tenir tête à la jeune fille qu'elle a été autrefois ? Et à plus forte raison un homme ?

Il songea encore : D'un seul coup, je me retrouve avec un nouveau but : lui épargner ce que l'autre Erissa a enduré.

Et encore : Ces yeux, ces lèvres entrouvertes. Elle veut que je l'embrasse, elle espère que je le ferai. Et elle a raison. Rien de plus... aujourd'hui. Je n'ose pas en faire davantage, pas plus que je n'ose lui dire toute la vérité. Pas encore. L'autre Erissa m'a dit que nous en viendrions là – mais ça, c'est dans un avenir dont je dois l'écarter...

Mais, je pense beaucoup trop, je gaspille ces quelques jours à penser.

Il se pencha vers elle. Une mouette cria au-dessus de leur tête. Le soleil ruisselait de ses ailes.

CHAPITRE XIV

— Oui, vos amis vont bien ; dit Diorès. Ils m'ont chargé de vous saluer pour eux.

Reid essaya de ne pas laisser paraître son irritation. Ils étaient tous les deux seuls dans l'une des pièces du temple situées le plus à l'extérieur, où l'Américain avait entraîné l'Athénien après que ce dernier ait eu un long entretien en tête-à-tête avec Lydra. Le sourire purement formel de Diorès se prolongea tandis que l'homme s'installait sur le banc de pierre pour se reposer un peu.

— Mais que font-ils ? interrogea Reid.

— Eh bien, Uldin dresse des chevaux et forme des hommes pour sa cavalerie. Du moins il essaie. Ça ne va pas très vite, et entre autres raisons parce qu'il n'a toujours qu'une selle, la sienne – d'après lui, il n'a pas trouvé de bourrelier qui était capable de les faire correctement. Oleg, lui, eh bien... il construit un bateau, comme vous, d'après ce que j'ai entendu dire. Ça m'intéresserait bougrement de voir ce que vous avez commencé.

— Malheureusement, c'est interdit, répondit Reid. Secret d'État.

C'était faux, mais il avait l'intention d'aller voir le gouverneur et d'obtenir l'autorisation officielle immédiatement. Pourquoi fournir inutilement une chance à l'ennemi ? Et Thésée était l'ennemi qui allait anéantir l'univers ensoleillé d'Erisa si l'on ne trouvait pas un moyen de modifier le cours de l'histoire.

Non, même pas cela. Les légendes et l'archéologie ne seraient-elles pas les mêmes dans trois ou quatre mille ans si la Crète de Minos vivait un peu plus longtemps ? Pas beaucoup plus longtemps : la durée de la vie d'une jeune fille. Était-ce déraisonnable de demander cela des dieux ?

— En quel honneur êtes-vous ici ? demanda-t-il à l'Athénien. Et avec cet équipage trié sur le volet ?

Il avait entendu dire en effet que ce n'était pas des marins ordinaires, mais des guerriers de la maison royale, qui restaient entre eux et parlaient peu aux Atlantéens.

— Pour ce qui est de l'équipage, expliqua Diorès de sa voix

traînante, vous ne trouverez pas un marin ordinaire pour naviguer en hiver : c'est trop risqué.

Comme pour venir confirmer ses propos, le vent sifflait sur rond de pluie de l'autre côté des murs garnis de riches tentures. Diorès poursuivit :

— Oleg dit qu'il peut construire un bateau pour toute l'année, mais en attendant nous utilisons ce que nous avons, n'est-ce pas ?

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce qui vous amenait ici.

— Je ne peux pas, moi non plus. Désolé, mon ami. Je suis porteur d'un message confidentiel. Vous aurez probablement l'occasion de me voir encore ici quelque temps. Ce que je peux vous dire, c'est ceci : votre oracle a émis le désir qu'Athènes et Cnossos se rapprochent : c'est très bien, mais comment ? Quel genre d'alliance et de partage ? Pourquoi Minos pourrait-il vouloir nous relever du lien d'allégeance ? Quels ennuis pourraient résulter de la jalousie d'autres pays ? Voilà les questions qui se posent, et elles doivent être étudiées très soigneusement. Et la diplomatie ne sert plus à rien quand l'affaire est jetée d'emblée sur la place publique. Étant donné que Thésée a une amie en la personne d'Ariane, ne trouvez-vous pas logique qu'elle soit la première personne avec qui commencer à discuter ? Disons que chacun de son côté cherche à tâter le terrain.

Diorès ricana :

— C'est qu'elle ne va bientôt être plus toute jeune pour un homme ! À propos, j'ai entendu dire que vous aviez trouvé un beau petit brin de fille, vous.

Reid prit l'air offensé :

— Erissa est une danseuse du taureau.

— Comme votre autre amie qui porte le même nom, hein ? J'ai comme l'impression qu'il y a quelque chose de spécial ici, quelque part. Au fait, vous ne m'avez pas demandé de ses nouvelles.

Reid se demanda un instant si c'était par peur qu'il ne l'avait pas fait. Puis à voix haute :

— Eh bien, comment va-t-elle ?

— Pas mal non plus. Elle était triste à mourir au début, et puis par la suite... Vous vous souvenez de Pénéleos ? – Diorès fit un clin d'œil à Reid en lui donnant un coup de coude. – Il lui donne ce dont elle a besoin. Vous n'êtes pas fâché, hein ?

— Non, répondit Reid presque à voix basse.

L'Erissa adulte était passée par beaucoup de mains. C'était la jeune qu'il espérait sauver.

— Non, dit Lydra, je ne vous dirai pas ce qui se passe entre Thésée et moi. Je vous trouve bien présomptueux de le demander.

— Mais il est une partie du danger ! protesta Reid.

Elle le considéra de toute la hauteur de son trône.

Derrière sa silhouette maigre et sévère, le juge Griffon attendait les morts.

— Comment savez-vous, d'ailleurs ?

— G-g-grâce à ma prescience.

— Qu'en est-il alors de l'oracle qui ordonne une alliance ? – Sa voix cingla à ses oreilles comme un coup de fouet. – Ou bien avez-vous menti à ce sujet ?

La lueur des lampes tremblotait dans cet espace froid qui, en dehors d'eux, ne renfermait que des ombres. Mais des gardes attendaient de l'autre côté de la porte. Ils n'avaient pas d'armes : aucune arme ne pouvait entrer dans l'île sacrée. Néanmoins quatre hommes forts pouvaient très vite faire un prisonnier de Duncan Reid.

— Les criminels sont envoyés dans les carrières en Crète, dit Lydra. Ils ne vivent pas longtemps. Ils ne le désirent pas d'ailleurs.

— Je ne voulais pas... Madame, j-j'ai demandé cette audience avant que Diorès ne parte p-parce que je le soupçonne, lui et son maître de...

— Sur quelles bases ? Égée s'est rebellé, mais c'est maintenant un vieillard gâteux. Thésée a tué ses cousins éduqués à la crétoise, mais il est devenu un prince soumis par la suite. Il sera plus tard le même genre de roi.

— J'ai entendu... ce qu'ils... les Achéens... ce qu'ils disaient...

— Oui, bien sûr. Ils grognent, ils parlent haut, certains d'entre eux doivent certainement comploter, mais à quelles fins ? On peut attendre de Thésée qu'il leur tienne la bride serrée, surtout s'il peut avoir l'espoir de gagner un rang plus élevé dans la Thalassocratie pour lui-même et son royaume. – Lydra pointa un index accusateur sur Reid. – Êtes-vous en train d'essayer de semer la discorde, étranger ? Qui servez-vous donc ?

Il songea : Je dois lui dire la vérité quel qu'en soit le risque. Je n'ai plus le choix.

— Madame, commença-t-il lentement, je ne vous ai jamais menti, mais il y a en effet certains points que je ne vous ai pas révélés. Puis-je vous demander de ne pas oublier que je suis complètement étranger ici. Il me fallait comprendre qu'elle était la situation, ceux qui avaient raison et ceux qui avaient tort, tous les tenants et aboutissants. Et notamment même savoir si, vous croiriez ou non à toute mon histoire.

De cela je ne suis pas encore sûr, mais acceptez-vous de m'écouter ?

Elle hocha la tête.

— La raison pour laquelle je puis ainsi faire des prophéties, expliqua-t-il, est que je viens du futur.

— Du quoi ?

Elle fronça les sourcils, essayant de comprendre. La langue keftiue ne se prêtait pas très bien à la transmission d'une telle notion.

Mais elle saisit l'idée plus vite qu'il ne l'aurait espéré. Et, mis à part le fait qu'elle se signa et embrassa son talisman, elle ne parut, curieusement, pas ébranlée outre mesure. Il se demanda si, vivant dans un univers de mythe et de mystère, elle ne regardait pas ceci simplement comme un miracle de plus.

— Oui, murmura-t-elle, cela explique beaucoup de choses.

Et après un silence :

— Cnossos va réellement s'effondrer ? La Thalassocratie ne sera plus qu'une légende ? — Elle se tourna vers le portrait du juge qu'elle contempla un long moment, avant d'ajouter d'une voix plus basse : — Eh bien, toute chose matérielle n'est-elle pas mortelle ?

Reid poursuivit ses révélations, décrivant tout ce qu'il pouvait de ce qui était le problème majeur. Sa principale omission porta sur le fait que les deux Erixa étaient les mêmes. Il en craignait les éventuelles conséquences pour la jeune fille. Il semblait simplement nécessaire de ne pas être trop précis quant à l'époque d'où venait la femme. Le nom proprement dit était relativement courant ; et de toute façon il fournissait à Lydra suffisamment d'autres sujets de réflexion. Il omit également de donner la version traditionnelle selon laquelle, traîtresse à Minos, elle aussi serait trahie à son tour. Cela semblait trop insultant, donc trop dangereux.

— Ce que vous me dites, reprit-elle d'une voix sans timbre, c'est que les dieux ordonnent que Thésée renverse l'empire de la mer ?

— Non, madame. La seule chose dont je suis certain, c'est que le volcan détruira complètement Atlantide dans quelques mois, que les Crétois seront envahis, et qu'une légende dira comment *un certain* Thésée a tué un monstre à Cnossos. Les faits n'ont pas nécessairement un lien très ténu entre eux. L'histoire pourrait être tout à fait fausse. Je sais déjà qu'elle est fausse sur plusieurs points au moins. Il n'a pas existé qu'un seul Minotaure, qui aurait été moitié humain moitié animal, mais simplement plusieurs taureaux de sacrifice. Les adolescents et adolescentes qui sont envoyés par Athènes ne sont pas égorgés mais au contraire bien traités. Ariane n'est pas la fille du roi. Le Labyrinthe n'est pas un dédale où serait enfermé le Minotaure, mais simplement le palais principal de votre prêtre-roi, le Maison de la

Double Hache. Je pourrais vous citer d'autres exemples. Mais il faut que vous compreniez ce que je veux dire. Pourquoi la Thalassocratie ne devrait-elle pas survivre à la disparition de cette île, peut-être pendant des générations encore ?

— Si la plus sacrée d'entre les sacrées est détruite par la volonté divine, alors la colère des dieux est sur le peuple de Minos, déclara Lydra avec calme.

— Ils pourraient évidemment perdre courage après cela, reconnut Reid. Mais je jure, madame, que les causes seront aussi naturelles que... que la pierre qui tombe par hasard sur la tête de quelqu'un.

— Ce quelqu'un n'est-il pas destiné à mourir par cette pierre ?

Reid se dit : Tu as affaire à un type de raisonnement qui t'est totalement étranger : il faut que tu continues à discuter.

Il dit :

— Nous ne pouvons pas être sûrs de ce qui est voulu pour la Crète. Astérion veut que les hommes luttent bravement jusqu'au bout. Évacuer votre peuple pour le mettre en sécurité peut être notre façon de lutter.

Lydra resta immobile ; elle aurait pu aussi bien être sculptée dans le même marbre que son trône et, sous la lumière lugubre qui éclairait faiblement la salle, elle avait à peine plus de couleur.

— Ceux du continent *pourraient* saisir l'occasion de s'emparer de vos cités, insista Reid. S'ils le font, ils pourraient le regretter quand la destruction viendra. Mais nous devons également nous prémunir contre cette éventualité. Tout, à la fois l'histoire ancienne que j'ai lue et ce que j'ai vu et entendu en cette époque-ci, tout me porte à douter de Thésée. – Il marqua une pause. – Voilà pourquoi j'ai demandé quel message il vous avait envoyé, madame.

Lydra restait toujours immobile, totalement privée d'expression. Au moment où Reid commençait à se demander si elle n'allait pas bien, elle dit :

— J'ai juré de garder le secret. Ariane ne peut violer son serment. Toutefois, vous aurez peut-être deviné qu'il est intéressé par l'idée d'entretenir des relations plus étroites avec le Labyrinthe... et qu'il souhaiterait naturellement savoir si j'accepte éventuellement de lui apporter mon aide dans ce sens.

— C'est en effet ce que m'a dit Diorès. Euh... pourriez-vous essayer de gagner du temps ? Prolonger les négociations, le neutraliser jusqu'à ce que la crise soit passée ?

— Vous avez été entendu, Duncan. Mais Ariane doit décider seule. Je ne vous recevrai plus de quelque temps maintenant.

Et subitement, étrangement, les épaules de Lydra s'affaissèrent. Elle

passa sa main devant ses yeux et murmura :

— Ce n'est pas une chose facile que d'être Ariane. Je pensais... je croyais, lorsque la vision m'est apparue en ce lieu saint... je croyais que mon sacerdoce serait un bonheur sans fin et que la grande prêtresse vivait dans l'éternel rayonnement d'Astérion. Au lieu de cela, ce ne sont que rites interminables, perpétuellement recommencés... querelles et intrigues viles... vieilles femmes bavardes qui n'en finissent pas de rester, pendant que les jeunes filles ne viennent que pour servir et s'en retournent chez elles pour faire des épouses... – Elle se redressa brusquement. – Allons, c'est assez. Vous pouvez vous retirer. Ne soufflez mot à personne de ce que nous nous sommes dit.

Ils allèrent retrouver leur petite baie l'un des jours qui suivirent.

— Baignons-nous, dit Erisa.

Et elle s'était déjà dévêtue et plongée dans l'eau avant qu'il ait eu le temps de répondre. Ses cheveux faisaient une tache sombre sur sa peau claire.

— Allons, tu as peur du froid ? cria-t-elle en l'aspergeant.

Au diable tout le reste ! se dit-il, et il la rejoignit. L'eau était glacée, en fait. Il s'ébroua pour se réchauffer. Erisa plongea et, le prenant par une cheville, le fit tomber. Tout cela se termina dans un joyeux éclat de rire accompagné d'une petite lutte pour se faire mutuellement tomber dans l'eau.

Lorsqu'ils retournèrent sur la plage, le vent les fit frissonner.

— Je connais un remède contre ça, dit Erisa.

Et elle se blottit dans ses bras. Ils s'étendirent sur une couverture. Il la vit sourire :

— Toi, tu penses à un autre remède, plus fort, n'est-ce pas ?

— Je... je ne peux pas m'en empêcher. Oh ! Dieu que tu es belle !

Elle dit gravement et avec une totale confiance :

— Tu peux me prendre quand tu veux, Duncan.

Il songea : J'ai quarante ans et elle dix-sept. Je suis américain et elle minoenne. Je suis un produit de l'Ère Atomique, et elle de l'Âge de Bronze. Je suis marié, j'ai des enfants, et elle est vierge. Je suis un vieil idiot, et elle est le printemps que je n'ai jamais connu avant elle.

— Ce ne serait pas bien pour toi, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui ne serait pas bien ? fit-elle en se serrant contre lui.

— Non, arrête, sérieusement : tu aurais des ennuis ; n'est-ce pas ?

— Eh bien... je ne suis qu'à moitié consacrée le temps que je passe ici comme danseuse... Mais ça m'est égal, ça m'est égal !

— Moi, non. Je ne peux pas me le permettre. Nous ferions mieux de nous rhabiller.

Il songea : nous devons survivre. Jusqu'à quoi ? Jusqu'à ce que nous sachions si son pays, lui, survivra. Après, s'il survit... est-ce que je resterai ici ? Dans le cas contraire, est-ce que je l'emmènerai chez moi ? L'une ou l'autre solution est-elle possible ? Ai-je le droit de faire ça ?

Une fois habillés, ils se rassirent sur le sable, et elle se blottit de nouveau contre lui. Ses doigts effleuraient sa barbe.

— On est toujours triste, là-bas sous terre, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle.

— J'ai quelque idée de ce que cela doit être, répondit-il sans oser être plus précis, et cela fait très mal.

— Pauvre dieu chéri ! Je suis sûre que tu es un dieu même si tu ne veux pas le reconnaître. Faut-il que tu vives chaque malheur deux fois ? Pourquoi pas chaque bonheur alors ? Regarde, le ciel est bleu et la mer est verte et le sable est inondé de soleil, et voici une coupe de vin... Non, laisse-moi la tenir à tes lèvres, et je veux que tu mettes ton bras autour de ma taille et ton autre main ici...

Un bon nombre de compromis avaient dû être faits à mesure que le travail avançait sur le bateau : certains avec les préjugés et exigences keftius, d'autres avec les limites de la technologie locale, d'autres encore avec certains aspects de l'hydrodynamique que Reid s'aperçut qu'il ignorait. Le résultat final fut quelque chose de plus petit, de moins maniable et de moins nettement extratemporel qu'il l'avait espéré.

Ce n'en était pas moins une réalisation impressionnante. D'une longueur d'environ vingt-cinq mètres, la coque, très effilée, était construite à partir d'une pièce de bois creusée en forme de canot qui amorçait le dessin général vers l'extérieur et vers le haut. Au milieu courait un pont surélevé entouré d'un bastingage, sous lequel s'étaient les bancs de nage pour les rameurs. L'étrave faisait comme un bec avançant juste au-dessus de la ligne de flottaison, recouvert de bronze et renforcé par de lourds madriers. Le groupe de vingt rames de chaque côté était interrompu au milieu par des ailes de dérive, qui s'étaient finalement révélées plus pratiques dans l'ensemble qu'une fausse quille ou un ais central. Pour diriger le bateau on avait installé un vrai gouvernail. Deux mâts supportaient un ensemble de voiles trapézoïdales. Sur l'insistance de Sarpédon pour qu'ils soient facilement abaissables – sans doute à juste titre en raison de la position très basse du franc-bord, du faible lestage et des chocs à

soutenir lors d'une bataille – les mâts étaient courts. Reid avait gagné de la place pour les voiles en utilisant des vergues obliques, et il avait introduit un foc et un spinnaker ; mais la toile minoenne, tissée très lâche, avait tendance à s'étirer et à s'arrondir et n'offrait pas les mêmes performances que la toile à voiles classique ou le dacron.

Ainsi les caractéristiques de manœuvre lui parurent finalement si insolites que son équipage apprit aussi vite que lui la façon de s'y prendre. Bientôt ils firent des essais pratiques en mer à peu près chaque jour où le temps le permettait. C'était une équipe de robustes gaillards heureux de vivre, des jeunes entre dix-huit et vingt-deux ans, ravis de participer à cette petite révolution, fermement décidés à maîtriser leur bateau et pas mécontents de faire la pige à toutes ces vieilles barbes qui ronchonnaient après l'étranger et ses « excentricités modernistes ». Devenu désormais inutile comme instructeur, Reid les laissait partir et restait avec Erissa. Le temps qui leur restait à tous les deux se réduisait inexorablement. Et l'un des marins, un garçon bien fait de sa personne et de bonne famille, qui ne pouvait plus détacher ses yeux de la jeune fille, s'appelait Dagonas.

Mais elle monta à bord avec Reid pour le test final, celui de l'étrave, avant que le navire soit officiellement consacré. Le gouverneur avait rendu disponible un vieux ponton, acheté par l'État, pour récupération de pièces, à un propriétaire marchand qui n'avait pas jugé intéressant de faire les réparations que Sarpédon effectuait aujourd'hui. Une bande rivale, composée de jeunes garçons jaloux des autres et de vieux loups de mer sceptiques, accepta de constituer l'équipage du vaisseau-cible et de se prêter à l'expérience. D'autres bateaux avaient été prévus pour secourir ceux qui seraient passés par-dessus bord.

Le ciel était clair sur la mer, et l'air vif ; le moutonnement des vagues semblait s'être accéléré ; la fumée noire, qui sortait maintenant de façon pratiquement continue de la montagne de la Colonne, s'effilochoit sous l'effet d'un vent fringant. En l'air, un vol de cigognes remontant vers le nord annonçaient le printemps. Le navire avançait, tanguant et roulant. Ses flancs étaient égayés de raies rouges et bleues ; sur les voiles étaient brodés des dauphins. Les vagues venaient à sa rencontre, faisant gémir sa charpente et chanter ses gréments.

Erissa, à l'avant du pont supérieur à côté de Reid, battait des mains. Ses cheveux flottaient sur ses épaules et le vent plaquait son kilt contre ses reins. De temps à autre elle poussait des cris d'exclamation. Le vaisseau poursuivait sa route dans un claquement de focs, de vergues et de cordages. Il venait maintenant de passer devant la proue de l'autre bateau, lequel se mouvait laborieusement à la rame, incapable de serrer un tant soit peu le vent.

— Allez-vous cesser de vous dérober à la fin et passer aux choses sérieuses ? cria le chef d'équipage au loin.

— Je crois que nous devrions y aller franchement, dit Reid à Sarpédon, maintenant que nous nous sommes assurés qu'ils ne pouvaient pas lancer un grappin.

Ils se regardèrent tous les deux, l'air mi-figue mi-raisin. Un cri de guerre monta des bancs de nage.

Tandis que le navire prenait un peu de champ, les voiles furent abaissées, les mâts mis en position horizontale sur les râteliers et les rames entrèrent en action. Les membres de l'équipage du vaisseau-cible n'étaient pas très rassurés à leur propre poste ; ils savaient ce qui se passait lors d'une collision : les deux coques étaient enfoncées... ainsi que les côtes des rameurs qui ne se dégageaient pas à temps.

Reid alla trouver son quartier-maître à l'arrière.

— Vous vous souvenez de ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ? lui dit-il. Vous visez le milieu, mais pas de face : nous risquerions de rester accrochés. Le but est d'arracher les bordages et de s'écarter aussitôt.

— Comme un taureau blessant un ours, ajouta Erissa.

— Puisse cela ne pas être de mauvais augure pour vous, Sœur, répondit l'homme.

— Que les dieux nous protègent ! lança Dagonas à son banc juste en dessous.

Erissa lui sourit. Reid remarqua comme le corps du garçon était lisse et souple. Le sien... oh ! disons qu'il se maintenait en assez bonne forme. Et Erissa lui tenait fort la main.

L'embarcation commença à se propulser en avant. Le chant du chef de nage alla crescendo et bientôt la coque du navire se mit à bondir au milieu de l'écume. D'un seul coup la proximité du bateau-cible fut effrayante. Selon les instructions, il essaya d'exécuter une manœuvre d'esquive. Comme prévu, le système de gouvernail était tellement plus efficace que les rames qu'aucune fuite n'était possible.

Les hommes de Reid avaient répété la manœuvre très souvent, en utilisant des filets tendus sur des morceaux de bois. Les rames sur le côté intérieur se redressèrent dans un ensemble parfait, tandis que les autres de l'autre côté continuaient leur travail. Le bruit du choc fut moins fort que Reid s'y serait attendu. La manœuvre de dégagement fut un peu plus laborieuse – manifestement il fallait encore perfectionner ce point – mais elle réussit cependant. Déjà, un peu plus loin, le vaisseau éperonné donnait de la bande. Immobilisé et privé de sa charge, il ne coula pas ; mais il flottait au gré des vagues qui progressivement le réduisaient en miettes.

Les vainqueurs poussaient des cris de victoire. Les vaincus, eux,

étaient trop occupés à nager vers les bateaux de sauvetage pour pouvoir réagir. Reid et Sarpédon se livrèrent à une inspection minutieuse.

— Pas de dommages visibles, déclara le maître de chantier. Ce bateau pourrait décourager une flotte à lui tout seul. — Il serra l'Américain dans ses bras. — C'est prodigieux ! Prodigieux ! Merci !

Erissa s'approcha.

— Tu es *réellement* un dieu, dit-elle en sanglotant.

Ils n'osèrent pas s'embrasser devant les autres, mais elle s'agenouilla et lui enlaça les genoux.

De nouveau Atlantide s'affairait à des préparatifs de fêtes. Mais cette fois-ci c'étaient les grandes fêtes, les vraies. Dans la résurrection d'Astérion résidait celle du monde et de ses morts.

D'abord il devait mourir et être pleuré. Quarante jours avant l'équinoxe de printemps, les Keftius couvraient les autels, masquaient l'entrée des grottes et les sources, portaient à travers les rues leurs trois symboles renversés et drapés dans du noir, déchiraient leurs vêtements, s'entaillaient la chair et imploraient la pitié de Dictynna. Pendant les trente jours suivants, la plupart s'abstenaient de toute viande, vin et rapports sexuels ; et dans leurs maisons des lampes brûlaient en permanence pour permettre au fantôme d'un être cher de retrouver son chemin.

Toutefois la vie quotidienne ne s'arrêtait pas. Après tout, le trafic maritime allait de nouveau reprendre. Aussi dévots fussent-ils, les Keftius étaient incapables de s'imposer des mortifications pendant plusieurs heures d'affilée. Et les dix derniers jours se passaient en simple célébration. Le dieu ne serait pas encore sorti de l'enfer à ce moment-là pour venir réclamer la Fiancée qui était aussi sa Mère et sa Grand-mère, mais une impatience joyeuse aidait les gens à être sûrs qu'il ne tarderait pas à le faire.

Sous l'apparence d'austérité et de décorum, l'effervescence régnait même sur l'île du temple. Bientôt les jeunes filles allaient prendre le bateau pour Cnossos pour danser avec les taureaux et les jeunes garçons : bientôt, très bientôt. Erissa faisait répéter ses élèves tous les jours. Reid, lui, restait là à se ronger les ongles.

Pourquoi Lydra continuait-elle à refuser de le voir ? Elle n'était tout de même pas occupée à ce point. Dieu sait pourtant qu'elle trouvait le temps qu'il fallait pour Diorès lorsque l'Achéen effectuait l'une de ses fréquentes missions. Pourquoi ne décidait-elle rien au sujet de l'évacuation ? Quand Reid trouvait l'audace de saisir une occasion fugitive de lui dire quelques mots, qu'eux seuls étaient en mesure de comprendre, elle lui répondait qu'elle était en contact avec Minos. Et

de fait, des bateaux effectuaient la navette entre les deux îles et des messages écrits circulaient, portés par de vieux envoyés à son service, lesquels étaient aussi analphabètes qu'ils savaient tenir leur langue. Elle disait que l'affaire faisait l'objet d'un examen très approfondi. Mais cela, ce n'était jamais que ce qu'elle disait.

Pendant ce temps le volcan crachait toujours sa fumée et, de plus en plus souvent maintenant, des flammes. La fine cendre qui se répandait commençait à donner aux champs un aspect poussiéreux. Parfois, la nuit, on voyait de la lave incandescente couler du cratère ; le lendemain matin, on retrouvait les flancs noirs de la montagne parés d'une curieuse ornementation tandis que des fumerolles blanches s'échappaient du sommet. Le sol tremblait et l'air grondait. Dans les tavernes, des hommes tenaient à qui voulait bien les entendre des discours sur les précautions qui devraient être prises contre les risques d'une éruption grave. Reid n'avait pourtant guère l'impression que les gens en prenaient beaucoup. Bien sûr ils n'imaginaient pas ce que l'explosion allait être. Reid avait lui-même du mal à se le représenter.

S'il pouvait leur dire !

Enfin, au pire il y avait suffisamment de bateaux bien équipés. Pratiquement chaque famille atlantéenne possédait le sien, qui pouvait être mis à flot, avec des vivres, dans un délai de quelques heures. Mais ils ne pouvaient pas rester en mer très longtemps ; et il ne savait pas exactement quand le coup serait frappé. Mais il savait trop, par contre, qu'il ne leur restait plus beaucoup de temps maintenant, à lui et à Erisa, pour pouvoir admirer ainsi le scintillement des étoiles au sommet d'une colline, si près l'un de l'autre que Pamela et les enfants ne pourraient trouver de place entre eux. Et la jeune fille chuchote. « Nous serons unis tout de suite après les fêtes, oui, tout de suite après, mon amour, mon dieu », tandis que la montagne grogne dans leur dos en répandant de temps à autre sa lumière sur eux.

La pluie recommença à tomber, mais doucement, à peine plus humide qu'une brume de printemps qui stimule la terre et qui, même si elle durait jusqu'au matin ne gênerait pas trop la procession des jeunes filles vers les bateaux en partance pour la Crête. Mais au-delà de cette fraîcheur et des odeurs humides qu'elle suscitait régnait la nuit absolue.

Lydra faisait face à Reid sous le portrait du juge Griffon. À la lueur de la lampe, sa robe noire était comme une autre ombre sur laquelle la blancheur de son visage tranchait de façon impressionnante. Du haut de son trône elle déclara :

— Si je vous ai fait venir si tard, étranger, c'est à dessein. Personne d'autre ne peut nous entendre que les gardes qui sont de l'autre côté de cette porte.

Il songea : C'est encore trop. Certes la porte est épaisse, mais pas assez cependant pour que ces gardes ne puissent entendre au moins un appel. Et ils lui sont tous totalement dévoués.

— Que voulez-vous me dire, madame ?

— Ceci. Vous comptez vous embarquer demain avec cette petite écervelée d'Erissa, n'est-ce pas ? Eh bien, cela ne se fera pas : vous resterez ici.

D'un seul coup il prit conscience que sa cage n'avait pas de porte !

— Vous avez été très naïf, poursuivit-elle. Vous imaginiez-vous peut-être que Diorès et moi ne parlerions jamais de vos compagnons d'Égypte, pour apprendre ainsi ce que vous ne disiez pas à propos de la femme ? Ce sont des sujets trop mystérieux, n'est-ce pas ? Puisque vous n'avez pas dit toute la vérité, comment pouvons-nous supposer que vous n'avez pas menti ? Que vous n'êtes pas l'ennemi de celui que les dieux ont choisi : le prince Thésée ?

— Madame, s'entendit-il crier, Thésée est en train de se servir de vous ! Il vous abandonnera dès qu'il n'aura plus besoin de vous... !

— Taisez-vous, sinon vous êtes un homme mort ! hurla-t-elle. Gardes ! Gardes ! À moi !

Il savait pourtant : bien avant, l'homme aux yeux de lion était venu la trouver dans sa solitude et lui avait promis ce qu'aucun autre homme n'aurait osé : qu'il ferait d'elle sa reine s'il pouvait ; mais que pour cela elle devait l'aider à provoquer la chute de son roi.

Pourquoi ne l'ai-je pas vu venir ? criait-il dans sa tête. Parce que je n'étais pas habitué aux intrigues, mais surtout parce que je ne voulais pas me débarrasser du petit paradis de soleil qu'elle m'avait laissé tisser autour de moi-même...

Il réalisa : lorsqu'elle a transmis à Diorès, donc à Thésée, le message que je lui avais livré, cela faisait partie du service exigé de Lydra dans le cadre de sa contribution à la conspiration. Et maintenant elle me fait enfermer de peur que je ne rompe le silence.

Pendant combien de nuits de printemps, tandis que ses jeunes sœurs converses rêvaient et parlaient entre elles dans leur dortoir des garçons qu'elles rencontreraient, pendant combien d'années a-t-elle prié pour que lui soit donnée une chance comme celle-ci ? Et à quels dieux s'est-elle adressée ?

CHAPITRE XV

Les navires étaient en train de rentrer. Déjà la plage du Pirée était pleine et ceux qui arrivaient encore devaient rester au mouillage. Parmi eux il y avait aussi le grand vaisseau d'Oleg. On aurait pu le mettre à l'échouage, mais avec difficulté, et le Russe voulait éviter autant que possible les curieux, les voleurs et les indiscrets. La plupart des équipages dressaient leur tente sur le rivage à proximité et allaient à Athènes pour visiter et s'amuser. Mais n'importe quel jour il y avait toujours des hommes qui traînaient dans ces camps.

Des cris obscènes fusaient tout autour d'Erissa et venaient se mêler à la fumée des feux sur lesquels on faisait la cuisine. Plusieurs Achéens s'approchèrent d'elle au moment où elle passa devant eux. Elle fit comme si elle ne les voyait pas, bien que sentant leurs regards dans son dos. Une femme, jolie en plus, qui se balançait de cette manière si arrogante... sans escorte ? Que pouvait-elle bien être sinon une de ces putains descendue faire son petit commerce ? Mais elle repoussait toutes les propositions. Peut-être alors avait-elle rendez-vous avec quelque homme important dans sa tente ? Mais les chefs de clan n'étaient pas ici : ils étaient en ville dans les auberges, et les plus puissants au palais... Les soldats haussèrent les épaules et retournèrent à leurs rôtis en broche, à leurs jeux de dés ou à leurs concours de vitesse, de force ou de... vantardises.

Elle s'approcha d'une rangée de petits bateaux. Dans chacun se tenait un passeur, dont l'expression d'ennui disparut en la voyant.

— Qui veut m'emmener à ce navire là-bas ? interrogea-t-elle en montrant le vaisseau d'Oleg.

Plusieurs paires d'yeux la déshabillèrent littéralement du regard. Des dents étincelèrent, humides sous les arbres.

— Pour quoi faire ? demanda quelqu'un d'un air entendu.

— Comment vous payez ? interrogea un autre en riant.

— C'est moi qui amène normalement les gens à ce navire, dit un troisième, et je veux bien vous y emmener, mais il faudra que vous méritiez votre voyage. D'accord ?

Erissa gardait encore le souvenir des barbares de Thrace, des

bourgeois de Rhodes, et de bien d'autres encore. Elle se redressa vivement, les pupilles dilatées et une soudaine pâleur sur son visage.

— Je suis en relation constante avec les Êtres, dit-elle en prenant son ton le plus glacial. — Pointant son doigt sur l'homme : — Tenez-vous tranquille si vous ne voulez pas que cette virilité dont vous vous vantez plus que vous ne savez vous en servir ne se ternisse et ne vous abandonne !

Ils reculèrent, effrayés, traçant dans l'air d'une main tremblante des petits signes à eux. D'un geste, elle indiqua à l'homme d'Oleg de se dépêcher. Il rampa presque pour l'aider à monter à bord, mit sa barque à flot et ne pensa plus qu'à ramer comme un possédé sans jamais lever les yeux vers elle.

Elle étouffa un soupir. Comme il était facile de dominer les autres quand on avait cessé soi-même d'avoir peur !

Le visage rubicond d'Oleg, avec sa barbe dorée, semblait s'embraser sous l'effet de la réverbération du soleil sur l'eau tandis qu'il se penchait par-dessus le bastingage.

— Par le *chwart*, s'exclama-t-il, qui... ? Mais... vous, Erisa ? Saints du ciel, ça fait des semaines que je ne vous ai pas vue. Montez donc, montez donc. — Rugissant à l'adresse de ses marins : — Allons, vous autres, espèces de lourdauds ! Descendez une échelle de corde pour madame !

Il l'emmena dans une cabine, la fit asseoir sur une couchette, lui versa du vin, qu'un homme de l'équipage était allé chercher, et trinqua :

— Content de vous accueillir, jeune fille.

La cabine en question étant une simple cabane encombrée de ses affaires personnelles, il la rejoignit sur la couchette. Même sans fenêtres, il y avait suffisamment de lumière qui passait par la porte pour qu'elle puisse le distinguer. L'atmosphère de la cabane était tiède ; elle sentait la chaleur de son corps sous la tunique en lambeaux et elle respirait l'odeur de sa sueur. Des vagues clapotaient contre le bateau qui se balançait doucement. Dehors on entendait des bruits de pas, des cris, des instruments qui grincent : les préparatifs qu'il était en train de superviser se poursuivaient.

— Allons, pourquoi cet air sinistre ? fit-il de sa grosse voix.

Elle lui prit la main :

— Oleg... Ces soldats que Thésée fait venir, où doivent-ils aller ?

— Vous le savez bien, ç'a été annoncé : ils vont aller faire quelques pillages dans les eaux tyrrhéniennes.

— Est-ce vraiment sûr ? C'est si brusque... Ils sont si nombreux...

Il lui lança un regard compatissant :

— Je comprends : vous craignez pour la Crète. Mais réfléchissez : vous ne pourriez pas obliger les Attiques – sans parler de tous les autres Achéens qu'ils ont réussi à persuader de se joindre à eux – vous ne pourriez pas les obliger, dis-je, à attaquer un pays qui se trouve sous la protection de Minos. Ils ne sont pas fous. En même temps, ils commencent à s'agiter, et Minos a intérêt à les laisser passer leur humeur de temps en temps sur des peuples qui n'ont rien d'autre à leur offrir sur le marché que des esclaves, et qui eux-mêmes sont en mesure de jouer les pirates. Vous ne croyez pas ?

— Mais cette année doit être fatidique, murmura-t-elle.

Oleg hocha la tête :

— C'est l'idée que j'ai soutenue quand on m'a demandé mon avis. Si nous devons essayer un raz-de-marée comme le prétend Duncan, je n'aimerais pas voir détruire de jolis bateaux, et tout particulièrement mon beau dromon tout neuf. Il faut les mettre à l'abri. Je suis vraiment impatient de montrer à Duncan ce que j'ai fait ! C'est son idée, vous vous rappelez, de construire quelque chose de tout à fait moderne pour attirer l'attention des sorciers du temps.

— Qui a averti Minos du désastre qui se préparait ? demanda Erisa.

— Eh bien, vous avez entendu vous-même Diorès rapporter ce qu'il avait vu et fait à Atlantide. Duncan est un hôte d'honneur là-bas. J'ai fait boire quelques-uns des hommes de Diorès pour leur tirer les vers du nez, juste par acquit de conscience. C'est vrai : c'est lui qui a dû réussir à transmettre le message.

« Nous n'aurions pas dû l'apprendre ici à Athènes. Si les Crétois ont vraiment l'intention d'évacuer leurs cités et de disperser leur flotte loin en mer, ils éviteraient certainement d'en parler à l'avance, n'est-ce pas ? Ce serait vraiment vouloir se chercher des ennuis. Je ne serais pas du tout surpris que Gathon ait reçu secrètement mission de mettre la puce à l'oreille de Thésée sur la nécessité d'organiser une expédition achéenne massive de l'autre côté de l'Italie. Pour lui ôter toute tentation ailleurs, ha ! ha !

— Alors pourquoi ai-je le souvenir que mon pays a été détruit ce printemps-ci ? demanda-t-elle.

Oleg lui caressa les cheveux comme l'aurait fait son père. Ce geste vint rappeler à Erisa ses nouveaux cheveux blancs qui étaient apparus cet hiver. À Atlantide, ces cheveux brillaient comme un ciel de nuit.

— Peut-être que vous ne vous souvenez pas bien. Vous avez dit vous-même que tout ce qui entourait le jour de la catastrophe était brumeux dans votre esprit et qu'il y avait même des choses dont vous

ne vous souveniez pas du tout.

— Mes souvenirs de ce qui s'est passé après sont clairs, eux, par contre.

— Eh bien, peut-être que le dieu a changé d'avis et nous a envoyés sauver la Crète. – Oleg fit un signe de croix. – Mais je me garderai bien d'affirmer quoi que ce soit, notez bien. Je ne suis qu'un pauvre pécheur qui essaie de se débrouiller le plus honnêtement possible. Mais un prêtre du dieu m'a dit que les hommes étaient libres de choisir, qu'il n'y avait pas de condamnation décidée d'avance et qu'il fallait attendre le jour du Jugement Dernier. En attendant, nous pouvons seulement suivre le chemin que nous pensons le meilleur et faire un pas à la fois.

« En tout cas, rappelez-vous que nous n'avons pas soufflé mot de tout cela aux Athéniens : *eux ne connaissent pas l'avenir*. S'il y a une chose qu'ils croient, c'est qu'ils doivent devenir plus amis avec Cnossos.

« Si vous en voulez une preuve, songez que Thésée ne sera pas à la tête de cette expédition bien que ce soit lui qui l'ait décidée. Son idée doit être de réduire autant que possible l'agitation parmi les Achéens pendant qu'il sera absent. S'il cherchait à frapper la Crète, est-ce qu'il s'empresserait d'y aller ?

— C'est cette nouvelle qui m'a affolée et pour laquelle il fallait que je vous voie, Oleg, dit Erissa en tournant son regard inquiet vers l'homme. Quand le prince a fait savoir qu'il serait parmi les nouveaux otages...

Le Russe hocha la tête :

— Oui, je connais l'idée de Duncan. Ça m'a inquiété aussi pendant un temps. Et puis j'ai réfléchi et je me suis dit pour commencer : qu'est-ce que Thésée et les mécontents ou malandrins qu'il aurait rassemblés pourraient faire dans la propre cité de Minos si ce n'est se faire tuer ? Deuxièmement, comme je l'ai déjà dit, il n'a aucune raison de penser que le Labyrinthe ait à faire face à des ennuis provoqués par les éléments naturels. Troisièmement, s'il espère pouvoir marchander sa promotion dans la Thalassocratie, quel moyen plus judicieux pour lui que de s'installer quelques années dans un poste honorifique où ils essaieront de gagner ses bonnes grâces pour le jour où il rentrera chez lui ? Quatrièmement, je ne serais pas surpris que Gathon, encore lui, lui ait laissé entendre que ce serait très intéressant pour lui de venir. Vous voyez, si Duncan a mis Minos en garde contre Thésée, il est tout à fait naturel que Minos veuille faire venir Thésée au Labyrinthe pour pouvoir garder plus facilement l'œil sur lui. Et cinquièmement, jeune fille, ce dromon va être le vaisseau amiral de cette expédition tyrrhénienne. L'amiral Diorès naviguera dessus, et c'est *moi* qui aurai

l'œil sur *lui*.

Il lui passa machinalement le bras autour des épaules et poursuivit :

— Oui, nous sommes dans un monde dangereux. Il n'en a jamais été autrement, et il n'en sera jamais autrement. Mais je crois qu'on a toujours quelque raison d'éprouver un peu de réconfort.

Il aurait été heureux de lui prouver davantage qu'il pouvait lui apporter ce peu de réconfort mais, comme elle ne réussit pas à le convaincre qu'il se trompait, elle prit prématurément congé. Sur le chemin qui la ramenait à Athènes, elle trouva un petit bois de cyprès au bord de la route où elle put se cacher pour pleurer.

Conduisant un des chariots de Diorès son chef, Pénéléos se trouvait parmi les soldats qui étaient partis en avant pour battre le rappel des hommes dispersés dans leurs fermes. Il revint le lendemain du jour où Erissa avait rendu visite à Oleg ; il criait de joie en grimpant l'Acropole, étincelant dans son armure de bronze, sa cape flottant derrière lui ; ses chevaux piaffaient et ses suivants, torse nu, transpiraient à courir derrière son chariot au milieu de la poussière. Erissa se trouvait dans la foule des serviteurs qui s'étaient arrêtés de travailler pour admirer ce spectacle splendide. Le soleil qui se réverbérait sur son casque et sa cuirasse était presque aveuglant.

— Alors ? songea-t-elle. Cette nuit ?

Très certainement. Uldin est de retour lui aussi, plus renfrogné que jamais.

Elle avait une conscience aiguë de ce qui se passait autour d'elle, des ombres entre les pavés, des mouches agglutinées autour d'un tas de fumier devant les étables, de la nuance gris argenté des bardeaux sur le toit du palais et de la fumée lumineuse qui s'échappait par leurs fentes, de l'aboiement d'un chien, des robes et des tuniques autour d'elle – bien que ceux et celles qui les portaient ne fussent pour elle en ce moment que d'autres objets, leurs paroles de simples bruits confus. Ses pensées s'élevaient avec sérénité bien plus haut, observant, pesant, s'ajustant ensemble. En dessous il y avait ce sentiment du destin qui s'était réveillé en elle pendant l'hiver.

Pourtant, hier, l'espace d'un instant, elle avait espéré, oh ! rien qu'un tout petit peu... Mais elle ne s'avouait pas vaincue. Elle *savait* que le voyage de Thésée à Cnossos faisait partie d'un plan. Mais elle ignorait de quelle sorte de plan il s'agissait ou ce qu'Ariane pouvait avoir affaire avec. Elle n'avait pas réussi à convaincre Oleg qu'ils conspiraient tous les deux. Sans doute son échec faisait lui aussi partie du plan, qui continuait à s'ourdir. Mais elle *savait* que, d'une manière ou d'autre, elle rejoindrait Duncan avant la fin. Car au fil des mois, en

se regardant dans les miroirs, en émergeant d'une brume de demi-souvenirs, elle avait fini par reconnaître un visage parmi ceux qui l'entouraient à ce moment ultime ; et c'était le sien.

Était-ce elle alors la sorcière qui avait retranché les dernières heures de ces souvenirs qui devaient l'aider à vivre pendant des années ?

Pourquoi ferait-elle cela ? Le ferait-elle vraiment ? C'était absurde. Mieux même, son refus de faire cette chose pouvait représenter le seul fil libre qu'elle pouvait saisir pour démêler l'écheveau. Et si, plongée une nouvelle fois dans cette époque après un autre quart de siècle, elle savait ce que, dans cette maison, elle pourrait dire à cette jeune Erissa qui n'était autre qu'elle-même...

Au cours de sa vie passée avec Dagonas, elle avait interrogé des voyageurs avec autant d'ardeur que n'importe lequel des Keftius qui restaient encore : que s'était-il passé ? Ils lui donnaient des versions différentes mais qui avaient en gros le même canevas. Thésée et les autres otages étaient à Cnossos depuis peu de temps quand le tremblement de terre avait éclaté et que la mer avait détruit la flotte minoenne. Il avait rassemblé des gens (que l'oracle lui avait dit d'organiser en armée) et s'était emparé par la force de la capitale déjà en ruines. Ses propres navires et ceux de ses alliés, épargnés parce qu'ils étaient très loin en mer au moment du cataclysme, étaient arrivés peu de temps après en renfort. Ayant imposé sa loi à ce qui restait des principales cités crétoises, il était retourné chez lui en emmenant Ariane. Beaucoup de récits faisaient état du fait qu'elle ne semblait pas l'avoir suivi contre son gré.

Dans le passé – son passé, c'est-à-dire dans l'avenir par rapport à aujourd'hui – Erissa avait estimé que c'était improbable. Cela n'allait pas bien avec ce qu'elle savait de Lydra. En outre, Thésée avait prouvé à Naxos que la prêtresse n'était rien pour lui. Créature abandonnée, elle avait fini ses jours vouée à un culte mystérieux, l'une de ces vieilles fois obscures dont les adeptes se livraient alternativement à l'orgie et à la torture. Thésée, lui, avait poursuivi son œuvre en unifiant sous sa férule un vaste territoire sur le continent. Le fait qu'il ait pu, selon certains, connaître une triste fin était une piètre consolation.

Erissa hocha la tête. La trame du plan s'éclaircissait pour elle. Elle n'avait d'ailleurs cessé de s'éclaircir pendant tout l'hiver au fur et à mesure des navettes de Diorès entre Athènes et Atlantide. Ariane devait sûrement aider Thésée, comme dans cette vague légende à laquelle Duncan avait fait allusion. Nul doute que les révélations au gré du temps l'avaient inspirée.

Mais Erissa ne pouvait dire ses soupçons à voix haute : des

accusations ne lui vaudraient que d'avoir la gorge tranchée ; en outre Oleg et Uldin étaient presque toujours absents pour les besoins de leur travail, et quand ils étaient au palais, elle n'était jamais seule avec l'un ou l'autre d'entre eux, et elle ne pouvait guère espérer rééditer son tour magique du petit bois de Péribée, tant la cour d'Égée était soupçonneuse à son égard.

Hier, elle avait pu profiter du fait que la plupart des membres de la maison royale étaient absents pour aller trouver Oleg. Mais elle n'avait pas réussi à faire comprendre au Russe comment une simple histoire racontée par quelqu'un qui prétendait être un exilé du futur (et avait, de fait, de remarquables choses à montrer) pouvait influencer des gens qui croyaient au destin. Oleg ne l'avait pas compris : son dieu le lui interdisait. Thésée et Lydra – qui, eux, manquaient de foi dans leur haute destinée libératrice – allaient mettre en jeu tout ce qu'ils avaient, et notamment la vie de la maison royale et de l'état athénien tout entier, dans ce qu'Oleg ne considérait que comme le simple pari que tout se passerait exactement comme il fallait. Comme il savait que Thésée, Diorès et les autres étaient des gens pragmatiques comme lui-même, il écartait les craintes d'Erissa.

De plus, comme ce qu'il avait pu voir du raffinement crétois lui avait plu, au point qu'il aimerait peut-être vivre là-bas, et comme il était épris d'elle, que représentait réellement pour lui le pays d'Erissa ? S'il ne pouvait pas retourner chez lui, il pourrait se faire une nouvelle vie en Grèce. Il avait déjà commencé.

Ce travail qu'il avait entrepris l'avait aidé à ne pas penser à ce qui se tramait. Erissa, elle, enfermée dans l'univers d'une femme achéenne, avait eu amplement l'occasion de ressasser, débrouiller quelques-uns des mystères et lentement tisser son propre écheveau dont elle devrait bientôt rassembler tous les fils.

Oui, ce serait très certainement pour cette nuit...

Le soir, Pénéleos la rejoignit plus tôt qu'elle ne s'y attendait. Elle se leva en souriant pour l'accueillir, rejetant ses cheveux en arrière sur la chemise égyptienne qu'il lui avait donnée.

— Je pensais que tu serais resté à boire plus longtemps après ces jours où tu as été en campagne, dit-elle.

Il se mit à rire. La lumière de la lampe révélait un homme massif, aux muscles saillants et au visage légèrement empourpré par le vin mais aux yeux brillants et à l'allure assurée. Sous ses boucles blondes, ce visage avait la rondeur glabre de celui d'un enfant.

— Demain soir, oui, dit-il. Mais tu m'as bien plus manqué que tous les festins du monde.

Ils s'embrassèrent. Sa bouche et ses mains étaient moins maladroites que les premières fois, et elle de son côté se servait de toute la dextérité que les siennes possédaient. Mais tout son être intérieur était froid, sous la seule emprise de la destinée. Elle ne se laissait toucher par une émotion que dans la mesure où elle savait qu'elle allait bientôt retrouver Duncan.

— Maintenant, nymphe, maintenant, fit-il d'une voix basse et rauque.

D'habitude elle se laissait aller au plaisir de leurs rencontres. Pourquoi pas ? Elles étaient un motif, mineur parmi d'autres plus importants, pour le séduire d'abord – et se libérer de cette faim au moins pendant qu'elle attendait à demi prisonnière à Athènes. Au début, il était effrayé et désorienté. (Diorès l'avait encouragé quand il s'était aperçu de ce qui couvait. L'amiral voyait dans une vie commune le moyen idéal de faire surveiller de près par son plus fidèle suivant, et mater si besoin était cette femme dont le rôle et le pouvoir mystérieux tenaient sans aucun doute de la sorcellerie et représentaient donc un danger.) Par la suite, Pénéléos avait pris confiance ; mais il restait aimable avec elle à sa manière égocentrique d'Achéen. Elle l'aimait bien finalement.

Cette nuit, il fallait qu'elle lui fasse profiter de tout son art en lui refusant la moindre émotion. Elle devait faire en sorte de l'amener à une somnolence paisible et heureuse en évitant de le laisser sombrer dans un sommeil naturel.

La flamme de la lampe tremblotait lorsqu'elle se redressa sur un coude en le contemplant.

— Repose-toi, mon doux ami, murmura-t-elle doucement.

Et elle répétait cette phrase sans relâche, tandis que ses doigts se déplaçaient sur son corps à une cadence très lente ; et lorsque le regard qu'elle avait ainsi envoûté commença à se voiler, elle-même se mit à battre des paupières au rythme des battements du cœur de l'homme.

Il succomba rapidement. Déjà dans le petit bois de Péribée, il n'avait pas été difficile de lui imposer le Sommeil. C'était d'ailleurs ce fait qui l'avait incitée à le choisir, lui, parmi les hommes non mariés qu'elle voyait régulièrement, et à le séduire dès que son plan avait pris vaguement forme. Les fois suivantes, où elle l'avait ainsi ensorcelé – sous prétexte de l'apaiser ou de calmer une migraine, ou encore de lui apporter un rêve agréable – s'étaient révélées chaque fois plus faciles. Elle était sûre qu'il obéissait à cet ordre qu'elle lui donnait toujours : Ne parle à personne de ce que nous sommes en train de faire tous les deux ; c'est un secret cher et sacré entre nous ; oublie même que j'ai fait davantage que de te parler à voix basse jusqu'à ce que je le fasse

de nouveau.

À présent elle était là, en train de le contempler sous la faible lumière frémissante. On aurait dit qu'une partie de sa fermeté s'était échappée de ses traits et de ses yeux mi-clos. Mais elle n'était pas allée bien loin : elle s'était retranchée dans les ténèbres du crâne, pareille à ces serpents que les Keftius entretenaient dans leur maison parce qu'ils croyaient que leurs morts allaient revenir sous cette forme. Dans quelques heures il se réveillerait et commencerait à s'agiter ; et n'importe quel bruit insolite pouvait le mettre instantanément sur le qui-vive et prêt à réagir.

Dans le Sommeil, on croit et l'on fait ce que l'on vous commande, jusqu'à un certain point – et elle estimait que chez lui ce point était situé plus loin que chez la plupart des hommes – mais l'on ne ferait rien que l'autre partie restée éveillée de soi-même risque de considérer comme mauvaise ou dangereuse. Cette nuit, Erisa devait être très prudente.

La lampe était presque éteinte. Elle se leva sans faire de bruit pour aller la remplir. La pièce était tiède, pleine d'odeurs d'huile, de fumée, de chair et d'haleine musquée. De l'autre côté de la tenture qui fermait cette pièce tout n'était que nuit et silence.

Erisa se pencha sur Pénéleos.

— Pénéleos, fit-elle doucement en marquant bien le rythme de chaque mot, tu sais que je suis ta femme qui ne veut que te servir. Mais tu sais que je sers aussi la Déesse.

— Oui, répondit-il d'une voix sans intonation.

— Écoute-moi, Pénéleos. La Déesse m'a révélé que le projet divin conçu par Elle et Zeus pour l'union de nos deux peuples est menacé. S'il est accompli quoi que ce soit qui est interdit, la malédiction éternelle tombera sur eux. Dis-moi ce qui se trame pour que je puisse essayer d'empêcher toute erreur.

Elle retint sa respiration en attendant qu'il réponde. Son espoir reposait sur la probabilité presque certaine que Diorès s'était confié à lui. Ils étaient sûrement d'autres en dehors du prince et de l'amiral à savoir ce qui se préparait réellement, si toutefois c'était différent de ce qui avait été annoncé officiellement. Malgré sa jeunesse, Pénéleos n'était pas imprudent, et la moindre information lui permettrait de surveiller de plus près encore tout ce que sa compagne pouvait faire ou apprendre.

Les réponses qu'elle lui soutira vinrent encore renforcer en elle le sentiment du destin. Un complot, qui remontait au début de l'hiver, entre Thésée, Lydra et ceux que les agents de Lydra avaient découverts ou installés à Cnossos ; la version du voyage dans le temps arrachée à

un Duncan trop confiant ; la nouvelle interprétation de l'oracle de Péribée selon laquelle maintenant la Déesse elle-même désirait le triomphe d'Athènes ; le plan destiné à s'emparer de la cité reine et amener toute la flotte à se retourner contre Keft ; l'assurance qu'aucune initiative hostile ne serait prise si le désastre ne s'abattait pas sur le Labyrinthe au jour prévu ; le tout tenu secret à l'égard de Minos ; Duncan gardé prisonnier sous un vague prétexte...

Elle ne s'attarda pas en vaines lamentations : elle soupçonnait la majeure partie de tout cela depuis des semaines.

— Écoute, dit-elle. Tu te souviens que tu t'es tourmenté à propos d'éventuels ennuis que pourrait causer l'homme Uldin. Sache à présent que Poséidon est rendu furieux par cet usage impie que l'on fait du cheval – son animal sacré monté comme un âne ! – et il causera la ruine de l'expédition si ce sacrilège ne cesse pas pour de bon. Uldin doit être tué en expiation ; mais secrètement, car si la raison en était connue publiquement, des messagers partiraient pour la Crète.

Elle prenait son temps, répétant chaque phrase, faisant très attention à sa formulation, jusqu'à ce qu'elle ait l'impression d'avoir gravé une certitude absolue dans l'esprit vulnérable. L'aube se rapprochait au rythme de leur respiration, mais *elle* savait qu'elle reverrait Duncan. Finalement, elle abandonna Pénéleos sur son lit, dans l'obscurité, pour aller « chercher ton seigneur Diorès et envisager ensemble ce qu'il fallait faire ».

Le couloir jonché de nattes paraissait froid sous le pied. Des ombres bondissaient autour de la flamme vacillante de sa lampe. La chambre d'Uldin était un peu plus loin. Elle entra. Il était étendu, ronflant, à côté d'une nouvelle jeune esclave, la première en étant à un stade de grossesse avancé. (Je n'aurai pas d'autre enfant de Duncan, fut la pensée qui traversa l'esprit d'Erissa, pareille à la chauve-souris qui sort au crépuscule. Il semble que je sois devenue stérile depuis le dernier que Dagonas m'a donné. Mais je crois que je n'aurais pas pu faire ce que j'ai fait ici si les choses avaient été autrement ; que la mémoire de Deucalion me vienne en réconfort. À moins que, une fois que ce combat sera terminé, Rhéa veuille bien m'accorder...) Le Hun avait gardé sa tête rasée, avec seulement trois touffes de cheveux et des anneaux barbares à ses oreilles. Le rude visage cousu de cicatrices lui semblait hideux. Mais en quel autre endroit trouver de l'aide ?

Elle le secoua. Il se réveilla immédiatement. Elle lui plaqua une main contre la bouche pour qu'il ne parle pas, se pencha sur lui et murmura :

— Lève-toi tout de suite. J'ai imposé le Sommeil à Pénéleos et j'ai appris quelque chose de terrible.

Il hocha la tête et la suivit sans s'être habillé mais en ayant pris son

sabre.

Vers le début de l'hiver, alors qu'elle était seule et pensait à Duncan, elle s'était rappelée une chose qu'il lui avait dite. Au cours des siècles à venir, des tribus doriennes venant du nord devaient écraser les Achéens parce que leurs armes en fer étaient suffisamment bon marché pour que n'importe quel homme puisse en avoir, alors qu'une panoplie complète en bronze était réservée aux nobles. Alors, plus tard, elle avait demandé à Pénéleos : « Tes chefs ont-ils raison de laisser Uldin créer les archers à cheval dont il parle ? Lorsque l'usage s'en sera répandu, ne signifiera-t-il pas la fin du chariot de guerre, et même de tout un état fondé sur des seigneurs conduisant leur chariot ? » Elle lui avait ensuite rappelé cette suggestion périodiquement après l'avoir chaque fois livré à l'emprise du Sommeil.

Cela lui paraissait le minimum de ce qu'elle pouvait se permettre. Pourtant cela réussit : Pénéleos alla répéter l'idée à Diorès, Thésée et les autres, lesquels commencèrent à se poser des questions. Ils n'interdirent pas franchement à Uldin de continuer mais trouvèrent des prétextes pour lui retirer progressivement toute aide, jusqu'à en arriver finalement à reconsidérer complètement la question. Pour finir, Uldin se retrouva oisif et rongant son frein.

Cette nuit, Uldin apprit directement d'un Pénéleos qui le prenait pour Diorès qu'on avait prévu de le tuer. Il ne sut jamais qu'Erissa avait quelque chose à voir avec ces révélations, hormis le fait que c'était elle qui les faisait livrer par la bouche de Pénéleos. Celui-ci s'était entendu ordonner d'oublier ce détail ; et les connaissances d'Uldin en matière de pratiques chamaniques étaient limitées.

Après avoir émis un grognement de mécontentement, le Hun lança à la jeune femme un regard méfiant :

— Pourquoi m'avertis-tu ?

— J'ai également appris qu'un autre complot se tramait pour attaquer la Crète lorsque celle-ci serait en ruines et sans défense, dit-elle. Le message d'alerte que nous avons envoyé n'a jamais pu atteindre Minos. Les Crétois sont mon peuple : je veux les sauver. Mais je ne peux pas aller là-bas toute seule.

— Je me demandais bien ce que voulait dire cette expédition tyrrhénienne.

Erissa lui saisit le bras :

— Et songe à une chose, Uldin ! Le continent a tout lieu de craindre un soldat de ton espèce. C'est pour cela qu'ils ont retardé puis empêché ton travail ici. La Crète, gardée par la mer, ne ferait pas une chose pareille : Minos accepterait au contraire avec enthousiasme une cavalerie qui lui permettrait de mieux exercer son contrôle sur ce

continent. Surtout si tu arrives chez lui en libérateur.

Il ne perdit pas de temps à prendre sa décision :

— Très bien. Peut-être que tu te trompes, complètement, mais si tu as raison, nous serions fous de traîner ici plus longtemps. Et un homme meurt quand les dieux le veulent. — Brusquement, un sourire effaça sa laideur l'espace d'une seconde. — En plus, ça me fera moins voyager en mer que l'autre expédition.

— Va vite te préparer, lui dit Erissa.

Lorsqu'il fut parti, elle se pencha de nouveau sur Pénéleos.

— Dors maintenant, mon amour, murmura-t-elle. Tout a été fait. Tout est bien. — Très doucement elle lui ferma les yeux. — Dors longtemps. Oublie ce dont nous avons parlé. Les dieux et la prudence interdisent que d'autres en dehors de Diorès sachent. Dors. Réveille-toi bien reposé. Ne me cherche pas. Je serai seulement partie faire une course. Dors profondément, Pénéleos.

La respiration de celui-ci devint encore plus régulière. Mue par une impulsion qu'elle ne comprit pas bien, elle l'embrassa. Puis elle se mit à rassembler des vêtements, des couvertures et des bijoux, ustensiles et armes divers qu'elle enveloppa dedans.

Uldin revint ; il avait remis ses vieux vêtements qui sentaient mauvais. Il indiqua Pénéleos :

— Je le tue ?

— Non !

Se rendant compte qu'elle avait presque crié, Erissa reprit à voix basse :

— Non, cela risquerait de donner l'alarme plus tôt qu'il ne faut. Suis-moi.

Ils n'eurent aucune difficulté à quitter le palais puis la ville. Comme Athènes était pleine de soldats du roi, on ne voyait pas la nécessité de poster des sentinelles. La lune brillait encore ; elle était presque pleine maintenant. (Lorsque ce phénomène se produit pendant les fêtes d'Astérion, se rappela Erissa, les Keftius croient que cela présage une année particulièrement bonne ; et le sentiment qu'elle avait d'être un but incarné ne l'empêchait pas d'avoir les yeux qui la piquaient.) La route du Pirée se déroulait, grise et déserte, entre des champs argentés et des rangées d'arbres sombres au sommet également argenté. On voyait peu d'étoiles dans le ciel. L'air était frais et tellement silencieux que le bruit de leurs pas résonnait fortement sur la route et qu'on les entendait même se parler à voix basse.

— Marcher ! s'exclama Uldin en crachant de dégoût.

Les sentinelles étaient éveillées sur la plage, à l'endroit où se

trouvaient les bateaux et les marchandises prêts à prendre la mer. Uldin laissa Erissa choisir l'embarcation qu'elle jugea la meilleure : un petit bateau qui faisait cinq mètres environ, avec un mât et une voile, et qui ne serait ainsi pas trop gros pour lui à manœuvrer à la rame le cas échéant, mais suffisamment toutefois pour rallier Atlantide en toute sécurité. Leur sort dépendrait pour l'essentiel du vent et entièrement de ses talents de navigatrice à elle.

Il dut distribuer force insultes avant d'avoir réussi à réquisitionner le bateau et quelques provisions. Mais il avait des dons dans ce domaine, et les soldats croyaient savoir qu'il était dans les faveurs du roi. Erissa se tenait à l'écart, méconnaissable dans sa tunique masculine et sous la capuche de la cape de Pénéleos. Le motif de la « mission secrète et urgente » qu'il avait inventé fut finalement accepté sans que l'on estimât nécessaire d'envoyer quelqu'un demander confirmation à Diorès. Elle n'en fut pas surprise, pas plus qu'elle ne le fut par la brise favorable dont ils bénéficièrent dès qu'ils furent sortis de la rade. Car elle se rappelait comment une embarcation identique les avait emmenés, elle et Dagonas, vers Troie.

Le vent tomba à l'aube. Le bateau se retrouva pratiquement immobile sur une mer presque étale dont le scintillement bleu sombre rejoignait le lumineux moutonnement rosé du ciel à l'est. À l'ouest, l'Argolide dressait ses montagnes et ses sombres forêts... Trézène, où Thésée était né. L'Attique se fondait avec l'horizon. Ailleurs, quelques îles éparses, blanches et vertes. Erissa rentra la rame de direction devenue inutile et ôta sa cape, car il commençait déjà à faire chaud.

— Nous devrions manger, dit-elle. Nous aurons beaucoup à faire tout à l'heure.

— Ou à ne rien faire, grommela Uldin qui se tenait près du mât. Nous ne pourrions pas aller bien loin en naviguant uniquement à la rame. Quand est-ce que le vent va se remettre à souffler ?

— Bientôt. Il faut nous attendre à avoir tous les jours une accalmie à midi, des après-midi et des soirs agités, peu ou rien pendant la nuit.

— Hmmm... Et la flotte qui doit partir demain. Ils nous rattraperont sûrement, et celui qui nous apercevra voudra y regarder de plus près.

— J'ai dit que nous passerions derrière les îles pour pouvoir nous mettre à couvert en cas de besoin. Nous apercevrons les galères avant qu'elles ne nous voient.

— La traversée va durer des jours alors. – Uldin se gratta sous sa chemise, attrapa un pou et l'écrasa entre ses dents. – Ça veut dire la mort qui nous guette à chaque instant, j'ai bien l'impression.

— Si je dois revoir Duncan comme je te l'ai dit depuis déjà

longtemps, je ne...

— Tu n’as jamais dit que moi je serais avec toi.

Subitement elle sentit son cœur vaciller : il avait tiré son poignard qu’il pointait maintenant vers elle :

— Je vais te dire : tu es dangereuse. Bien plus, je crois, que celui vers qui tu nous emmènes. Je ne suis pas du tout sûr que tu ne m’as pas joué un tour ou ensorcelé pour m’obliger à venir avec toi. Et que tu ne te débarrasserais pas de moi comme une vieille culotte usée une fois que tu n’aurais plus besoin de moi.

— Uldin, non... je...

— Reste tranquille. Je peux tenter ma chance avec toi ou alors rebrousser chemin, te livrer à Thésée pour qu’on te tue après t’avoir fait avouer tout ce que tu sais, et tenter ma chance avec lui. Ha ! ha ! quelle solution choisir, hein ?

Elle rassembla tout son courage. Elle *savait*, oui, elle *savait*. Les poings serrés et la respiration saccadée, elle répondit :

— Reste avec moi. Tu le dois.

— Je ne dois pas faire quelque chose de mal si je n’y suis pas obligé, et je n’ai aucune obligation avec toi. – L’air d’Uldin se fit un peu moins menaçant. – Voici ce que je veux : que nous nous jurions fraternité de sang, fidélité jusqu’à la mort – toi pour moi et moi pour toi – par tous nos dieux, démons, ancêtres, descendants à venir, et par notre sang une fois qu’il sera mélangé ; alors je saurai que je peux avoir confiance en toi. Je ne crois pas que ça se soit déjà fait entre homme et femme, mais toi, tu es différente des autres.

Elle se laissa aller à son soulagement :

— Bien sûr, Uldin. Avec joie.

Il sourit :

— Tu n’es pas si différente que ça finalement. N’aie pas peur : je ne resterai pas entre toi et l’homme que tu vas chercher quand nous l’aurons trouvé. Nous pouvons mettre ça dans le serment si tu veux. Mais, en attendant, nous allons être tout seuls tous les deux pendant des jours, avec la menace d’être tués à n’importe quel instant et beaucoup de temps à ne rien faire comme en ce moment. Alors rends-moi heureux pour passer ce temps.

Elle le regarda en ouvrant de grands yeux :

— Oh ! non ! supplia-t-elle.

Il haussa les épaules :

— C’est le prix de mon serment. Tu as déjà fixé ton prix pour le tien, tu sais.

Elle essaya de se rappeler la jeune fille qui dansait avec les taureaux

et tombait amoureuse d'un dieu. Mais elle n'y parvint pas. La route qui ramenait dans ce passé était trop longue.

Oui, pensa-t-elle, Oleg avait raison lorsqu'il disait : Où que puisse mener une route il ne faut faire qu'un pas à la fois.

— Comme tu le désires alors, dit-elle.

CHAPITRE XVI

Reid n'était pas traité d'une manière trop brutale. Lidra avait expliqué aux gardes qu'il avait été affligé de visions qu'elle jugeait fausses et malencontreuses. Il lui était interdit d'émettre une seule parole au sujet de ces visions, au besoin en le bâillonnant s'il essayait. Mais autrement il était simplement assigné à résidence. À son retour, elle lèverait la malédiction qu'elle lui avait imposée.

En fait, comme il ne restait plus aucun autre homme que lui parmi les hôtes, il avait reçu l'autorisation d'évoluer dans toute l'aile du palais qui leur était dévolue. On lui permettait même de se promener dans les jardins, escorté par ses gardes. De là, il put assister au départ des navires pour Cnossos.

La galère d'Ariane prit la tête, longue et large, avec les Cornes à la proue, la Colonne au milieu et le Labrys à la poupe. Il vit les jeunes filles s'agiter sur le pont et essaya de distinguer Erissa – qui devait être celle qui se tenait tranquille et ne disait rien – mais la distance était trop grande pour ses yeux. Derrière venaient deux escorteurs, puis une ligne de navires appartenant à des civils qui pouvaient s'offrir le voyage. Ils étincelaient de toutes leurs peintures et oriflammes ; leurs bastingages étaient ornés de guirlandes de fleurs ; la brise portait vers le rivage des bribes de chansons qui se mêlaient à la plainte des chefs de nage. Leurs couleurs faisaient des taches brillantes qui contrastaient avec la montagne sombre derrière.

Il eut la surprise de constater que son bateau à lui n'était pas de la fête. Et puis il réfléchit que Lydra devait avoir interdit qu'il – et sans aucun doute son équipage – prenne la mer, sous un prétexte ou sous un autre. Trop de questions avaient dû être posées ; ou peut-être même avait-il réussi à rester à l'écart de la flotte achéenne.

Ainsi on nous laisse en plan tous les deux, Dagonas, pensa-t-il.

La flotte poursuivit sa route le long du chenal et disparut bientôt de vue. On était au premier des dix jours de fêtes.

Le second jour toutes les prêtresses qui étaient restées à terre furent conduites en ville pour y diriger les cérémonies. Pour cela on utilisa les bateaux de pêcheurs. Après avoir été bénis, ils prirent la direction

du large avec leur saint chargement, virèrent à un certain endroit et revinrent à leur point de départ, où se déroula une cérémonie assez mystérieuse. Ce simulacre devait plus ou moins correspondre à l'arrivée d'Erisa à Cnossos.

Le troisième jour, il vit une procession quitter la ville en direction des hautes terres et revenir quelques heures plus tard, avec de la musique, des danses et un troupeau de taureaux. Un garde, qui ne refusait pas du tout de parler – car, bien que la tâche qu'on lui avait assignée l'empêchât d'être lui aussi de la fête, Ariane lui avait fait comprendre tout le prestige et tout le mérite qu'il retirerait de la surveillance du malheureux prisonnier – expliqua que ce que l'on voyait était la réplique, en moins important, de la Grande Entrée dans Cnossos. Cette nuit-là le volcan déploya ses feux d'artifice, terrifiants et beaux, presque jusqu'à l'aube ; après quoi il se tint de nouveau tranquille.

Le quatrième jour commencèrent les corridas. Elles se poursuivraient pendant tout le reste de la période de célébration. Atlantide était un cas unique en ce que seules y participaient des jeunes filles choisies par tirage au sort parmi les instructrices et les novices jugées prêtes. Dans la plupart des villes, le spectacle était modeste en comparaison : Cnossos drainait les champions de la Thalassocratie. C'est là que, le dernier jour, les jeunes garçons et les jeunes filles qui étaient jugés avoir offert le meilleur spectacle danseraient avec le meilleur taureau, que Minos offrirait en sacrifice. Et Astérion, ressuscité, viendrait réclamer sa Fiancée et s'engendrerait lui-même.

Je me demande si Erisa gagnera la couronne de lis sacrés, pensa Reid. Puis : Non, nous sommes trop près de la fin. Je vais mourir en même temps qu'Atlantide, et elle...

Le cinquième jour, il bougea à peine de son lit, passant le plus clair de son temps à contempler le plafond en ressassant ses pensées : Qu'ai-je fait finalement ? Rien si ce n'est des bêtises. Oleg et Uldin, eux au moins, ont des talents utiles pour cette époque ; ils réussiront. Erisa survivra et se libérera. Moi... j'ai laissé toutes les décisions se prendre à ma place. Dans mon petit confort intellectuel de produit de l'ère scientifique, je me suis laissé amener sans m'en rendre compte à dire ce que les ennemis de son peuple voulaient justement savoir. C'est *moi* qui ai causé la chute de la Thalassocratie ! Je suis responsable de toutes les choses horribles que mon Erisa a dû endurer... Mon Erisa ? Je n'ai même pas été capable de rendre ma femme légitime heureuse. Par contre j'ai trouvé le moyen de profiter des aspirations et de la foi d'une femme, de l'innocence d'une jeune fille. Atlantide, dépêche-toi de sombrer !

Le sixième jour, après avoir passé une nuit blanche, il se rendit compte que le jeu n'était pas encore joué complètement. Lui et Erisa, la jeune Erisa, devaient se revoir et... et, par le Dieu qui n'existait pas encore, il continuerait à essayer de retourner chez lui. Son devoir l'y appelait. Il lui vint à l'esprit que le devoir n'était pas cette chose austère qu'il avait toujours pensée : ce pouvait être une cuirasse.

S'enfuir alors ? Mais comment ? Il demanda à Vélas, son garde complaisant, s'il ne lui serait pas possible de visiter la ville, d'assister à la corrida, peut-être même vider quelques coupes au cours des réjouissances qui suivraient. Mais l'autre lui répondit qu'il était désolé mais que les ordres d'Ariane étaient clairs, qu'il avait une femme et des enfants et qu'il préférerait être auprès d'eux, mais que...

Cette nuit-là, Erisa vint.

Il était en train de rêver. Il voulait construire un abri anti-atomique parce que la Troisième Guerre Mondiale était à présent inévitable, et Atlantide était un objectif stratégique primordial, mais Pamela disait qu'on ne pouvait pas se le permettre parce que les dents de Mark avaient besoin d'être redressées et, d'ailleurs, où trouverait-on la place de mettre ces taureaux mugissants qui essayaient de blesser celle dont il ne parvenait pas à voir le visage, et qui bondissait entre leurs cornes, lesquelles étaient en fer et résonnaient... ?

Il s'assit sur son lit. L'obscurité lui emplissait les yeux. Il songea : Des cambrioleurs ! et chercha à tâtons l'interrupteur. Le murmure de pas furtifs dans le couloir s'acheva en un bruit mat. Il était dans le temple de la Divinité Triple et son destin était en train de se jouer.

— Duncan, chuchota la voix. Duncan, où es-tu ?

Il bondit sur ses pieds et chercha son chemin dans le noir, sa cheville heurtant un tabouret au passage.

— Ici ! fit-il d'une voix rauque.

Ces pièces avaient de vraies portes. Quand il ouvrit la sienne, il vit une lampe dans le couloir, une lampe tenue par la main d'Erisa.

Elle courut vers lui. La flamme de la lampe faillit s'éteindre dans sa précipitation. Mais quand elle fut tout près de lui, elle s'arrêta et ne trouva rien d'autre à dire que « Duncan » en levant lentement sa main vers sa joue. Ses doigts tremblaient. Elle portait une tunique tachée et un couteau. Elle avait ramené ses cheveux en queue de cheval comme les danseuses ; sa lourde mèche blanche et celles qui maintenant l'imitaient tranchaient sur l'obscurité environnante. Son visage semblait plus marqué et l'on pouvait voir plus de rides qu'autrefois sur son front et autour de ses yeux.

Lui aussi commença à trembler. Une sorte de vertige l'avait saisi. Elle passa son bras autour de son cou et attira sa tête contre sa poitrine. Sa peau était chaude et, sous l'odeur de sueur superficielle, son parfum rappelait celui de la jeune Erissa.

— Habille-toi, dit-elle tout à coup. Nous devons partir avant que quelqu'un ne vienne.

Relâchant son étreinte, elle se retourna à demi et poussa un cri. Dans le noir Reid distingua Uldin penché sur la silhouette de Vélas étendue par terre. Du sang s'était coagulé dans les cheveux de l'Atlantéen. Il avait été frappé à la tempe par le pommeau du sabre du Hun. Celui-ci avait un genou sous la nuque de Vélas et appuyait déjà le tranchant de la lame contre sa gorge.

— *Non !*

Posant la lampe, Erissa se précipita dans le couloir. Elle lança en avant son pied qui atteint Uldin au menton. Il tomba à la renverse, avant de se relever en grognant.

— Non ! répéta Erissa avec une expression de dégoût sur les lèvres. Nous allons le ligoter, le bâillonner et le cacher dans une chambre. Mais pas le tuer ! Il est déjà impie d'apporter des armes dans Son île.

Uldin releva la tête d'un air de défi. Pendant un instant ni l'un ni l'autre ne bougèrent. Alors Reid se ressaisit et s'approcha d'eux, se demandant s'il pourrait s'interposer devant la lame. Le Hun l'abaissa.

— Nous... avons fait... un serment, fit-il d'une voix pâteuse.

Erissa, qui avait la position de la danseuse prête à esquiver les cornes, relâcha quelque peu sa tension.

— Il fallait que je t'en empêche, dit-elle. Je te l'ai dit, il n'est pas nécessaire de tuer. Cela risquerait de donner l'alerte trop tôt. Coupe des bandes de son kilt et attache-le. Duncan, peux-tu trouver tes vêtements sans avoir besoin d'une lampe ?

Reid fit oui de la tête. La lumière filtrerait par la porte ouverte. Uldin cracha sur l'homme à terre.

— Très bien, dit-il. Mais n'oublie pas, Erissa : tu n'es pas mon chef. J'ai seulement juré de rester à tes côtés. – Il les toisa tous les deux en ricanant. – Et maintenant que tu as ton Duncan, je ne sers plus d'étalon à la jument.

Elle eut un haut-le-corps. Reid retourna rapidement dans sa chambre. Fouillant dans la pénombre, il mit l'équipement crétois – bottes, bandes molletières, kilt et bonnet – qu'on lui avait donné ici et jeta par-dessus sa tunique et sa cape achéenne.

Erissa entra. Il distinguait vaguement qu'elle avait la tête penchée.

— Duncan, murmura-t-elle, il fallait que je vienne. Par n'importe

quel moyen.

— Bien sûr, fit-il.

Ils échangèrent un baiser furtif. Lui pensait : Je verrai l'autre Erisa.

Lorsqu'ils sortirent de la chambre, Uldin était en train de traîner le garde inanimé dans une autre pièce. Reid s'arrêta net dans son élan.

— Dépêche-toi, lui dit Erisa.

— Pourrions-nous l'emmener ? demanda-t-il.

Les deux autres le regardèrent sans comprendre.

— Je veux dire, bredouilla-t-il, c'est un brave homme et... il a une petite fille... Non, je me rends bien compte que ce n'est pas possible.

Ils sortirent par où Erisa et Uldin étaient entrés : une porte latérale qui donnait sur un escalier très large. Des sphinx l'encadraient, blancs sous cette lune basse qui couvrait de givre les jardins en terrasses et les hauteurs au loin. Devant, les deux extrémités de la baie semblaient reliées par la lumière qui passait près du pied de la montagne. La Grande Ourse brillait au nord, avec, un peu plus loin, Polaris, qui n'était pas encore connue sous le nom d'Étoile Polaire. L'air était tiède et immobile, et rempli de senteurs de nature qui renaît et de chants de grillons.

Reid comprit comment l'entrée avait pu être forcée : les gardes du temple n'avaient jamais envisagé une attaque venant de l'extérieur. La nuit, ils postaient l'un des leurs dans le couloir pour surveiller l'endroit où dormait Reid. Le cas échéant, le garde pouvait retenir seul le prisonnier le temps que ses cris aient alerté des renforts venus de l'intérieur du bâtiment. Erisa avait simplement ouvert la porte non gardée, jeté un coup d'œil à l'intérieur et appelé Vélas. Elle savait ce qu'il fallait faire pour désarmer toute méfiance. Lorsque Vélas avait été tout près, Uldin avait fait le reste.

Elle éteignit la lampe. (Elle avait dû l'arracher des mains de Vélas avant qu'elle ne tombe par terre et ne se fracasse. Combien auraient eu sa présence d'esprit ?)

— Suis-moi, dit-elle.

Il s'attendait à ce qu'elle lui prenne la main, mais elle passa simplement devant. Uldin poussa Reid derrière elle, lui-même fermant la marche. En suivant du mieux qu'ils purent des sentiers à peine discernables dans le noir, ils parvinrent jusqu'au rivage.

Ce n'était pas le port, mais une petite place où un bateau gisait à sec.

— Pousse-nous dans l'eau, Uldin, murmura Erisa. Duncan, peux-tu m'aider à ramer ? Lui, il attrape trop de crabes et il fait trop de bruit.

Ainsi, pensa-t-il, c'était elle toute seule qui avait fait parcourir au

bateau les cent derniers mètres, peut-être plus.

Le Hun fit aussi du bruit en s'affairant autour du mât et de la vergue démontés, et Reid sentit les battements de son cœur s'accélérer. Mais personne n'appela, personne ne bougea : baignant dans son repos sacré, l'île de la Déesse dormait encore. Très doucement, les rames commencèrent à grincer dans les tolets et à faire écumer l'eau.

— Cap sur le milieu de la baie, dit Erissa à Uldin, dont la silhouette se profilait, assise à l'arrière au poste du quartier-maître.

Lorsqu'ils se reposèrent, à l'abri sous l'ombre de la montagne, Erissa dit :

— Duncan, tout cet hiver...

Et elle alla se blottir contre lui. Il songea qu'il y avait trop de pensées qui s'embrouillaient dans sa propre tête, mais il imagina ce qu'elle avait dû endurer pour l'amour de lui et il s'efforça d'être aussi gentil qu'il pouvait l'être.

L'étreinte ne dura pas longtemps. Uldin émit une espèce de grognement. Erissa s'éloigna de Reid.

— Nous devrions voir ce que nous allons faire maintenant, fit-elle d'une voix qui se forçait à être dure.

— Euh... si n-n-nous échangeons nos informations, bégaya Reid. Que s'est-il passé ?

En phrases courtes et rudes elle le lui raconta.

— Nous sommes arrivés aujourd'hui. Uldin est resté dans le bateau. Si on le voyait, on devait le prendre pour un esclave barbare dont le pied ne devait pas toucher le sol atlantéen. J'avais préparé un récit que je devais raconter à terre, et j'emportais également un bracelet pour échanger contre des vêtements décents. (Reid se souvint de nouveau qu'il était dans un monde qui ne connaissait pas la monnaie – les lingots de métal étaient ce qui se rapprochait le plus du moyen normal d'échange, mais ils n'étaient pas très pratiques à utiliser – et il se demandait sur le tard si la monnaie n'était pas ce qu'il aurait dû introduire dans cette époque.)

— J'ai assisté à la danse du taureau.

Il avait rarement perçu tant de souffrance dans une voix si calme. Elle marqua une pause et reprit :

— Au cours des réjouissances qui ont suivi, comme les gens se mélangeaient librement dans les rues et les tavernes, je n'ai pas eu de mal à savoir ce que tu étais devenu. Ou, plus exactement, ce que l'on avait dit aux gens que tu étais devenu. Cette histoire selon laquelle tu te serais retiré pour méditer était de toute évidence un mensonge. Sachant que tu étais dans le temple, j'ai compris ce que cela devait

cacher et j'ai décidé de m'y rendre au moment où tout le monde serait endormi. Je suis retournée au bateau pour remettre cette tunique et garder de côté l'autre robe dont j'aurai besoin plus tard. Et nous sommes venus te chercher.

— Je n'aurais pas été capable de faire la même chose, murmura-t-il entre ses dents. Au lieu de cela, c'est moi l'imbécile qui ai dévoilé le secret.

Il était heureux en ce moment d'avoir le dos tourné à la lune tandis qu'il parlait.

Elle lui prit les mains :

— Duncan, c'était le destin qui le voulait ainsi. Et comment aurais-tu pu savoir ? Je... j'aurais dû prévoir, penser à t'avertir... à trouver un moyen pour nous deux de fuir Athènes plus tôt...

— Assez bavardé, intervint Uldin. Qu'est-ce que nous faisons maintenant ?

— Nous allons prendre la direction de la Crète, répondit Erisa. Je pourrai retrouver la maison de mes parents où j'ai... où j'habiterai. Mon père avait... a l'oreille d'un ou deux conseillers du palais.

Reid sentit un frisson traverser tout son corps.

— Non, attendez, dit-il.

L'idée venait de surgir dans son esprit.

— Il nous faudrait des jours pour faire la traversée et nous arriverions dans un piètre état, expliqua-t-il. Mais là-bas il y a le vaisseau de guerre tout neuf. Et l'équipage. Je sais où habite chacun de ses membres. Ils n'ont aucune raison de ne pas me faire confiance. Ce navire parlera pour nous et... et peut-être qu'il combattrait pour Keft... Vite !

Sa rame commença à fendre énergiquement la surface de l'eau.

Celle d'Erisa l'imita, suivant régulièrement la même cadence. Bientôt, Reid commença à avoir mal aux bras et à s'essouffler.

— Comment pourront-ils partir sans que le temple les arrête ? demanda Erisa.

— Nous devons être loin au large avant que le temple ne se doute de quoi que ce soit, répondit Reid, dont la respiration était de plus en plus saccadée. Laisse-moi réfléchir. — Au bout d'un instant : — Oui. L'un des garçons peut transmettre le message à deux autres, qui en préviendront à leur tour deux autres chacun, et ainsi de suite. Ils seront d'accord, au moins sur le principe de se réunir au port. Le premier auquel je pense nous suivrait jusqu'au bout du monde s'il le fallait : c'est Dagonas...

Il s'interrompt : Erisa venait de manquer un coup de rame.

Elle reprit bientôt le rythme.

— Dagonas, répéta-t-elle simplement.

— Comment allons-nous nous y prendre ? interrogea Uldin.

Reid le leur expliqua.

Ils amarrèrent le bateau près du vaisseau de guerre et grimperent sur le rivage. Personne ne semblait encore réveillé aux alentours. Les maisons étaient toutes blanches sous la lune et les rues paraissaient des entrailles de ténèbres. Des chiens hurlaient. L'ascension de la colline était si effrénée que Reid se sentit bientôt les jambes coupées et les poumons en feu. Mais il n'allait pas flancher devant Erissa et... ce salaud d'Uldin...

— C'est ici.

Il s'appuya contre le mur de brique ; il tremblait et la tête lui tournait. Uldin frappa à la porte pendant ce qui parut une éternité.

Enfin la porte s'ouvrit. Reid avait réussi à rassembler une partie de son énergie.

— Vite ! dit-il sur un ton pressant. Il faut que je vois votre maître. Et le jeune maître aussi. Tout de suite. C'est une question de vie ou de mort.

La servante le reconnut, mais il se demandait ce qui, dans son expression à lui, pouvait bien la faire hésiter ; elle n'avait certainement pas dû voir Uldin ou Erissa autrement que comme des ombres.

— Oui, monsieur, oui, monsieur, dit-elle finalement. Entrez, je vous prie. Je vais les appeler.

Elle les conduisit dans une salle qui donnait sur l'atrium.

— Voulez-vous attendre ici, s'il vous plaît, messieurs, madame.

La salle était richement meublée ; ce devait être une famille aisée qui habitait ici. Une fresque représentant un vol de grues égayait un des murs ; sur un autre côté, une chandelle brûlait devant l'autel de la déesse. Erissa resta un moment immobile devant, tandis que Reid faisait les cent pas et qu'Uldin s'était accroupi dans un coin. Puis, lentement, elle s'agenouilla. Ses doigts étaient si fortement enlacés que le sang paraissait s'en être complètement retiré.

L'apparition de Dagonas et de son père la fit se relever. Seul Reid peut-être remarqua comme sa respiration était devenue oppressée et comme son visage avait pâli. Mais elle resta immobile et impassible. Dagonas la regarda, détourna les yeux, puis les ramena sur elle. Une expression intriguée se lisait imperceptiblement dans son regard.

— Seigneur Duncan, fit son père en s'inclinant. Vous honorez notre maison. Mais quelle affaire vous amène ici à une heure aussi

inattendue ?

— Une affaire très étrange, et terrifiante, répondit Reid. La déesse a envoyé ces deux messagers qui m'ont confirmé dans ma certitude que mes propres rêves sont fondés.

Il inventa pratiquement son histoire au fur et à mesure qu'il parlait. En l'occurrence, la vérité était un luxe qu'il ne pouvait – que personne ne pouvait – se permettre. Erissa, une dame keftiue habitant à Mycènes, et Uldin, un marchand de la Mer Noire qui était venu à Tirynthe, avaient fait tous les deux les mêmes rêves agités. Ils avaient sollicité le même oracle, qui leur avait ordonné à tous les deux de se rendre à Atlantide pour avertir l'étranger qu'il devait accorder foi à ses propres visions. Comme preuve supplémentaire de la colère qui allait s'abattre sur l'île, on leur avait dit qu'ils assisteraient à un sacrifice humain pendant la traversée. Ils avaient alors vu l'accomplissement de cette prédiction dans le naufrage du navire à bord duquel ils se trouvaient et dont ils étaient les seuls rescapés. Un pêcheur achéen de l'île vers laquelle ils avaient nagé les avait amenés ici dans son bateau – ce qui était aussi un miracle en soi – mais il avait prétendu que lui n'avait pas le droit de poser le pied sur l'île sacrée ; et quand ils avaient ramené Reid, le pêcheur avait disparu.

Il ne fallait plus perdre un instant. Toute personne investie officiellement de la moindre autorité civile ou religieuse se trouvait à Cnossos. Reid devait les alerter ainsi que Minos aussi vite que possible. Peu importe ce qu'Ariane avait décidé. Il fallait équiper la galère neuve en hommes et en vivres et partir tout de suite.

Car le rêve annonçait qu'Atlantide allait incessamment être engloutie sous un gigantesque incendie et une mer devenue folle. Ses habitants devaient interrompre immédiatement leurs festivités, mettre tous leurs bateaux à la mer et attendre. Sinon ils rejoindraient ces navigateurs que les dieux en colère avaient déjà noyés.

Le vieil homme secouait la tête, abasourdi :

— Je... je ne sais pas quoi penser...

— Moi non plus, je ne le savais pas avant qu'intervienne ce dernier signe du destin, répondit Reid.

Il avait bâti son récit presque sans réfléchir, au gré de son intuition ; car il *savait* qu'il arriverait à Cnossos où la jeune fille l'attendait. Alors il reprit conscience de la réalité. L'homme et son fils, sa femme, tous les enfants et les domestiques à présent réveillés, et qui se tenaient, l'air craintif, sur le seuil de la porte, tout cela devenait réel ; ils pouvaient aimer, pleurer et mourir. Il s'adressa à Dagonas :

— La Crète va subir une vaste destruction elle aussi. Ne veux-tu pas m'aider à sauver Erissa ?

— Oh ! si, si !

Le garçon se retourna et se mit à courir. Mais la voix de son père l'arrêta :

— Attends ! Laisse-moi réfléchir...

— Je ne peux plus attendre, répondit Dagonas.

Pourtant il marqua un temps d'arrêt en regardant Erissa.

— Vous lui ressemblez, dit-il.

— Nous sommes parentes. – La voix d'Erissa tremblait. – Va.

Le navire ne pouvait pas partir avant qu'il fasse suffisamment jour pour le diriger. Mais il fallait de toute façon le temps de réunir l'équipage et les vivres. La nourriture fut fournie par les Atlantéens eux-mêmes, l'eau par les citernes publiques, ainsi Reid l'avait-il ordonné ; il n'osait pas traiter avec les autorités officielles. Il ne pouvait s'empêcher de se sentir le corps et l'esprit tendus en voyant les jeunes hommes de son équipage qui descendaient les rues d'un pas vif ; ils tenaient une torche dans une main, car la lune s'était cachée derrière les collines à l'ouest, dessinant une traînée rouge comme une queue de comète ; de l'autre main, ou bien sous le bras, ou encore sur l'épaule, ils portaient qui un baquet, qui un ballot ; et ils se rejoignaient tous sur l'appontement. Leurs familles commençaient à apparaître un peu partout, tourbillon de corps dans l'obscurité, murmure inquiet de voix qui grossissait sans cesse. D'autres familles, atteintes par la nouvelle, sortaient à leur tour de leur maison. Mais la plupart des portes restaient fermées. Les gens récupéraient entre leurs journées d'orgies.

Certains décidèrent de partir immédiatement. Plusieurs bateaux prirent la mer, même avant la galère. Les parents de Dagonas n'étaient pas du nombre : ils avaient décidé de colporter la nouvelle de maison en maison jusqu'au moment de la corrida et de demander ensuite qu'on fasse une annonce publique. L'agression contre Vélas, lorsqu'elle serait connue, ne faciliterait évidemment pas les choses ; ni la réaction des seigneurs spirituels et temporels vexés de ne pas avoir été consultés. Mais peut-être l'exemple de la centaine de personnes qui avaient déjà pris la mer inspirerait-il les autres. Peut-être, peut-être...

Nous avons fait ce que nous avons pu ici, songea Reid. Nous essaierons encore ailleurs. Une soixantaine de milles de traversée, une moyenne de trois ou quatre nœuds environ ; peut-être un peu moins à cause du bateau athénien que nous remorquons, mais peu importe parce que nous arriverons la nuit de toute façon et nous devons rester à l'ancre en attendant l'aube.

L'est commençait à s'éclaircir. L'équipage du vaisseau largua les amarres, et chacun prit son poste. La vision du père et de la mère de Dagonas agitant la main sur le port hanta un moment l'esprit de Reid avant qu'une autre pensée vienne la remplacer : dans vingt-quatre heures, je reverrai Erissa.

Quand l'autre Erissa, celle qui faisait partie du voyage, vint le chercher, le soleil était déjà levé depuis un bon moment. Il se tenait à l'avant du pont supérieur. Le jour les enveloppait, infiniment bleu : bleu sans nuage au-dessus de leur tête, bleu qui ondoyait en dessous dans un miroitement saphir, cobalt, améthyste brochant sa dentelle d'écume. Un vent favorable faisait légèrement prendre de la gîte au navire ; les vagues sifflaient en s'écartant sous la proue et le vent faisait claquer les cordages. Le soleil, que voilait pour l'instant au regard le foc gonflé, allumait tout autour du bateau ses étincelles irisées et suscitait les premières odeurs de goudron. Un couple de dauphins s'ébattait le long de la coque ; leurs corps pareils à des torpilles donnaient d'abord l'impression de vouloir s'écraser contre elle, puis ils viraient au dernier moment, gracieux comme des danseuses du taureau. Des mouettes criaient dans le ciel.

Au loin devant, une brume imperceptible annonçait la Crète. Derrière, le cône de la montagne de la Colonne faisait une tache sur l'horizon, dernière vision d'Atlantide.

— Duncan.

Il se retourna. Comme lui, elle avait repris son habit crétois. Ses cheveux ondulaient sous la brise qui était encore fraîche à cette heure. D'un seul coup les rameurs, qui se prélassaient à leurs bancs de nage en dessous, le timonier et les deux vigies en haut, tous semblaient très loin.

— Puis-je rester avec toi ici ? demanda-t-elle.

— Oh ! dieux, Erissa...

Il l'attira contre lui. Ils ne s'embrassèrent pas, mais elle posa sa joue contre la sienne.

— Je t'ai tant désiré.

Il n'avait rien à répondre.

Elle se dégagea de son étreinte. Ils restèrent ainsi côte à côte près du bastingage.

— C'est affreux de se retrouver navigant sur ce bateau, dit-elle. Après tant d'années. Je ne sais pas si c'est vraiment moi ou mon fantôme.

— Revoir Cnossos va t'être pénible, dit-il en regardant loin devant lui.

— Oui. Mes parents, leur maison... Nous avons un petit singe que

j'appelais Fripon... Mais il doit en être ainsi. Et puis il m'aura été donné de revoir mes chers disparus. Ne... ne suis-je pas favorisée ?

Elle s'essuya les yeux.

— Tu vas te revoir toi-même, dit-il.

— Je sais. – Elle lui prit le bras dans ses deux mains et se pressa contre lui. – Duncan, crois-tu... peux-tu imaginer que je sois jalouse ? J'avais peur de ce que tu penserais de moi, celle qui est vieille. Mais être étendue éveillée dans la maison de mon père, sachant que je suis au même moment... en train de passer les heures les plus merveilleuses de ma vie...

C'est alors que la montagne explosa.

CHAPITRE XVII

Pour Reid, la première alerte vint du cri poussé par l'une des deux vigies. Il tourna aussitôt la tête. Le cône de la montagne n'émergeait plus de la mer : à sa place, s'enflant monstrueusement, il y avait une muraille de ténèbres.

Quelques instants après, la première onde de choc les atteignit. Un poing gigantesque frappa Reid sur tout le corps et le projeta sur le pont. Le navire chancela, la proue plongée dans l'eau qui déferla sur tout le bateau comme un raz-de-marée. Le grondement était si énorme qu'il cessa même d'être un son : il devenait l'univers, et l'univers était un marteau.

La galère se redressa mais continua à rouler. L'obscurité empirait ; elle remplissait la moitié de l'horizon. Elle s'étendait rapidement dans le ciel. Pendant un moment, le soleil brilla comme de la braise puis disparut. Trouant les ténèbres, étincelèrent alors d'immenses éclairs dessinant des zébrures couleur d'enfer. Leur grondement roulait à intervalles réguliers, se mêlant au hurlement continu, déchirant que poussait Atlantide.

Reid eut juste le temps de voir un rocher, plus gros que le navire, tomber du ciel comme un météorite incandescent. À l'aveuglette il agrippa le bastingage d'une main, retenant Erissa de l'autre. Le bloc de pierre tomba à moins d'un kilomètre de là. Alors l'eau se souleva vers le ciel, donnant l'impression de voler en éclats qui faisaient des taches blanches sur les ténèbres. Puis le vent se leva d'un seul coup, et la mer ne fut plus qu'un énorme bouillonnement. Reid vit la première lame s'abattre sur eux. Plus haute que les mâts, arborant ses mille dents d'écume, elle était précédée d'un grondement qui rappelait celui d'un train. Il cria :

— Foncez là-dedans ! L'avant à la lame, ou nous sommes fichus !

L'épouvantable grondement lui refoula son cri dans la gorge. L'espace d'un fol instant, il eut conscience qu'il avait crié en anglais.

Mais le quartier-maître comprit l'ordre. Il mit la barre dessous, et la galère, toujours ballottée, alourdie par l'eau qui s'était accumulée dans ses cales, parvint à virer de bord à temps. Tout juste à temps. L'eau se

déversa comme une gigantesque cascade. Aveuglé, le souffle coupé, Reid se cramponna de toutes ses forces tandis que la vague le submergeait. Il eut le temps de penser : Si nous ne sommes pas balayés, nous allons être noyés ici. Je ne peux plus respirer, j'ai les côtes en bouillie... La galère roulait au milieu du tourbillon. L'un des mâts avait été arraché ; la vague suivante emporta l'autre.

Des blocs de pierre plus petits pleuvaient un peu partout. Ils faisaient littéralement voler la mer en éclats d'écume. L'un d'eux frappa le pont de plein fouet et rebondit sur toute la longueur du bateau en laissant sur son passage des traces de carbonisation. Le garçon à la barre poussa un hurlement ; on ne pouvait pas l'entendre, mais les éclairs l'arrachèrent de la nuit, et on put le voir, la bouche ouverte, les yeux exorbités, la main levée dans un geste pour se protéger ou pour appeler au secours, jusqu'à ce que le rocher l'atteigne. Lui aussi vola en éclats. Une autre vague vint balayer l'endroit où il se trouvait une seconde avant.

Les vigies avaient disparu elles aussi. Reid lâcha le bastingage et rampa vers l'arrière. Il fallait reprendre le gouvernail en main. De son côté, Erissa se laissa glisser jusqu'aux bancs de nage où les rameurs se tenaient comme ils pouvaient en gémissant. Reid la vit jusqu'à mi-corps qui frappait les uns, griffait les autres pour les forcer à reprendre leurs rames ou à écoper. Mais il n'eut guère le loisir d'en voir plus car il lui fallait maintenant, lui, se battre avec la barre dont la résistance était inouïe.

Une autre éruption du volcan ébranla ciel et mer. Puis une troisième. Reid était trop abasourdi pour pouvoir les compter, pour avoir conscience d'autre chose que de cette nécessité vitale qu'il y avait de maintenir le navire face aux vagues. Quelques-uns des hommes d'équipage apparurent sur le pont, une hache à la main, et entreprirent de dégager celui-ci des mâts abattus qui l'encombraient. Avec ses rames en batterie, la galère avait la possibilité de s'en tirer maintenant, d'autant qu'elle était allégée de certains éléments.

La mer avait presque la couleur du ciel : seuls les éclairs venaient à intervalles réguliers en nuancer le noir de reflets cuivrés. L'écume arrachée aux crêtes des vagues semblait se figer en suspension dans l'air. Le tonnerre claqua au milieu du grondement et du craquement incessants, et l'obscurité s'appesantit de nouveau. L'air empestait le soufre et le poison.

De la cendre commença à tomber. La pluie suivit, poussée par le vent qui l'envoyait frapper comme des pointes de lances ; mais ce n'était pas de l'eau claire : cette pluie était mêlée de sable et de boue qui écorchaient la peau. Un nouveau claquement suivi d'un grondement annonça une nouvelle éruption. Mais ils étaient moins

forts cette fois que le bruit normal d'un orage.

Erissa dut se hisser pratiquement à la force du poignet pour regagner le pont car les échelles avaient été à moitié arrachées. Reid ne put la distinguer avant qu'elle fût tout près de lui. Il ne pouvait d'ailleurs presque rien voir à travers l'impitoyable pluie de cendre ; l'avant du navire étant invisible, il gouvernait au jugé ou, parfois, d'après ce qu'il arrivait à voir quand la foudre trouait un peu plus violemment les ténèbres. Erissa avait perdu son kilt et ses sandales, et seuls ses cheveux et la boue plaqués contre sa peau voilaient un peu sa nudité. Elle posa ses mains sur les siennes qui tenaient la barre et colla ses lèvres contre son oreille. Il entendait à peine ce qu'elle disait :

— Laisse-moi t'aider !

— Merci.

Physiquement il n'avait pas besoin d'aide : il maîtrisait bien le navire et cette tempête ne pouvait pas être pire qu'un ouragan. Mais c'était bon de l'avoir à ses côtés sur ce pont qui s'en allait en ruines.

Crac ! Un nouvel éclair zébra l'air. Il regarda le profil d'Erissa qui se découpait, blanc sur le ciel monstrueux. Elle posa son regard sur lui puis le reporta à nouveau vers l'avant du bateau, son expression trahissant simplement la volonté de tenir bon. Les ténèbres s'épaissirent encore, le vent redoubla, les vagues déferlèrent de plus belle ; le tonnerre grondait comme les roues d'un char de guerre achéen.

Les heures passèrent.

Quand la Crète se dressa devant eux, ce fut d'un seul coup. Pourtant c'était bien les grandes falaises émergeant au-dessus d'une ligne de ressac. Reid renversa le cap en manœuvrant la barre d'un coup sec. À côté de lui, Erissa, qui se penchait pour ne pas perdre l'équilibre – car de nouveau le gouvernail cherchait à échapper à tout contrôle pour prendre des courants meurtriers – s'exclama :

— Nous ne pouvons pas être déjà arrivés !

Le son de sa voix tremblait, dérisoire au milieu du tumulte de la tempête.

— Nous avons été portés par un raz-de-marée, expliqua-t-il.

Il n'était pas sûr qu'elle entende ; mais cela n'avait pas d'importance car l'essentiel pour l'instant était de rester à distance de ce rivage. Les énormes vagues qui avaient déjà attaqué les hauteurs et emporté qui sait combien de maisons et leurs habitants essayaient en ce moment de fracasser ce vaisseau contre les rochers. À la faveur d'un nouvel éclair, Reid put voir l'épave d'une autre galère échouée

assez haut sur une bande de terre complètement dévastée par le cyclone.

Atlantide avait été engloutie sous les eaux. Au hasard de ses pensées, il espéra que la petite fille de Vélas avait été tuée tout de suite, dès le début, sans avoir eu le temps de pleurer après son père. La puissance maritime de Minos était réduite en miettes. Thésée et ses heureux soldats étaient en train d'envahir ce qui restait de Cnossos après le tremblement de terre. Reid se demandait aussi, vaguement, au milieu des cendres et de l'épuisement, quelle raison il pouvait bien y avoir encore de lutter.

Sans doute celles qu'avait Erissa, qui avait à présent perdu deux fois dans sa vie la vie de son peuple, de faire la guerre ; peut-être simplement l'orgueil, la fierté de pouvoir mépriser la chaude tentation de la mort, de continuer à lutter en suivant les exemples du Ragnarok.

Ils semblaient tirés d'affaire à présent. Reid laissa Erissa à la barre et descendit voir les dégâts causés parmi l'équipage. Huit hommes avaient été emportés par la mer, en plus du garçon écrasé par le bloc de pierre. Plusieurs autres s'étaient évanouis et gisaient affalés entre les bancs. Les autres ramaient ou écopaient comme des automates, les yeux remplis d'un grand vide. Uldin s'était tout recroquevillé dans un coin de la cale, se protégeant le visage de ses bras pour ne pas voir les éclairs. Lorsque Reid le secoua, le Hun eut un haut-le-cœur.

Eh bien, décida Reid tristement, nous n'avons plus qu'à rester à bonne distance du rivage, faire une ancre flottante en nous servant d'une voile et d'une pièce de bois si le bateau que nous remorquons ne suffit pas, et essayer de nous reposer. De dormir aussi, et peut-être de rêver. Mais quels rêves pourraient bien encore se manifester ?

De la fumée noircissait encore le ciel, mais le soleil, d'une couleur de sang à demi coagulé, révélait maintenant sa trajectoire en direction de l'ouest. La Crête apparaissait comme une masse confuse aux limites gris-brun du champ de vision. Le vent était tombé depuis un moment, la pluie avait cessé, l'air était épais et lourd d'une odeur qui empestait. Les vagues attaquaient encore la coque du vaisseau, mais elles étaient plus espacées et moins fortes maintenant. La mer était noire de boue et de cendre.

Vers le nord, là où avait été Atlantide, régnaient des ténèbres de cauchemar. De temps à autre, la foudre dessinait sur le noir des symboles fugitifs, mais, à cette distance, le bruit du tonnerre ne parvenait que comme un murmure continu.

Ils étaient tous réunis sur le pont supérieur : quarante-et-un jeunes Minoens, nus ou presque, assis, voûtés, avec les bras autour des

genoux, sales, écorchés sur tout le corps, cruellement éprouvés, mais moins par la fatigue – quelques heures de repos leur avaient permis de récupérer leur jeune énergie – que par ce qui avait tué leur Atlantide. Uldin était parmi eux, grimaçant à chaque manifestation de la foudre dans le lointain, mais le visage gardant toujours son expression féroce. Debout devant eux, vêtus d'une tunique achéenne toute trempée, il y avait Reid et Erissa.

Les mots avaient du mal à sortir de la bouche de l'Américain :

— Nous avons eu une vision prémonitoire de la destruction de votre patrie et de la conquête de Keft par les barbares. Nous avons essayé d'avertir votre peuple et Minos. Mais, à moins que les bateaux qui sont partis en même temps que nous aient survécu à la tempête, nous avons échoué. À présent, que devrions-nous faire ?

— Que nous reste-t-il ? demanda un garçon à travers ses larmes.

— La vie, lui dit Erissa.

— Nous pourrions... rejoindre Athènes, suggéra Uldin. Malgré tout ce que...

Dagonas bondit et le frappa au visage. Le Hun se leva à son tour en poussant un juron et tira son sabre. En un instant, les couteaux sortirent des ceintures des marins. Erissa s'interposa, saisissant le bras d'Uldin qui tenait larme.

— Arrête ! cria-t-elle. Fraternité de sang !

— Pas avec lui, grogna le Hun.

Dagonas se tenait en position de combat, le poignard dans la main.

Erissa prit un air méprisant :

— Particulièrement avec lui, qui a su au moins manier une rame pendant que toi tu tremblais et gémissais comme un eunuque.

Elle le lâcha. Uldin sembla quelque peu perdre contenance. Puis il retourna s'asseoir dans son coin et ne dit plus un mot.

Erissa retourna près de Reid. Sous la pâle lueur rougeâtre du ciel, il vit que ses narines frémissaient et qu'elle redressait la tête d'un air farouche.

— Tu n'aurais pas dû, bredouilla-t-il. Je... j'ai été trop lent, comme toujours.

Elle fit face de nouveau à l'équipage :

— Ne renoncez jamais. Nos colonies demeurent, sur des îles qui peuplent un peu partout cette mer. Elles sont ébranlées, mais la plupart tiendront bon. Si nous n'avons plus l'empire de la mer, nous gardons notre empire sur nos vies tant qu'elles dureront. Nous trouverons un endroit – je pense particulièrement à Rhodes – où nous pourrons tout recommencer. Au nom de la Déesse !

— Cette putain qui nous a trahis ? lança le garçon qui avait déjà parlé.

Dagonas eut un haut-le-corps et se signa.

— Tais-toi ! dit-il. Tu veux amener sur nous un nouveau courroux ?

— Que peut-Elle faire de pire que ce qu'Elle a déjà fait ? interrogea l'autre.

Erissa intervint :

— La loi veut que les hommes rendent des comptes aux dieux, mais pas que les dieux se justifient auprès des hommes. Je ne suis pas sûre que ce soit juste, mais cela n'a pas d'importance. Le Labyrinthe est tombé. Je n'abandonnerai pas la Déesse lorsqu'Elle a besoin de moi.

Dagonas, qui était resté debout, s'approcha du bastingage et regarda à travers l'obscurité en direction de la Crète.

— Alors, rejoignons Rhodes, dit-il. Mais d'abord... vous avez un homonyme là-bas, Erissa.

Elle hocha la tête :

— Nous avons beaucoup d'êtres qui nous sont chers là-bas. Crois-tu que nous devrions essayer de leur porter secours ?

— Nous pouvons essayer d'en sauver autant que possible, répondit le jeune homme.

Et même sous cet éclairage blafard, Reid put le voir rougir tandis qu'il ajoutait :

— Mais avant tout, il faut sauver la jeune Erissa.

Erissa lui posa la main sur l'épaule et le regarda longuement droit dans les yeux.

— C'est bien Dagonas qui parle, fit-elle d'un air étonné.

Reid commençait à s'agiter.

— Tu... euh... t-t-tu penses que nous pouvons envoyer des hommes à terre ? bégaya-t-il.

— Oui, répondit-elle, avec ce calme qui n'avait cessé pratiquement d'être le sien pendant toutes ces heures. Je connais ce cap, donc je sais que nous pouvons atteindre le port de Cnossos avant la nuit. Quoi que Thésée soit en train de faire ou ait déjà fait, la plus grande partie de la ville doit être en proie au chaos. Un groupe d'hommes armés et déterminés devrait être capable de réussir.

Les grands yeux qui étaient posés sur lui étaient de ce même vert clair qui brillerait encore une fois de l'autre côté de cette mer, quand viendrait l'hiver.

— Ils réussiront, tu sais, répéta-t-elle.

Il hocha la tête. Je ne peux pas perdre, pensa-t-il, avant d'avoir revu

la jeune fille dont l'image danse au milieu de ces lugubres nuages. Après... Eh bien après, nous serons dispensés de toute prescience.

Il attira Erissa un peu à l'écart et lui demanda à voix basse :

— Tu n'as aucun souvenir, n'est-ce pas, de quelqu'un à Rhodes, cette année-ci, qui aurait pu être toi ?

— Non, dit-elle.

— Mais alors...

— Alors je n'arriverai très probablement jamais là-bas vivante, dit-elle calmement. Ou bien il se passera peut-être quelque chose d'autre. Quelque chose d'autre s'est déjà passé en réalité, puisque la Cnossos où je me souviens que nous avons été l'un à l'autre ne nous attend plus. Peu importe maintenant. Faisons ce que nous pouvons, d'abord pour cette jeune fille... – Elle marqua un temps d'arrêt. – C'est étrange de penser à moi comme à un être qui souffre et qui a besoin d'aide. –

Elle soupira. – Oui, faisons d'abord notre possible pour elle et pour toute autre personne que nous pourrons approcher. Après... nous serons peut-être heureux, toi et moi, ou bien nous aurons peut-être encore à souffrir.

CHAPITRE XVIII

Il ne restait plus grand-chose du port : quelques bâtiments en ruines, des fragments de navires, des cadavres désarticulés, des objets épars, des rues inondées de boue. La poussière, en retombant, avait recouvert de gris les murs autrefois blancs. Le soleil couvrait doucement au-dessus des hauteurs où s'étendait Cnossos. Des colonnes de fumée montaient vers le ciel. La cité était en flammes.

Reid et Erissa n'avaient emmené avec eux que six hommes dans le petit bateau. Privée de mâts, la galère avait besoin de rameurs, et il était inutile de les exposer à la mort à terre ; de plus, une trop grande troupe risquerait d'attirer l'attention sans être suffisante toutefois pour se défendre utilement. En dehors de Dagonas et Uldin, il y avait là Ashkel, Tyllisson, Haras et Rhizon. On n'avait pas pu emporter d'armures, seulement des boucliers ; comme armes, des glaives, poignards, quelques piques. Reid tenait son glaive convulsivement dans sa main ; c'était le seul instrument avec lequel il pouvait espérer faire quelque chose d'utile.

Ils amarrèrent le bateau à ce qui restait d'un appontement et prirent pied à terre. Le raz-de-marée avait laissé le sol détrempé ; par endroits, on pataugeait jusqu'aux chevilles dans les immondices. La poussière emplissait tout, air, nez, bouche. La sueur qui coulait sur la peau par cette chaleur anormale dessinait des sillons dans la crasse.

Personne pour accueillir les nouveaux arrivants : sans doute Thésée ferait-il occuper le secteur demain matin en avant-garde de ses vaisseaux. Pour le moment toutefois, il devait se suffire d'une simple prise de contrôle de la cité.

— Il s'est installé, dit Erissa. Il prendra toutes les parties du Labyrinthe que le tremblement de terre a laissées debout. Il a tué Minos de sa propre main, notre vieux roi bien-aimé. Ses patrouilles se sont répandues dans la ville, désarmant les citoyens, en destinant de nombreux à l'esclavage. Demain, il convoquera ceux qui le soutiennent parmi la population. Il fera le sacrifice du taureau pour bien marquer que, maintenant, il est roi. Ariane se tiendra à ses côtés. Voilà ce que m'ont dit, des années après, des gens qui étaient présents. Le fait de savoir cela peut nous aider aujourd'hui.

— Ça ne change rien, grogna Uldin. Qu'est-ce que tu espères d'autre ? Nous éviterons les patrouilles en tout cas.

— Si l'une d'elles nous trouve, fit Dagonas d'une voix grinçante, tant pis pour elle.

— Nous irons d'abord à ta maison, proposa Reid à Erissa, et nous chercherons ensuite la jeune fille et tous les gens que nous pourrions trouver. Grâce à eux, nous aurons peut-être de meilleurs renseignements sur ce qui se passe. En revenant, nous essaierons d'en sauver d'autres.

C'est le plus que nous pouvons faire, pensa-t-il : ramasser les morceaux humains. Mais comment ceci est-il possible ? Elle pensait qu'elle et moi... dans la maison de son père, dans une ville encore en paix... Où alors ? Comment ? Quand ? Le temps pourrait-il être vraiment modifiable ? Il vaudrait mieux que non. Autrement, nous serons certainement découverts et tués. Je n'aurais jamais tenté cette incursion ici si je n'avais pas cru que le destin nous dictait de sauver la danseuse, pour la perdre ensuite.

Il lança un regard vers Erissa. Sous la lueur déclinante du jour et telle qu'elle se détachait sur un fond de mur à moitié éboulé, elle marchait comme si elle se dirigeait vers ses taureaux. Le profil de camée avait un port si droit qu'il aurait presque pu qualifier son expression de sereine. Il pensa : Elle oserait.

La route qui menait vers l'intérieur décrivait des méandres sur trois ou quatre kilomètres. Hors d'atteinte du raz-de-marée, la plupart des peupliers qui la bordaient étaient toujours debout, bien que quelques-uns aient été déracinés et leur branches disséminées par le vent. Derrière ces arbres, de chaque côté, il ne restait des maisons des petits fermiers et des villas des gros propriétaires que des blocs de pierre renversés. Une vache en liberté meuglait. Reid ne distinguait rien d'autre. Mais le crépuscule était déjà tombé et le regard ne portait plus très loin.

Pourtant il découvrait encore Cnossos, dont la mort prenait à cette distance l'apparence d'une lueur vacillante rouge et jaune. Bientôt les flammes elles-mêmes furent visibles, dansant au-dessus d'une perspective dentelée de murs effondrés. Lorsqu'un toit s'affaissait, il giclait des étincelles comme de la bouche d'un volcan. Le grondement du feu devenait de plus en plus fort et l'odeur de la fumée de plus en plus âcre à mesure que la petite troupe de Reid approchait.

Cnossos n'était pas défendue. Quel besoin le peuple du roi de la mer avait-il de fortifications sur terre ? Là où, partout ailleurs, une porte se serait dressée, la route débouchait simplement sur plusieurs rues dallées très larges. La cité était une version en plus grand d'Atlantide. Erissa indiqua l'une des avenues avec son glaive et dit d'une voix sans

timbre :

— Par là.

La nuit était complètement tombée à présent. Reid cherchait son chemin à la lumière des flammes, enjambant des blocs de pierre et des poutres effondrés, son pied butant de temps en temps sur ce qu'il réalisait subitement être un cadavre. Par-dessus les craquements du feu, il percevait parfois des cris. En essayant de regarder à travers les épaisses volutes de fumée, il ne vit qu'une femme assise devant une porte en train de se balancer doucement. Les yeux vides, elle le regarda sans le voir. L'homme qui gisait à côté d'elle avait été tué par une arme. De la poussière et de la suie pleuvaient lentement sur elle sans interruption.

Dagonas s'arrêta brusquement.

— Vite ! Cachons-nous ! cria-t-il entre ses dents.

Quelques instants plus tard, ils entendirent ce que sa jeune oreille avait perçu : des bruits de pas et de métal qui tinte. Tapis dans l'ombre d'une petite rue adjacente, ils virent passer une escouade achéenne. Deux des soldats seulement portaient la panoplie guerrière – panache se balançant au vent, casque luisant, cape somptueuse, armure, bouclier – qu'ils devaient avoir introduite en fraude. Les autres, au nombre de sept, étaient habillés normalement et armés simplement de glaives, de piques, de haches et, pour l'un d'eux, d'une fronde. Deux étaient Crétois.

— Par Astérion, les traîtres ! s'exclama Ashkel.

Il brandit son glaive qui étincela. Deux de ses camarades l'empêchèrent de se précipiter en avant. L'escouade passa son chemin.

— Nous n'en rencontrerons probablement pas de plus importante que celle-ci, dit Erisa. Thésée n'a pas beaucoup de gens pour lui ici ; c'est plutôt qu'il ne reste personne pour combattre de notre côté. Ceux qui auraient pu prendre la tête de la résistance, les nobles, ont naturellement tout de suite été arrêtés ou tués ; et les soldats sans chefs ne peuvent rien faire d'autre que fuir.

Elle fit signe de reprendre la marche.

Ils trouvèrent encore des morts et encore des gens qui les pleuraient. Des blessés imploraient du secours ou à boire, et il était très dur de passer à côté d'eux sans répondre. Mais le plus dur n'était-il pas encore de constater que, parmi ceux qui pillaient, violaient, emmenaient des esclaves, il y avait des Crétois ? Ils s'éclipsaient honteusement à l'approche du petit groupe.

Lorsque celui-ci fut arrivé sur une place, Erisa s'arrêta :

— Voici ma maison.

Sa voix avait perdu de sa fermeté.

La plupart des maisons alentour avaient échappé à une destruction totale. La lumière vacillante d'un incendie, un peu plus loin, révélait des façades lézardées, des portes affaissées, des fresques murales à moitié effacées par la poussière ; mais toutes tenaient encore debout. Sur celle qu'Erisa montrait du doigt, Reid pouvait voir qu'avait été peinte, triomphale au milieu d'un champ de lis, la danse du taureau.

Elle lui prit la main et ils traversèrent la place.

Une obscurité totale emplissait la maison. Après avoir frappé à la porte avec la pointe de son épée et jeté un coup d'œil sur le vide désordonné qui régnait à l'intérieur, Reid dit lentement :

— Je crains qu'il n'y ait personne ici. On dirait que la maison a été pillée. J'imagine que ses habitants ont fui.

— Où ? demanda Dagonas.

— Oh ! je peux vous le dire, je peux vous le dire, mes amis !...

La voix venait de l'intérieur de la maison.

— Attendez et je vous le dirai. Il vaut mieux faire partager sa tristesse à quelqu'un.

L'homme qui sortit avec difficulté de la maison était tout ridé, chauve et clignait des yeux à moitié aveugles.

— Balon ! lâcha Erisa dans un souffle.

— Tiens, tiens, vous connaissez Balon ? fit-il. Le vieux Balon, trop vieux pour valoir la peine qu'on l'emmène pour le vendre. Mais Balon qui est toujours resté dans cette famille, oui, parce qu'il avait travaillé fidèlement toute sa vie pour un bon maître, oui, toute sa vie. Et les petits enfants venaient me demander de leur raconter une histoire... Tous partis... Tous partis...

Erisa lâcha son glaive et l'attira vers elle. L'émotion étreignait sa voix :

— Balon, cher vieux Balon, te souviens-tu d'Erisa ?

— Pour ça oui, pour ça oui, et je m'en souviendrai jusqu'à la fin de ce qu'il me reste à vivre. J'espère qu'il ne sera pas trop cruel pour elle. Elle pourrait gagner ses faveurs par son charme, vous savez. Elle pourrait faire descendre les oiseaux des arbres si elle le voulait. Mais je ne sais pas, je ne sais pas. Ils ont dit quelque chose sur lui et sur Ariane quand ils sont venus la chercher.

— Chercher qui ? cria Dagonas.

— Mais Erisa. Presque tout de suite après le tremblement de terre, et les ténèbres, et la tempête. Elle parlait de cet homme qu'elle avait rencontré à Atlantide – si vous aviez vu comme elle était heureuse ! Et puis le tremblement de terre est survenu et... Son père était malade, vous savez – des douleurs dans la poitrine. Il était trop faible, il ne

pouvait pas bien bouger. Alors elle est restée. C'est là qu'ils sont arrivés. Ils avaient été envoyés ici spécialement : Thésée, disaient-ils, voulait Erissa. Eux voulaient aussi un butin et des esclaves : ils ont eu les deux une fois qu'ils ont eu ligoté ma petite Erissa, qui allait gagner la guirlande de fleurs, et épouser cet étranger qu'elle aimait. Mais ils n'ont pas emmené le vieux Balon. Ni son maître. Le maître est mort, oui, mort sur le champ quand cet Achéen a fait irruption dans la chambre et empoigné ma maîtresse en disant qu'elle ne serait pas vendue bien cher mais qu'elle pouvait encore moudre le grain pendant quelques années. Oui, mon maître est mort ici. Je l'ai enseveli. À présent j'attends de le rejoindre dans la mort. Je voulais suivre le reste de la famille, je les ai suppliés de m'emmener moi aussi, mais les soldats ont ri. Alors tout ce que le pauvre Balon peut faire est d'attendre près du lit de son maître.

Erissa le secoua en criant :

— Où sont-ils ?

— Mais... mais... murmura le vieillard en clignant les yeux, vous lui ressemblez. Oui, vraiment. Mais vous ne pouvez pas être parentes, n'est-ce pas ? Je connaissais tout le monde dans cette maison, ça oui : chaque membre, chaque cousin et neveu et bébé dans toute la Thalassocratie. Ils disaient toujours les nouvelles au vieux Balon quand ils venaient faire une visite ici, et je me souvenais toujours... Ils doivent être enfermés quelque part sous bonne garde en ce moment. Vous ne pourrez pas les secourir, je le crains.

— Erissa ! s'écria Reid. Elle aussi ?

— Non, non, je vous l'ai dit : il y avait des ordres spéciaux pour elle. Thésée, notre envahisseur, je veux dire le roi Thésée, a demandé qu'on la lui amène directement. Il a envoyé des hommes la chercher sans perdre de temps avant qu'elle ne puisse s'enfuir. Ils ont dû se battre pour arriver ici, m'ont-ils dit ; j'ai vu du sang sur eux ; oui, vraiment, ils avaient l'air très pressés. Je ne sais pas pourquoi. Les autres habitants de la maison, frères, sœurs, enfants, domestiques, ils ont seulement profité de l'occasion pour les emmener, apparemment, tout comme les objets précieux qu'il y avait dans la maison. C'était Erissa pour qui ils étaient venus en réalité. Je suppose qu'elle est dans le Labyrinthe. À présent puis-je retourner auprès de mon maître ?

Le mont Iouktas, où Astérion était enterré et dans la grotte duquel Lydra avait eu sa vision, dressait sa masse noire à travers les nuages. En approchant par en haut – ce qui était le passage le plus sûr, tous les sentiers étant cernés – Reid distingua, plus bas, le palais qui se détachait sur un fond de flammes : murailles cyclopéennes, hautes

colonnes, larges escaliers, le tout s'étendant sur des centaines de mètres carrés, grandiose même à moitié détruit. On pouvait voir brûler quelques feux de bivouacs dans les cours intérieures.

— Nous sommes complètement fous, grogna Uldin. Nous jeter tête la première dans cette tanière à loup, dans ce dédale où nous pourrions bien errer jusqu'à l'aube !

— Fraternité de sang, lui rappela Erissa.

Après que Balon eut refusé leur proposition de l'emmener à la galère, elle s'était complètement masqué le visage. Elle marchait toujours du même pas vif et souple, mais ses traits et sa voix auraient aussi bien pu appartenir au Talos d'airain dont la légende disait qu'il gardait autrefois la Crète.

— Je me souviens de ces couloirs, poursuivit-elle. Nous devrions être capables de nous y retrouver mieux que l'ennemi.

— Mais pour une simple petite écervelée, nous n'allons pas...

— Retourne à la galère si tu as peur ! lui lança Dagonas d'un ton méprisant.

— Non, non, je viens.

— Si elle a de l'importance pour Thésée, elle doit avoir de l'importance pour notre camp, fit observer Tyllisson. Au moins pourrions-nous tuer quelques Achéens.

Ils poursuivirent leur prudente progression. Reid ouvrait la marche aux côtés d'Erissa. Il ne voyait d'elle qu'une ombre et une pointe de pique ; mais, en se penchant plus près, en effleurant l'étoffe rude de la tunique, en respirant un peu de son odeur à travers la fumée et la cendre, il pensait : Elle est ici. C'est elle. Elle n'est pas cette jeune fille qu'elle a été, mais elle est cette femme que la jeune fille est devenue.

— Faut-il vraiment que nous en passions par tout ceci ? chuchota-t-il.

— Nous l'avons fait, répondit-elle.

— Oui ? Exactement de cette façon ?

— Oui. Je sais maintenant ce qui s'est réellement passé cette nuit qui vient. Si nous manquons à notre devoir... eh bien, peut-être ne te reverrai-je jamais, Duncan. Peut-être n'aurons-nous jamais eu ces moments qui ont été nôtres.

— Mais ne faisons-nous pas courir un risque à nos amis ?

— Ils combattent pour la cause de leur peuple. Cette heure est importante aussi pour d'autres que toi et moi, Tyllisson a bien parlé. Réfléchis : pourquoi Thésée tient-il si furieusement à cette jeune fille ? Parce qu'il y a en elle quelque chose de trop mystérieux ; elle est vouée par le destin à ne jamais appartenir qu'à elle-même. Il n'ose pas

– et Lydra non plus, je suppose – laisser un ennemi qui possède de tels pouvoirs inconnus aller en liberté. Mais, maintenant qu'ils l'ont prise, ne vont-ils pas se servir d'elle ? Elle n'est encore qu'une enfant, Duncan. Elle peut être moulée au gré de leur volonté.

« Les Keftius libres des autres îles peuvent être envahis, mais si cette Éluë lui échappe, Thésée perdra confiance. Il s'en tiendra là et se contentera d'unifier l'Attique, laissant la mer Égée en paix. – Pendant un instant, elle laissa libre cours à une certaine malice : – Oui, il se défiera tellement de la fidélité de la Déesse qu'il n'osera même plus la mettre à contribution pour les besoins de sa diplomatie, comme il envisage de le faire actuellement. Il se servira d'Ariane là où elle risque de faire le moins de mal.

— Chttt ! l'avertit Uldin.

Ils étaient maintenant en train de ramper sur des allées de jardin. À travers le feuillage, Reid vit un feu de camp tout près. À la faveur de la lumière qu'il projetait sur la cour, on pouvait distinguer une colonne renversée et une rangée d'énormes jarres alignées le long du mur. Deux Achéens étaient assis en train de boire. Un esclave royal s'affairait pour remplir leur coupe au fur et à mesure ; pour lui, la vie n'avait guère changé. Il y avait aussi un troisième homme qui, lui, devait être en service car il était tout équipé et debout ; la lumière glissait sur son armure en bronze. Ce qui ne l'empêchait pas de plaisanter avec ses camarades. Reid saisit un passage de la conversation : « ... Quand les navires arriveront demain ou après-demain et que nous aurons suffisamment d'hommes, c'est là vraiment que les réjouissances commenceront et peut-être trouveras-tu cette fille qui s'est enfuie, Hippoménès... » Dans un coin étaient étendus ce qu'il pensa être deux autres Achéens endormis. Mais il réussit à s'approcher suffisamment près pour s'apercevoir que c'était des Crétois. Des couronnes de fleurs étaient en train de se dessécher autour de leurs tempes, au-dessus de leurs yeux vides et de leur gorge tranchée. Leur sang avait formé une grande flaque par terre avant de se coaguler.

Longeant le mur de près, Erisa entraîna son petit groupe vers une entrée latérale qui n'était pas surveillée. Les premiers mètres de couloir qu'ils traversèrent étaient dans le noir le plus complet. Puis ils débouchèrent dans un autre couloir perpendiculaire où brûlaient des lampes disposées à intervalles réguliers. Entre les portes s'étirait une fresque murale représentant des taureaux, des dauphins, des abeilles, des mouettes, des fleurs, des jeunes garçons et des jeunes filles, bref tout ce qui personnifiait le bonheur. Erisa hocha la tête :

— Je m'attendais à trouver ces lumières. Ariane, – ce ne peut être qu'elle – s'est arrangée pour faire jaloner le parcours de façon à ce

que les envahisseurs retrouvent leur chemin dans les couloirs principaux.

Des ombres surgissaient dans le noir, pareilles à des démons ; mais l'atmosphère était étonnamment fraîche et limpide. Ils avançaient vers cette partie du palais qui, selon Erisa, était très probablement leur but. Comme ces couloirs, ces salles devaient être pleines de vie il y a encore un jour ! Le passage qu'ils avaient emprunté était sinueux et interrompu par un nombre incroyable d'autres couloirs.

Soudain, presque au détour de l'un d'eux, une voix fit sursauter Reid. Thésée !

— Enfin c'est fait, disait-il. Je n'étais pas sûr d'y parvenir.

Voix de Lydra :

— Je vous ai dit que ma présence vous protégerait.

— Oui. J'écoutais vos prières pendant tout ce temps. Avais-je tort d'y prendre plaisir ? Car j'y ai pris plaisir ; plus que je ne m'y attendais.

— Vous n'en aurez plus besoin à présent, car je suis ici avec vous.

— Oui. Mais assez parlé maintenant.

Reid risqua un œil. À quelques mètres, il y avait une porte devant laquelle deux soldats montaient la garde, la lance à terre, l'épée à la ceinture et le bouclier étincelant sous la lumière de la lampe. Thésée et Ariane s'en allaient dans la direction opposée. Le prince portait simplement une tunique et un glaive ; sa chevelure jaune paraissait plus brillante que le bronze, et il avait la démarche de quelqu'un qui a conquis davantage qu'un royaume. Lydra, en costume de prêtresse crétoise, lui tenait le bras.

Que se passe-t-il ? se demanda Reid.

— Vite ! Nous pouvons le tuer, souffla Ashkel.

— Non, c'est Thésée en personne, répondit Erisa. Il y a certainement beaucoup de soldats pour veiller sur lui.

— Mourir en tuant Thésée... fit Rhizon en brandissant son épée.

— Arrête ! intervint Dagonas. Nous sommes ici pour secourir la jeune fille. Qu'il emmène les soldats qui l'attendent : ceux-là au moins ne nous entendront pas.

Ils attendirent un instant. Les cœurs battaient la chamade.

— Allez ! ordonna Erisa.

Reid conduisit l'assaut au détour du couloir. Un des deux gardes achéens poussa un cri et lança sa pique. Haras la reçut en plein dans l'estomac. Il tomba en crachant du sang mais en luttant de toutes ses forces pour ne pas crier. Malgré la rapidité de l'action, Reid fut tout étonné d'avoir le temps d'observer l'expression du visage crispé et

d'imaginer les dégâts qu'avait pu faire subir la lance à l'anatomie du jeune homme.

Le second garde donnait des coups avec sa propre pique. Reid maniait la sienne avec maladresse, comme un club de golf, essayant surtout d'écarter la pointe dangereusement dirigée vers lui. Les deux lances s'entrechoquèrent. Erisa réussit à empoigner la hampe de celle du garde et tira. L'Athénien lâcha sa pique et sortit son glaive. Tyllisson se rua sur lui. D'un léger mouvement de bouclier, l'Athénien détourna la lame crétoise et riposta aussitôt avec la sienne. Tyllisson recula en chancelant, se tenant son bras déchiré.

— Au secours ! À l'aide ! À l'aide ! hurlaient en même temps les deux gardes.

Uldin attaqua l'un deux. Son sabre fendait l'air en sifflant tandis que lui-même bondissait dans tous les sens, insaisissable pour le glaive adverse. Il poussait des cris tout en combattant. Le bruit qui régnait maintenant à cet endroit écorchait les oreilles. Rhizon réussit alors, à la faveur d'une feinte, à saisir le bouclier à bras-le-corps et à l'arracher à son titulaire. Uldin éclata de rire et fit tourner son sabre. La tête de l'Achéen vola en l'air. Bientôt elle resta par terre à contempler stupidement ce corps dont elle venait d'être détachée ; du sang commençait à tremper ses longs cheveux. Certainement qu'une femme et des enfants attendraient désormais vainement le retour d'un homme chez lui.

Pendant ce temps, Dagonas avait réussi à occuper l'autre garde. Maintenant Uldin, Ashkel et Rhizon pouvaient lui prêter main-forte. L'Achéen battit en retraite, maniant à tour de rôle épée et bouclier. Le métal sonnait, les poitrines soufflaient bruyamment. La porte n'était plus défendue.

Reid essaya de l'ouvrir. Le loquet n'était pas poussé. Il entra dans une salle qui devait être une chapelle. Grandeur nature et toute en ivoire, or et argent, a déesse tendait à bout de bras ses serpents, qui personnifiaient les morts bien-aimés. Derrière elle était représenté l'astre-taureau Astérion avec, à droite, la pieuvre symbole de la puissance maritime, à gauche la gerbe de blé symbolisant la paix et l'agriculture. Une seule lampe brûlait devant l'autel. La jeune Erisa était agenouillée à proximité ; mais son visage était tourné de l'autre côté et l'on ne voyait que la masse sombre de ses cheveux noirs. Elle portait encore le kilt de cérémonie déchiré par les mains qui avaient plus tard meurtri ses seins.

— Erisa, murmura Reid en s'approchant doucement.

L'autre Erisa le devança. En se penchant, elle posa ses mains sur les épaules de la jeune fille. Sur le jeune visage ainsi à côté de son aîné, Reid lut la même expression de vide que sur celui de ses hommes

après la disparition d'Atlantide. Elle le regardait sans le reconnaître.

— Que s'est-il passé ? interrogea-t-il sur un ton implorant.

Ce fut Erisa l'aînée qui répondit :

— Qu'est-ce que tu crois ? Sa destinée était supposée être liée à toi. Sa consécration résidait dans le fait qu'elle était vierge. Thésée craignait ces deux choses en même temps. Voilà pourquoi il s'en est emparé. Je crois pouvoir assurer que Lydra l'y a fortement encouragé. Nous savons qu'elle lui a apporté son aide.

Reid songea avec amertume : bien sûr, son premier fils a pour père un homme grand et blond.

Dehors, un cri suivi d'un bruit métallique marqua la fin du combat. Erisa aida Erisa à se lever.

— Viens, partons, lui dit-elle très doucement. Je peux guérir une partie de ta blessure, mon enfant.

Du bruit éclatait de nouveau à l'extérieur : le reste de la garnison arrivait en renfort.

Reid jeta un coup d'œil par la porte. Le deuxième garde gisait mort près du corps de Haras. Mais déjà dans le couloir avaient surgi une douzaine de soldats ; or personne dans le petit groupe n'avait d'armure, et Tyllisson n'était plus d'une grande utilité maintenant.

Dagonas se précipita au-devant de Reid et des deux femmes.

— Partez, leur dit-il, haletant. Nous pouvons les retenir pendant un moment. Emmenez-la au bateau.

Uldin cracha par terre :

— Va avec eux, Crétois. Partez tous. Vous ne serez pas de trop pour vous défendre. C'est moi qui vais les empêcher de passer.

L'Erisa aux cheveux blancs, soutenant la jeune fille qui marchait comme une somnambule, intervint :

Nous ne pouvons pas exiger cela de toi.

Dans le couloir, les soldats athéniens hésitèrent un instant, rassemblant visiblement leur énergie pour attaquer. Oui, pensa Reid, pour l'amour de tous les Keftius qui restent, celle qui dansait avec les taureaux et qui est encore maintenant un instrument de pouvoir ne doit pas retomber entre les mains de leur seigneur.

Dans quelques instants les soldats allaient avancer. Uldin cracha de nouveau par terre :

— Un Hun contre une douzaine de conducteurs de char... sans leur char : les chances ne sont pas mauvaises. – Son regard se posa sur Erisa. – J'aurais préféré mourir dans une steppe baignée de soleil avec un cheval sous moi. Mais tu as respecté les conventions de notre marché. Adieu.

Il avait pris un bouclier, et bientôt il se planta en plein milieu du couloir, le sabre brandi.

— Qu'est-ce que vous attendez ? lança-t-il à l'adresse des soldats, qu'il gratifia ensuite d'injures obscènes.

Erissa tira Reid par sa tunique :

— Viens.

Leur retraite mit instantanément les Athéniens en mouvement. Ils avancèrent quatre de front ; ceux qui venaient en deuxième ligne tenaient haut leur lance. Uldin les laissa s'approcher. D'un seul coup il se baissa et, tout en se protégeant de son bouclier, il frappa le premier soldat à la jambe là où la peau était nue, entre le kilt et la jambière. Le soldat s'effondra en gémissant. Déjà Uldin en avait blessé un autre. Les glaives sonnaient sur son bouclier. Se redressant brusquement, il se rua sur un troisième soldat qui entraîna son voisin dans sa chute. Ils roulèrent à terre, et l'épée d'Uldin poursuivit ses ravages. Une lance le transperça, mais il ne sembla même pas s'en apercevoir. Il se frayait un passage dans la masse que formaient ses adversaires, taillant à droite et à gauche. Mais leur nombre eut bientôt raison de sa résistance. Il fallut pourtant encore un bon moment avant que le combat finisse, et c'est tout juste s'il resta quelques survivants parmi les Athéniens.

La galère gagna le large. Elle avait à son bord quelques réfugiés, ceux du moins qu'avaient pu trouver Reid et ses amis. On n'avait guère eu le loisir de chercher davantage : l'alerte avait été donnée un peu partout. Une patrouille les avait rejoints près des appontements et il avait fallu battre en retraite dans le noir tout en se défendant, jusqu'à ce qu'on arrive au premier bateau. Là, on s'était arrangé pour tenir l'ennemi en échec jusqu'à ce que les renforts accourus de la galère viennent le mettre définitivement en déroute. À cette occasion, Reid n'avait guère osé déplorer la tournure de véritable boucherie qu'avait pris pour les Athéniens la fin du combat : il fallait avant tout que les réfugiés cnossiens soient emmenés en lieu sûr.

Une fois en pleine mer ils purent se reposer. Il ne restait aucun autre vaisseau à flot aux abords de la patrie du roi de la mer. Épuisés, ils se contentèrent de maintenir le navire à la cape.

Le vent était de nouveau en train de se lever, lentement. Dans la matinée, il transformerait les incendies dans la ville en une conflagration générale dont les traces resteraient encore dans mille ans. Les jours suivants verraient se succéder les orages au fur et à mesure que l'atmosphère se purifierait de toute sa saleté. En attendant, le navire pouvait naviguer sans surveillance particulière

jusqu'à l'aube. Reid serait la vigie ; il savait qu'il ne dormirait pas de toute façon.

Il resta à l'avant, sur le pont supérieur, là où il se tenait le matin avec Erisa. (Ce matin seulement ? À peine le temps d'une rotation de la planète ?) À l'arrière, la masse confuse que formaient hommes d'équipage et rescapés endormis bougeait et marmonnait dans ses rêves. Le navire se balançait sous les coups de plus en plus forts, de plus en plus bruyants de la mer. Le vent, soufflant du sud, était chaud. Il charriait encore des aiguilles de cendre volcanique – qui voyageraient ainsi entre la Grèce et l'Égypte jusqu'à ce qu'elles soient complètement dissipées – mais il sentait moins mauvais qu'avant.

À l'abri d'un morceau de toile tendu, une chandelle brûlait. La jeune Erisa était étendue sur une natte. Son aînée l'avait couverte avec des vêtements. Elle avait les yeux ouverts, mais sans qu'on pût dire si elle voyait vraiment. Ses traits étaient assoupis. L'autre femme était penchée sur elle, ses cheveux et sa cape soulevés par le vent, et elle lui susurrait :

— Dors, dors, dors. Tout va bien, ma chérie. Nous veillerons sur toi. Nous t'aimons.

— Duncan, prononçaient les lèvres à peine entrouvertes qui étaient autrefois comme les pétales d'une fleur, mais qu'un coup de poing avait laissées tuméfiées.

— Duncan est ici.

L'autre Erisa fit un signe. Reid ne pouvait qu'obéir à cet appel. Comment dénier à Erisa la création de ce qui la maintiendrait en vie dans les années à venir ?

C'était étrange pourtant de l'entendre parler de jours et de nuits qui n'avaient jamais existé et n'existeraient jamais. Peut-être était-ce mieux ainsi. Rien de réel ne pourrait être aussi beau.

Dagonas ne devait pas savoir la vérité et il ne la saurait jamais. Erisa en parlerait peu. Il croirait que, cette nuit, elle avait été frappée et que, avant, à Atlantide, avec le dieu nommé Duncan...

Les premières lueurs de l'aube perçaient à travers les nuages et la cendre. Laissant sa jeune image à son paisible repos, Erisa se leva et dit, du fond de sa propre hébétude :

— Nous ne sommes pas encore libres.

— Comment ça ?

Il cligna les yeux. Il avait l'impression que ses paupières avaient recueilli toute la poussière que charriait le vent, et tout son corps était brisé d'épuisement.

— Il faut qu'elle parte avec Dagonas dans notre bateau, reprit-elle. Sinon Thésée pourrait encore la retrouver et se servir d'elle. Après,

nous aurons payé notre rançon. – Elle tendit le bras. – Regarde.

Il suivit la direction qu'elle indiquait, au-delà des hauteurs de la Crète, de l'autre côté de la mer qui roulait ses flots noirs, vers l'ouest et ce coin du monde d'où arrivaient en ce moment les galères achéennes. À leur tête il y avait un géant qui ne pouvait être que l'œuvre d'Oleg...

CHAPITRE XIX

Le Russe avait construit la réplique la plus fidèle possible d'un vaisseau de ligne byzantin de son propre siècle. Deux fois plus long et trois fois plus haut que celui de Reid, il portait haut deux mâts que devaient normalement garnir deux voiles latines ; mais aujourd'hui, compte tenu du vent défavorable, il était propulsé par cent rames disposées sur deux rangées de bancs de nage. Son étrave déchirait les vagues comme s'il s'agissait de coques ennemies. Ponté à l'avant et à l'arrière, il était également équipé de catapultes gigantesques. Par le travers saillaient deux bouts-dehors avec, suspendus à chaque extrémité, deux gros blocs de pierre destinés, à être lâchés sur l'ennemi le moment venu. Des boucliers étaient fixés le long des passavants pour protéger du vent les rameurs. Les deux ponts grouillaient de soldats.

— Alerte ! hurla Reid. Réveillez-vous ! Réveillez-vous !

Ses hommes s'arrachèrent laborieusement au sommeil. Seul Dagonas semblait avoir conservé toute sa vitalité. Il se précipita auprès de Reid et des deux Erissa.

— Qu'allons-nous faire ? cria-t-il. Ils sont bien reposés, ces chiens. Ils peuvent hisser la voile s'ils le veulent ; nous ne leur échapperons pas. Et quand ils nous auront pris...

Il jeta un coup d'œil désespéré vers la jeune Erissa.

— Nous allons mettre le cap droit sur le grand vaisseau. Son capitaine est mon ami ; il ne combattra pas contre nous quand il nous reconnaîtra. Je l'espère du moins.

L'ainée des deux Erissa se mordit la lèvre :

— Elle et toi, Dagonas... Attends, nous allons réfléchir. Reste bien près d'elle en attendant.

Elle entraîna Reid à l'écart.

— Quelque chose ne va pas marcher comme il faut, dit-elle d'une voix morne.

— Je le crains. Mais nous n'avons pas le choix, n'est-ce pas ? Et... n'oublie pas notre espoir : que des voyageurs du temps passent par-là, remarquent un bateau qui n'appartient pas à cette époque-ci et

s'approchent pour vérifier de plus près. Ici, il y a deux navires susceptibles d'attirer l'attention. Le sien est encore plus anachronique que le nôtre. Il faut *absolument* que nous nous rapprochions de lui.

Il leva les yeux vers le ciel mais ne vit que des nuages, gris, marron et noirs, qui s'amoncelaient au sud ; les éclairs qui les traversaient annonçaient une nouvelle tempête. Naturellement, les observateurs venus du futur risquaient d'avoir un dispositif qui les rende invisibles.

— Si nous ne sommes pas secourus...

Il laissa sa phrase en suspension.

— Alors nous poursuivrons notre chemin ensemble, dit Erissa.

Leur regard à tous les deux se posa sur les deux jeunes gens à l'avant du navire : la jeune fille qui dormait, un sourire sur les lèvres, et le garçon qui semblait vouloir la protéger.

— Ou bien nous mourrons, acheva-t-elle. Mais ces deux enfants vivront. J'aurai eu de la chance en définitive. Je prie la Déesse que tu en aies aussi.

Les rames entrèrent en action. Il fallait intercepter le dromon avant qu'une autre galère ne vienne s'interposer. Les vaisseaux achéens étaient largement éparpillés et absolument pas disposés en formation – le principe d'une véritable organisation navale n'interviendrait plus avant des siècles maintenant que la seule qui existait jusque-là avait disparu. Mais ils ne pouvaient pas ne pas remarquer le vaisseau insolite et les symboles manifestement minoens qu'il arborait. En se rapprochant, ils verraient bien que les gens qui se trouvaient à bord étaient keftius. Belle prise !

Le pont roula. Passant par-dessus les bastingages, des vagues vinrent asperger les rameurs à demi nus, lesquels devaient, tout en ramant, repousser des hommes et des femmes qui se pressaient contre eux, affolés, avec leurs enfants qui pleuraient. Le vent hurlait et portait le bruit lointain du tonnerre.

— Tu n'as pas peur, Duncan, n'est-ce pas ? demanda Erissa.

— Non.

Et il était surpris de constater que c'était vrai. Il songea : peut-être ai-je appris à être courageux grâce à elle.

Le dromon changea sa course. De toute évidence, son capitaine envisageait lui aussi un abordage avec intérêt. Sur le pont avant, les hommes faisaient de grands gestes en criant, mais le vent étouffait leurs voix et, pour l'instant, aucun d'entre eux n'était reconnaissable.

C'est alors que...

— Mon Dieu ! jaillit de la gorge de Reid. Ils sont en train de charger les catapultes !

— Nous sommes perdus alors, fit Erisa entre ses dents. Ils ont vu notre éperon et ils ont peur.

Une boule de feu – de l'étope trempée dans la poix et enflammée – fut crachée par le vaisseau athénien. Reid trouva le temps de penser : Ce doit être la version la plus proche qu'Oleg pouvait rendre du feu grec !

— Avancez toujours ! cria-t-il. Il faut que nous nous approchions le plus possible pour lui montrer qui nous sommes...

Les deux premiers projectiles tombèrent en sifflant dans la mer. Le troisième frappa le pont supérieur de plein fouet. Il ne restait personne à cet endroit en dehors de Reid, son petit groupe et le timonier. Ce dernier poussa un hurlement et, d'un bond, se réfugia plus bas. Reid ne pouvait lui en vouloir : les planches desséchées et enduites de goudron dont était constitué le pont étaient elles aussi une véritable étoupe. Des flammes jaillirent. L'Américain sauta à son tour en bas, où régnaient un désordre et un affolement indescriptibles.

— Ramez ! Ramez ! rugit-il. Et quelqu'un pour m'aider !

Il saisit un seau, le remplit en se penchant par-dessus bord et le passa à Erisa.

Elle jeta l'eau sur les flammes mais cria :

— Cela ne sert à rien : un autre feu vient de prendre ; le vent les attise.

— Alors il faut faire monter le garçon et la fille dans l'autre bateau !

— Oui. Erisa, réveille-toi ! Toi, Dagonas, suis-moi.

Ils rejoignirent Reid à l'arrière. Au milieu de la confusion qui régnait sur la galère, seuls deux hommes remarquèrent l'Américain qui tirait le bateau de sauvetage. Tyliссon s'approcha et dit par-dessus le tumulte :

— Il n'y a de la place que pour quelques personnes, patron.

Reid hocha la tête et montra la jeune Erisa et Dagonas :

— C'est seulement pour eux deux.

— Moi, vous abandonner ? protesta Dagonas.

— Non, tu ne nous abandonnes pas, lui dit Reid. Tu vas être au contraire bien plus utile que tu ne pourras jamais l'imaginer.

Il prit la main du garçon, tandis que son autre bras entourait les épaules de la jeune fille, qui était lentement en train de sortir de sa torpeur et commençait à jeter autour d'elle des regards hébétés. Au-dessus de leur tête grondait le feu qui consumait le pont supérieur. Devant eux, les gens se blottissaient les uns contre les autres en gémissant.

— Erissa, dit Reid à la jeune fille, va. Demeure ce que tu es et sache que, à la fin, je te rappellerai à moi. — Il déposa un baiser furtif sur son front. — Dagonas, ne la quitte jamais. Adieu.

Erissa l'adulte les embrassa rapidement tous les deux. Ils montèrent dans le bateau. Dagonas acceptait mal l'idée de n'emmener personne d'autre. Mais, avant qu'il ait pu prononcer un mot, Reid détacha l'amarre de halage ; poussée par le vent et la houle, l'embarcation s'éloigna rapidement. Elle donnait une terrible impression de fragilité et de solitude. Dagonas était déjà en train d'installer le mât. Bientôt la fumée provenant du pont en feu les dissimula tous les deux à la vue.

— Vous êtes le capitaine, dit Tylisson, mais puis-je vous demander pourquoi vous n'en avez pas laissé partir d'autres ?

— J'ai mes raisons, répondit l'Américain.

Il ne donna pas la principale : pour quiconque aurait pu s'enfuir, mieux valait certainement être mort que réduit à un esclavage dont seuls les plus audacieux pourraient s'échapper.

Erissa l'adulte déclara d'une voix étrange :

— À présent nous sommes libres.

Reid songea : libres de mourir. Nous n'avons pas éloigné ces deux gosses simplement pour jouer un dernier acte qui est en même temps le premier, ni même pour les empêcher de devenir les talismans qui donneraient aux barbares le désir de dévaster ce qui reste de la civilisation. Nous les avons éloignés pour être sûrs qu'ils vivraient. Ce navire est fichu, et nous probablement avec. Mais moi aussi, je veux continuer à lutter, Erissa.

— Viens m'aider à calmer un peu cette panique, dit-il à Tylisson.

À force de cris, de gifles, de coups de pied, ils parvinrent à rétablir un semblant d'ordre parmi les Cnossiens, et les Atlantéens purent recommencer à ramer. Le vaisseau en flammes reprit sa progression en avant.

— Nous allons nous approcher au maximum par l'avant pour qu'ils nous voient bien, dit Reid à Erissa.

Ils n'étaient plus très loin du dromon à présent. À travers le rideau de fumée et d'embruns qui les séparait, ils pouvaient maintenant distinguer des visages. Diorès, oui c'était bien lui sur l'avant-pont, en train de surveiller les soldats qui armaient une catapulte. Et Oleg, bon sang ! Oleg reconnaissable entre mille à côté de lui. Reid bondit à la proue. Il sentait derrière lui la chaleur du feu.

— Oleg ! hurla-t-il. Vous ne nous reconnaissez pas ?

— *Bozhe moi !* rugit le Russe. Duncan, Erissa !... Je me demandais... Arrêtez, vous autres ! Envoyez-leur un bateau !

Reid vit alors Diorès secouer la tête. Il put imaginer ce que disait l'amiral : « Ils sont trop dangereux. Nous ferions mieux d'en finir pendant que nous le pouvons ».

Oleg rugit son indignation et leva sa hache. Diorès aboya un ordre, et aussitôt deux soldats s'avancèrent pour s'emparer d'Oleg. La hache siffla, ils reculèrent. Diorès exhorta les autres.

— Tenez bon, nous arrivons ! cria Reid.

Il redescendit immédiatement communiquer ses ordres à ses rameurs et à Ashkel qui tenait la rame dont on s'était servi pour remplacer la barre.

— C'est notre dernière chance. Il faut empêcher ce monstre de manœuvrer. À l'abordage ! Emparez-vous de leur bateau !

Des cris rauques lui répondirent. Les muscles se tendirent sous la peau luisante de sueur des rameurs. La galère fut de nouveau propulsée en avant. Reid mit Erisa à l'abri.

Sur le dromon, Oleg s'était frayé un passage jusqu'à Diorès. L'Athénien tira son glaive et lui porta une botte, mais la hache d'Oleg envoya l'épée valser en l'air. Un second coup asséné sur le bouclier fit passer Diorès par-dessus bord. Tout enveloppé de bronze, l'Athénien coula instantanément. Oleg se retourna pour faire face aux soldats.

Le vaisseau de Reid éperonna le dromon dans un fracas épouvantable. L'étrave pénétra dans la coque, et le feu du premier se propagea aussitôt à la charpente et à la voilure du second. Reid saisit un grappin qu'il lança pour l'accrocher au bastingage du dromon ; puis il commença à monter le long de la corde. En même temps une pensée lui vint : Voilà, ces deux anachronismes sont détruits maintenant. Personne ne va plus rien construire au cours de cette génération... Du moins pas avant que, beaucoup plus tard, Achéens, Argiens, Danaens, Doriens soient tous devenus Grecs et que le sang des Keftius, cet ancien peuple de la mer, coule dans leurs veines...

C'est alors qu'un objet brillant descendit des nuages...

CHAPITRE XX

L'homme au visage basané et à la voix douce avait dit :

— Non, nous ne soupçonnions pas votre existence. L'enregistrement par nous de votre projection dans cet endroit et cette époque-ci, puis de votre sauvetage, se situe dans notre propre avenir, vous voyez. Les expéditions dans le temps étant très limitées en nombre, nous ne les gaspillons pas à retourner dans le passé proche. Mais vous aviez raison de supposer que l'on enverrait quelqu'un observer le cataclysme – un événement presque unique sur le plan géologique – et ses suites immédiates. De même lorsque vous espériez que nous remarquerions ces deux vaisseaux insolites et que nous devinerions ce qui avait dû se passer. Par conséquent ne croyez pas que vous n'avez fait qu'exécuter un plan auquel vous n'auriez rien pu changer : vous avez survécu, et finalement vous vous êtes sauvés, grâce à vos propres efforts. Les individus sans caractère auraient péri à votre place, et ceux qui agissent sans réfléchir seraient restés complètement abandonnés.

« Non, nous regrettons qu'il soit impossible de rechercher ce bateau de sauvetage. Cette région est trop vaste et connaît trop de tempêtes pour nos moyens limités. Maintenant, si l'on fait le bilan, en tenant compte à la fois du bon et du mauvais, je vous le demande : Si c'était possible, voudriez-vous perdre votre passé ? Ce passé d'où doit naître votre avenir ?

« Nous avons ramené vos amis atlantiens et cnossiens en Crète, dans l'arrière-pays, que les conquérants n'envahiront pas de sitôt. Leur souvenir du jour qui a précédé a été effacé. Ils ont été amenés à se persuader que c'est en fuyant qu'ils ont fait naufrage. Ceci uniquement pour leur épargner des doutes et des craintes inutiles qui seraient pour eux un handicap lorsqu'ils recommenceraient leur vie. Quant à vous, exilés de l'espace et du temps, nous vous avons recueillis car c'est vous qui avez été l'instrument de leur salut, et aussi du fait que les archéologues ne trouveront pas beaucoup d'ossements sous la lave de Santorin.

« L'équipage ennemi ? Ils n'ont pas vu grand-chose ; vous vous souvenez que nous avons rendu tout le monde inconscient en nous approchant. Leur identité d'Achéens étant évidente, nous les avons

laissés se réveiller au bout de quelques minutes pour être emmenés par un autre bateau avant que le leur ne sombre.

« Cependant la flotte en avait vu suffisamment – une apparition des dieux en colère – pour que, à son retour, Thésée, veuille jeter le *mentatôr* dans la mer. Geste appréciable. Ce qui est encore plus appréciable, c'est la désillusion que vous lui avez infligée en frustrant sa victoire de cette jeune fille grâce à laquelle il croyait avoir triomphé même de la déesse. Consolez-vous en pensant que non seulement il épargnera les colonies crétoises, mais que, dans l'ensemble, il deviendra un bon roi. La civilisation mycénienne sera digne de sa devancière minoenne et jouera le rôle de levain pour la civilisation hellénique.

« Nous vous sommes naturellement reconnaissants pour vos informations sur le véhicule spatio-temporel échoué. Il peut être réparé et renvoyé à son époque. Oui, vous aussi allez pouvoir revenir à votre époque. Précisément parce que les champs de direction ont eu une défaillance et ont ainsi causé les ennuis du début, nous avons (au figuré) une voie d'énergie par laquelle la machine est passée à travers le continuum. En reprenant cette voie, le véhicule peut vous ramener et vous laisser à l'endroit et à l'époque où il vous a pris la première fois, en exécutant exactement le processus inverse de l'aller.

« Les réparations prendront quelque temps étant donné les moyens dont nous disposons. De plus, vous êtes passé par de terribles épreuves. Nous-mêmes sommes basés en mer Noire, assez loin de la région sinistrée. N'aimeriez-vous pas nous y accompagner pour vous reposer et vous remettre de toutes vos émotions ? Vous pourrez aussi décider tranquillement de ce que vous avez l'intention de faire... les uns par rapport aux autres.

Oleg avait dit, sous l'emprise d'une sentimentalité attisée par la boisson :

— C'est la dernière nuit que nous passons ensemble, hein ? Je ne vais pas vous la gâcher, même si on ne peut pas dire que je vous aie beaucoup ennuyés ces dernières semaines. Vous allez me manquer quand même, bien que je ne sois pas mécontent de retourner chez moi.

Il les gratifia tous les deux de sa rude étreinte d'ours et alla se coucher.

Reid et Erissa étaient restés seuls. L'expédition spatio-temporelle, elle, logeait dans un bâtiment dont les arches se dressaient, aériennes, iridescentes et indestructibles comme des arcs-en-ciel. Partant de la terrasse où ils se tenaient tous deux, un flanc de colline allait s'enfouir

dans la forêt qui sentait bon sous la lune d'été ; il rejoignait ensuite des eaux vastes et tranquilles. Le ciel était constellé d'étoiles. Un rossignol chantait.

— Je voudrais presque que nous puissions rester, dit-il avec embarras.

Elle secoua la tête :

— Nous avons déjà pris une décision, mon amour. La poursuite de notre exil ne serait bon pour aucun de nous deux. Et le pire serait de savoir que nous sommes en train de trahir tout cet amour qui nous attend chacun de notre côté.

— Tout cela semble si vain, dit-il d'un ton amer. Nous n'avons fait que revenir à notre point de départ, sauf que tu as appris que le centre de ta vie était un mensonge.

— Nous avons fait bien autre chose ! s'exclama-t-elle. — Posant ses mains sur ses épaules, elle le regarda avec une expression de grave tendresse. — N'as-tu pas compris ? Dois-je te le redire une nouvelle fois ? Nous avons vécu pendant cette demi-année, et si nous avons rencontré le malheur, chacun de nous deux a aussi puisé la joie en l'autre, et cette joie vivra en nous jusqu'à notre mort. Et nous avons remporté notre victoire : car, c'est une victoire le fait que nous ayons, ainsi que ceux dont nous avons la charge, survécu à la fin d'un monde et même sauvé l'essentiel de ce monde pour celui qui suivra. Peut-être n'avions-nous qu'une seule route à suivre, mais cette route était tortueuse, et pourtant nous sommes arrivés au bout. Je me rends compte à présent que nous n'avons jamais été les esclaves du destin, parce que c'est notre propre volonté qui nous a tracé notre destinée.

« Je m'étais donné un mythe ; la jeunesse et la souffrance ont besoin de mythes. Il y a peu de temps j'ai dépassé ce besoin, et la vérité s'est avérée meilleure. Oh ! cela m'a fait mal pendant un temps, Duncan, très mal. Je te dois de m'avoir montré que Deucalion est vraiment mon fils bien-aimé, que sa vie est le gage qu'il sera mis un terme à la haine. Et mon mari Dagonas, eh bien je ne dormirai jamais plus dans ses bras sans me souvenir de la façon dont il veillait sur cette jeune fille. Tu n'es plus mon dieu : tu es mon ami très cher, ce qui est bien plus ; et lui est le maître de ma vie.

Elle s'arrêta puis ajouta lentement :

— Non, il n'existe pas de bonheur sans ombre. Mais je vais être plus heureuse que je ne l'étais. J'espère que toi aussi, Duncan.

Il l'embrassa.

— Je le crois, dit-il. Tu m'as guéri d'une infirmité dont j'ignorais être affligé.

Elle sourit :

— Cette nuit est encore à nous. Mais, mon ami, avant que ne vienne le moment de nous dire adieu, parle-moi encore une fois de ce qui va se passer ensuite.

— Dans mille ans, Athènes rayonnera d'une gloire qui éclairera toutes les époques futures de l'humanité. Et sa semence miraculeuse est l'héritage que ton peuple lui a transmis.

« Il est réconfortant d'en vivre : comme l'a fait mon pays... – Indiquant le bâtiment de l'expédition : – Comme le fera le leur. Mais maintenant ne pensons plus qu'à nous deux.

Il chancela, tomba et resta un moment étendu sur le pont qui vibrail, attendant que son vertige passe.

Je ferais mieux de me relever, pensa-t-il, et de retourner dans ma cabine avant que quelqu'un n'arrive. Bien qu'ils m'aient rasé, coupé les cheveux et donné une imitation de vêtements du vingtième siècle, j'aurai du mal à expliquer certains changements dans mon allure.

Il se releva. Les forces lui revenaient, en même temps que le calme. Le Pacifique Nord miroitait et murmurait autour de lui. Il essaya d'évoquer l'image d'Erisa en regardant la lune, mais c'était déjà très difficile, comme s'il cherchait à se rappeler un rêve.

Et pourtant, songea-t-il, elle m'a aidé à tout reconquérir. Elle m'a appris ce que c'était que d'être une femme, et ainsi ce que c'est que d'être un homme.

Il descendit à sa cabine. Pamela était en train de lire un livre dans sa couchette. La lumière de la lampe faisait briller ses cheveux et la photo de leurs enfants. Elle leva les yeux.

— Oh ! fit-elle avec un petit air timide, tu reviens plus tôt que je ne t'attendais.

Il lui sourit. Il lui revint alors à l'esprit qu'il s'était souvenu tout à l'heure d'un homme mort stupidement jeune, mais qui avait eu le temps, avant, de vivre davantage que la plupart. Parmi les lignes qu'il laissait :

... Aussi n'ai-je jamais eu honte
De te voir te promener
Ou venir à ma rencontre
Très prosaïquement à pied.
Car aurai-je assez conscience
Du fond de mon ignorance
Que mon éternel amour
Sera toi, toi, toi toujours ?

Pamela considéra Reid avec plus d'attention et se redressa sur son séant.

— Mais... tu n'as pas la même veste que tout à l'heure ! fit-elle. Et...

— Eh bien, vois-tu... j'étais en train de parler avec un des officiers de bord et nous nous sommes aperçus que nos vestes respectives nous plaisaient, alors nous les avons échangées. Tiens, regarde ce que tu en penses.

Il ôta la veste et la lui lança sur la couchette. Elle ne put s'empêcher de la contempler d'un air ébahi en tâtant l'étoffe insolite. Pendant ce temps, il se dépêcha d'enlever les autres vêtements sous prétexte de passer un peignoir de bain et il les fourra dans un tiroir. Il les jetterait à la mer plus tard.

Elle le regarda de nouveau :

— Duncan, comme tu es maigre d'un seul coup ! Et ces rides sur ton visage...

— Tu veux dire que tu ne l'avais jamais remarqué ? – Il s'assit sur le bord de la couchette et lui releva le menton. – Il est grand temps que nous cessions de partir à la dérive chacun de notre côté. Reprends tes rames, compagnon, et si tu n'es pas sûr de savoir t'en servir, je te montrerai.

Je dois l'affoler complètement, pensa-t-il. Un jour je lui dirai toute la vérité. Mais pas encore. Elle ne me croirait pas. D'ailleurs, nous avons des choses plus importantes à faire pour le moment.

Je sens le changement qui s'est opéré en moi, cette nouvelle conscience de ce qui est nécessaire, cette ardeur qui ne se soumet jamais, le courage d'être heureux.

— Que veux-tu dire ? interrogea-t-elle, désorientée. Il répondit :

— Je veux rendre ma femme heureuse.

« Composition réalisée en ordinateur par IOTA »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7 bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2 – 7024 – 0564 – 9

Le Masque ■ Science Fiction

Duncan REID, architecte américain, est en train de traverser le Pacifique Nord sur un bateau pour se rendre au Japon où ses affaires l'appellent. Brusquement, le voici transplanté dans un endroit désert, parfaitement inconnu, en compagnie de trois êtres humains parmi les plus étranges qu'il ait jamais rencontrés... Un Russe du Moyen Age, un Hun d'avant Attila et une prêtresse qui semble le connaître et le vénère comme un dieu.

Duncan Reid n'est plus au vingtième siècle !...

Bientôt, il va comprendre que non seulement son avenir — et celui de ses trois compagnons d'infortune — mais encore l'avenir de tout un monde sont en jeu...

Dans « FATUM » Poul Anderson a rénové l'ancien thème tragique de la fatalité : des individus confrontés avec un destin implacable et inexorable et qu'ils tentent cependant, désespérément, de modifier.